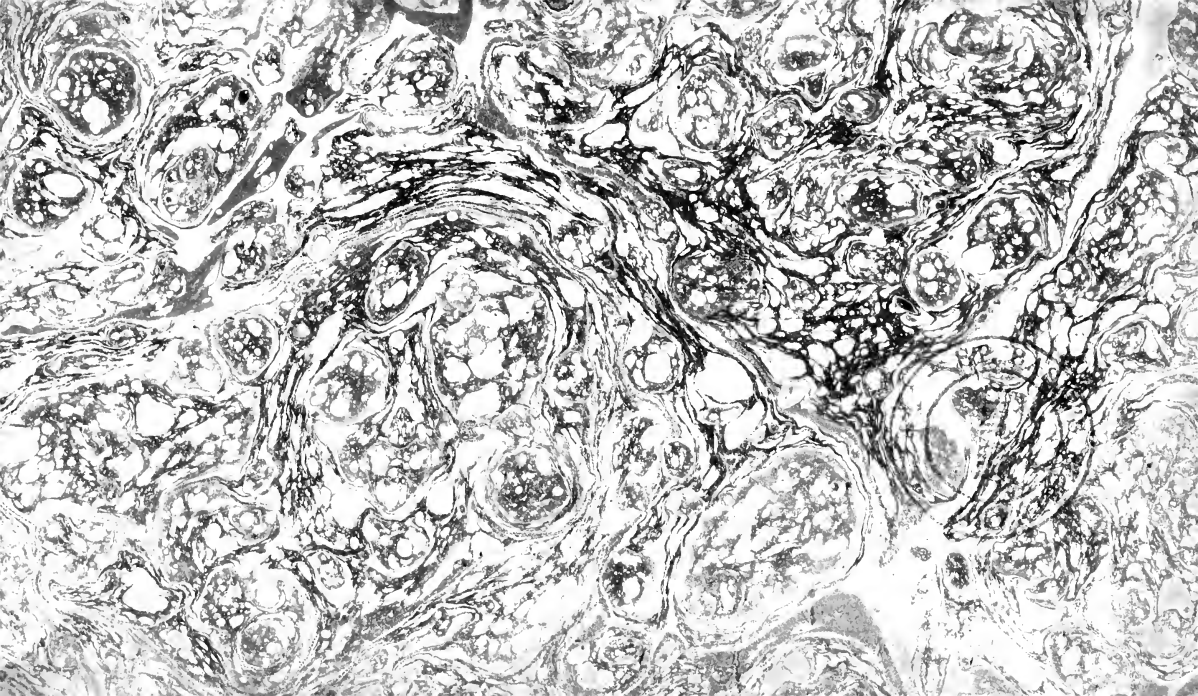


TRANSFERRED

CARESME
DU PERE
GIROUST.
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

SERMONS
POUR
LE CARESME.

Par le Pere GIROUST, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME PREMIER.

Nouvelle Edition, revûë & augmentée.

A PARIS, *au bas de la ruë S. Jacques*,
Chez MOREAU, à l'entrée de la ruë Galande, à la Toiſon d'Or.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

MAY 13 1969

A SON EMINENCE

MONSEIGNEUR

LE CARDINAL

DE NOAILLES,

ARCHEVESQUE DE PARIS,

DUC DE SAINT CLOUD,
Pair de France, & Commandeur
de l'Ordre du S. Esprit.

MONSEIGNEUR,

Le zèle de la gloire de Dieu & du salut des ames fera sans

doute agréer à VOTRE EMINENCE *un ouvrage, qui peut contribuer à l'un & à l'autre.*

Bien des raiſons, MONSEIGNEUR, *ont dû m'engager à vous l'offrir. Ce ſont des Sermons qui ont été préchés dans la premiere Ville, & même dans la premiere Egliſe de votre Diocèſe. Ce ſont des Inſtructions qui contiennent la ſainte Morale de l'Evangile, dont Dieu vous a confié le ſacré dépôt, & dont vous donnez de ſi grands exemples. Enfin l'Auteur a vêcu & eſt mort dans une Compagnie, qui ſe fait un devoir de conſacrer ſon travail aux Puiſſances Eccléſiaſtiques; & qui ne ſouhaite rien en particulier avec plus d'ardeur, que de donner à* VOTRE EMINENCE *tous*

les témoignages d'une profonde vénération & d'un parfait attachement.

Il eſt difficile de n'être pas touché de ces ſentimens, quand on vous voit, MONSEIGNEUR, *ſoûtenir avec tant de dignité un des plus relevés & des plus ſaints Miniſtéres de l'Egliſe. Vous en connoiſſez parfaitement les devoirs. Vous les remplissez fidélement; & l'on peut dire que rien n'échappe à votre vigilance paſtorale.*

C'eſt là, MONSEIGNEUR, *l'unique ſoin qui vous occupe dans ce haut point de grandeur, où votre naiſſance, & beaucoup plus encore que la naiſſance, votre vertu vous a élevé. Sorti d'une des plus illuſtres Maiſons du Royaume, placé ſur le Siége*

de notre France le plus distingué, revêtu de la Pourpe Romaine, vous fermez les yeux à tout l'éclat qui vous environne, pour les ouvrir aux besoins spirituels de votre troupeau, & pour vacquer sans relâche à sa conduite.

La multitude presque infinie d'affaires qui concernent la seule Capitale où vous résidez, ne borne point votre attention, & ne vous empêche point de l'étendre ailleurs. Vous sçavez la partager entre la Cour, la Ville, la Campagne : & après avoir paru devant le plus religieux Monarque du monde dans de favorables Audiences, vous venez vous-même, au milieu d'un peuple nombreux, donner vos réponses ; pour passer

enſuite dans les Bourgades les plus déſertes, & pour y porter les ſecours néceſſaires.

Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt cette égalité d'ame que vous faites paroître en tout, & que rien n'altere parmi tant d'occupations différentes. On vous trouve toujours le même, parce qu'on vous trouve toujours rempli du même Eſprit de paix. Il ne vous fait rien perdre, MONSEIGNEUR, de la fermeté évangelique. Mais du reſte il aſſaiſonne vos paroles & toutes vos maniéres, d'une douceur, d'un air de bonté également propre, & à vous concilier tous les cœurs, & à les concilier tous entre eux.

On ne doit plus s'étonner que

les petits, auſſi-bien que les grands, approchent de votre Tribunal avec tant de confiance, & qu'ils en remportent tant de conſolation. L'accès leur eſt toujours facile auprès de vous : & ils reçoivent avec d'autant plus de docilité les leçons que vous leur faites, qu'ils les regardent bien moins comme les ordres d'un Maître, ou les déciſions d'un Juge, que comme les avertiſſemens d'un Pere.

C'eſt ainſi que VOTRE EMINENCE *ſert utilement l'Egliſe ; & en ſervant l'Egliſe, c'eſt ainſi qu'Elle ſert même l'Etat ; puiſque le bon ordre des Empires dépend de la Religion, & que jamais les Sujets ne ſont plus fidéles à leurs Princes, que quand*

ils ont appris à être fidéles à Dieu.

Il ne faut, MONSEIGNEUR, pour le bien apprendre, qu'être temoin de votre vie ; & rien n'excite plus fortement à faire ce que vous enſeignez, que de voir ce que vous pratiquez. Vous donnez, non ſeulement à votre Diocèſe, mais à toute la France, une édification plus perſuaſive que tous les diſcours. Vous l'avez donnée à toute la Cour de Rome, & l'odeur de votre piété y eſt encore répanduë.

Ce n'eſt point une piété acquiſe par l'expérience & par la maturité de l'âge. Dès le premier tems où vous commençâtes à paroître dans le monde, on commença à vous propoſer comme un

modéle de la régularité la plus parfaite. Plaiſe au Ciel de nous le conſerver durant une longue ſuite d'années, ce modéle vivant. Nul autre ne forme ces vœux avec plus de zéle que moi, comme nul autre n'eſt avec un plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EMINENCE

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, FRANC. BRETONNEAU, de la Compagnie de JESUS.

AVERTISSEMENT.

COMME on a differé assez long-tems depuis la mort du Pere Girousst, à faire paroître ses Sermons ; quelques-uns ont pû se persuader qu'ils avoient été perdus, & qu'il ne nous en étoit resté que des copies. Mais je puis témoigner aux personnes qui seroient encore dans cette opinion, qu'on m'a communiqué un grand nombre d'originaux écrits de sa main. J'ajoûterai même qu'il s'étoit donné le soin de marquer à la tête de chaque Sermon, non seulement l'année où il l'avoit composé, mais les Eglises de Paris, & les années où il l'avoit prêché.

J'avouë néanmoins que ce Carême a demandé quelque travail pour être en état de voir le jour : mais j'ai crû mon travail bien employé à donner ces Sermons au Public, après lui avoir donné ceux du Pere Cheminais. Du reſte je ne m'arrêterai point à une répetion inutile touchant la perſonne du Pere Girouſt & le caractére de ſon éloquence. J'en ai aſſez parlé dans la premiere édition de ſon Avent, & j'en parle encore dans la ſeconde qui paroîtra bientôt.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le premier Volume des *Sermons du Carême du Pere* GIROUST, *de la Compagnie de JESUS*, dans lesquels je n'ai rien trouvé de contraire à la foi, ni aux bonnes mœurs. L'impression n'en peut être que très-utile au Public. Fait à Paris ce 19 Août 1702.

S. SALMON.

Autre Approbation.

J'AI lû pour Monseigneur le Chancelier les deux derniers Volumes des *Sermons du P.* GIROUST, *de la Compagnie de JESUS, pour le Carême*. Je n'y ai rien trouvé qui ne soit conforme à la foi & aux bonnes mœurs. Ils répondent à la réputation de l'Auteur, dont l'érudition, la piété & le zèle étoient recommandables; & je suis persuadé que ce Livre sera très-utile au Public. En Sorbonne ce 10 Janvier 1704.

C. DE PRECELLES.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné, Provincial de la Compagnie de JESUS dans la Province de France, permets au Pere FRANÇOIS BRETONNEAU, de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a revû, & qui a pour titre : *Sermons pour le Carême, par le Pere* GIROUST, *de la Compagnie de JESUS*; lequel Livre a été vû & approuvé par trois Théologiens. En foi de quoi j'ai signé la présente Permission. A Paris, ce 14 Janvier 1704.

JULIEN BAUDRAN.

TABLE
DES SERMONS
Contenus dans ce premier Tome.

SUR *la Mort*, pag. 1
Sur la soustraction & la substitution des Graces, 41
Sur le Pardon des injures, 75
Sur le Jeûne, 115
Sur le Jugement dernier, 155
Sur la Sainteté Chrétienne, 193
Sur la Priere, 227
Sur l'affaire du Salut, 270
Sur la gloire du Ciel, 208
Sur l'Impénitence finale, 347
Sur la vraie & la fausse Piété, 386

Fin de la Table.

SERMON

SERMON

POUR

LE MERCREDI DES CENDRES.

SUR LA MORT.

Pulvis es, & in pulverem reverteris.

Vous n'êtes que pouſſiére, & vous retournerez dans la pouſſiére. Au chap. 3. de la Genèſe.

VOILA, Chrétiens, un objet bien différent de ceux dont vos ſens ont été occupés durant ces jours, que le monde, par une pernicieuſe coutume, conſacre à des réjouiſſances prophanes & ſouvent ſi ſcan-

daleuſes. Après les faux plaiſirs de la vie, on vous met devant les yeux le ſalutaire tableau de la mort; & c'eſt au nom de l'Egliſe que ſes Miniſtres répandent aujourd'hui la cendre ſur vos têtes, & qu'ils vous avertiſſent, en la répandant, que vous n'êtes que cendre vous-mêmes, & que vous retournerez en cendre: *Pulvis es, & in pulverem reverteris.* Triſte, mais utile leçon, qui doit vous diſpoſer à ſoutenir les rigueurs de la pénitence, & un jeûne de quarante jours.

Cependant je ne puis ignorer que ce langage ne plaira pas à pluſieurs, & que les gens du ſiécle n'aiment pas à entendre parler de la mort. Poſſedés des biens périſſables de la terre, plutôt qu'ils ne les poſſedent, & d'ailleurs ne ſe trouvant pas en état de paroître devant Dieu, ils effacent, autant qu'il eſt poſſible, de leur eſprit le ſouvenir de ce dernier moment qui les dépouillera de tout, & de ce terrible paſſage dont le terme doit être un jugement irrévocable, & une éternité bienheureuſe ou malheureuſe.

Mais, mes Freres, si vous ne pensez pas à la mort, ne dois-je pas moi vous y faire penser, lorsque je sçai combien cette pensée peut contribuer à la réformation de vos mœurs ? D'ailleurs même, que serviroit-il de dissimuler & de se taire ? Si en perdant l'idée de la mort, vous pouviez en éviter le coup, & vous exempter de la loi commune qui nous y condamne tous, l'oubli volontaire où vous vivez seroit peut-être moins condamnable. Mais hélas ! pensons-y, mon cher Auditeur, ou n'y pensons pas, la mort marche d'un pas égal ; elle avance tous les jours ; elle nous surprend ; elle nous enleve, sans que nul secours humain puisse nous défendre contre elle, & nous mettre à couvert de ses traits.

Un malade est bien à plaindre, quand n'aiant encore sur les lévres que quelques foibles soupirs à pousser, & tirant vers sa fin, il croit jouir néanmoins d'une santé pleine & parfaite, & qu'il néglige les remédes nécessaires qu'on lui présente. Tel est, Chrétiens, le pitoiable

état où je vous vois presque tous réduits. Il ne vous reste plus que quelques momens favorables ; les années s'écoulent, la vie s'en va, & bientôt vous vous trouverez au bout de votre course. Cependant, quelque prochaine que soit la mort, vous ne voulez pas qu'on vous en parle. Vous dites de nous, quand nous entamons cette matiere, ce qu'Achab
3. *Reg.* c. 22. disoit du Prophéte : *Odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum.* Le Prédicateur me fait de la peine : il ne me remplit que d'idées sombres & désagréables: je ne le puis supporter : *Odi eum.* Quel aveuglement, mes Freres ! car enfin ce qui rend la mort terrible, ce n'est pas d'y penser ; mais c'est au contraire de n'y penser pas, & en n'y pensant pas de ne s'y préparer pas, & en ne s'y préparant pas de se mettre dans un danger évident de mourir en réprouvé. Ne ménageons donc point des malades qui se ménagent trop eux-mêmes. Appliquons le fer & le feu sur des plaies autrement incurables. Emploions pour les gué-

tir le reméde le plus ſouverain, je veux dire, la penſée de la mort. Mais adreſſons-nous auparavant à la Mere de Dieu, & diſons-lui : *Ave.*

Il faut mourir, mes chers Auditeurs ; il faut mourir quand nous nous y attendrons le moins, & il faut enfin mourir ſans nul retour à la vie. La mort eſt donc inévitable, elle eſt incertaine ; & quand elle eſt une fois venuë, on ne peut plus eſperer de retourner ſur la terre & d'y fournir une carriere toute nouvelle. Je ne veux que ces trois Points bien médités, pour exciter votre vigilance, & pour vous faire prendre tout un autre ſoin de vous tenir toujours ſur vos gardes & dans une ſainte diſpoſition. Que fait un Pilote, lequel ſe trouve obligé de faire voile, qui d'ailleurs eſt inſtruit qu'il y a ſur ſa route un écueil où il doit craindre d'échouer, mais qui du reſte ne ſçait préciſément en quel lieu, ni à quelle hauteur il le rencontrera ? Occupé de cette penſée, il a ſans ceſſe les yeux ouverts pour examiner tous les mouvemens du Vaiſſeau.

Tantôt il avance, tantôt il décline ; tantôt c'eſt le ciel qu'il obſerve, tantôt ce ſont les abîmes de la mer qu'il fait ſonder. Il ne négligе rien, pour ſe garantir d'un naufrage, d'où dépend ſa ruine, ou ſa fortune ; d'où dépend ſa vie même. Penſons à la mort, mes Freres, penſons-y bien, & nous apprendrons à vivre dès-à-préſent comme nous voudrons alors avoir vécu. Nous nous préſerverons de ces ſurpriſes qui rendent la pénitence ſi douteuſe, ſi difficile, & quelquefois impoſſible. Penſons ſouvent que la mort eſt inévitable pour tous les hommes, & nous conclurons que nous devons donc nous y diſpoſer tous : c'eſt la premiere partie. Penſons ſouvent que l'heure de la mort eſt incertaine, & nous conclurons que nous devons donc par-tout & en tout tems nous y diſpoſer : c'eſt la ſeconde Partie. Penſons ſouvent que les ſuites de la mort ſont irréparables, & nous conclurons que nous ne pouvons donc trop prendre de ſûretés pour nous y diſpoſer : c'eſt la troiſiéme Partie.

PREMIERE PARTIE.

N'attendez pas de moi, Messieurs, un long discours, pour vous convaincre qu'il faut mourir. N'attendez pas que je vous conduise de siécle en siécle, ni que je vous mene sur les cendres de vos ancêtres, pour vous persuader que vous serez un jour ce qu'ils sont présentement, & qu'ils n'ont fait que vous précéder au tombeau après vous avoir précédés dans la vie. Si ce n'étoit pas une vérité aussi connuë qu'elle l'est, je m'appliquerois à vous la rendre sensible.

Vous n'auriez d'abord qu'à vous considerer vous-mêmes, ce composé sujet à tant d'altérations & de changemens; cet assemblage de qualités si contraires, qui se combattent sans cesse les unes les autres, & qui ne tendent en se combattant qu'à s'entre-détruire, & à vous détruire avec elles.

Il n'y auroit ensuite qu'à parcourir de la vûë tous les êtres qui vous environnent & qui vous signifient la sentence de votre mort. Tout passe, disoit saint Augustin; tout coule comme ces fleuves,

qui, ſans s'arrêter jamais, vont ſe perdre dans l'Océan. Les fleurs brillent ſur la terre; mais bien-tôt elles ſe fanent. Les fruits croiſſent dans les arbres; mais au tems de la maturité ils tombent. Le jour s'ouvre; mais le ſoir il ſe ferme. La force & la ſanté, la ſplendeur & les richeſſes, le crédit & le pouvoir, tout cela s'en va, & nous avertit que nous nous en irons de même. Je n'en dis pas encore aſſez: car ces jours & ces nuits, ces ſemaines, ces mois, ces années qui paſſent, abrégent d'autant la durée de notre courſe. Nous avançons donc à chaque moment vers la mort avec la même vîteſſe que les eaux, lorſqu'elles vont ſe précipiter dans la mer; ou que le feu, lorſqu'il va ſe rejoindre à ſa ſphére. Dieu, pour parler avec Tertullien, tient la mort en ſes mains comme un raſoir affilé, avec lequel il coupe, il tranche, il diviſe, ſans épargner, ni le Monarque qui porte la couronne, ni le Sujet qui vit dans la ſoumiſſion & la dépendance.

Enfin il ſuffiroit de vous faire entendre ce fameux, ce fatal arrêt que Dieu prononça contre le premier homme, & qui le condamna, lui & toute ſa poſtérité, à mourir : car c'eſt un arrêt de Dieu, dit S. Paul : *ſtatutum eſt.* Et certes il étoit bien juſte que l'homme mourût, dès-là qu'il auroit péché ; c'eſt la penſée de de S. Bernard : *Æquum erat ut moreretur homo, ſi peccaret.* Pourquoi ? Ce Pere nous en donne la raiſon : c'eſt que le corps & l'ame ne pouvoient être ſéparés l'un de l'autre que par la mort, comme l'ame ne pouvoit être ſéparée de Dieu que par le péché : *Non potuit anima dividi à Deo, niſi peccando ; & corpus ab animâ, niſi moriendo.* Or il étoit juſte que l'ame, après s'être volontairement ſéparée de Dieu, en fût punie par la ſéparation du corps. Par conſéquent il falloit que l'homme devînt ſujet à la mort, dès qu'il ſeroit devenu pécheur. D'autant plus que c'eſt ſouvent le corps qui rend l'ame criminelle, & qui mérite que Dieu le châtie, en le faiſant

Heb. c. 9.

Bernard.

Idem.

rentrer dans sa premiere origine qui est la poussiére : *Pulvis es, & in pulverem reverteris.*

Il n'y a donc rien de plus certain que la mort. Tout le reste est incertain ; la mort seule est certaine. Voilà un enfant conçû dans le sein de sa mere ; c'est saint Augustin qui parle : naîtra-t'il heureusement, ou ne naîtra-t'il pas ? On n'en sçait rien : *Fortè nascetur, fortè abortivus erit.* S'il vient heureusement au monde, vivra-t'il long tems, ou ne vivra-t'il pas ? Personne ne le peut dire : *Fortè vivet, fortè non vivet.* S'il vit long-tems, sera-t'il riche, sera-t'il pauvre ? Il n'y a rien encore là-dessus d'assuré : *Fortè dives erit, fortè pauper.* Riche ou pauvre, quel genre de vie embrassera-t'il ? sera-ce le mariage, sera-ce le célibat ? Tout cela est douteux : *Fortè uxorem ducet, fortè non.* Mais mourra-t'il ? ne mourra-t'il pas ? C'est sur quoi il n'y a point de peut être. La chose est décidée pour lui, comme pour tous les autres. La regle est générale ; & tout ce qui entre dans la vie en doit

Aug. ſt.

Idem.

Idem.

un jour ſortir, & la doit perdre.

Or cette néceſſité ſuppoſée, néceſſité commune, néceſſité indiſpenſable; je dis, mes Freres, que nous ne pouvons bien penſer à la mort, ſans en tirer cette conſéquence, que nous devons donc tous nous y diſpoſer. Ce fut l'important avis que donna le Prophéte à Ezechias: Mettez ordre à vos affaires; car vous mourrez: *Diſpone domui tuæ, quia morieris tu, & non vives.* Si cette fatale néceſſité de mourir ſouffroit quelques exceptions, & qu'elle ne fut pas auſſi univerſelle qu'elle l'eſt, il ſeroit moins étrange de vous voir occupés à chercher, à imaginer des moiens pour vous en garantir, au lieu de prendre des meſures pour vous y préparer. Si même vous étiez de ces impies & de ces athées, dont parle Iſaïe, qui ne craignent rien, ni n'eſperent rien après la mort, perſuadés qu'ils ſont, ou voulant ſe perſuader, que l'ame auſſi-bien que le corps, que tout l'homme meurt à la fois: il vous ſeroit plus pardonnable, ce ſemble, d'en tirer la *Iſai. c. 8.*

conſéquence qu'ils en tirent, & de dire comme eux : Bûvons, mangeons, réjouiſſons nous ; car nous
Iſai c. 22. mourrons bien-tôt : *Bibamus, comedamus : cras enim moriemur.* Mais un homme convaincu que la mort l'attend, & qu'il ne peut échapper ; un Chrétien inſtruit qu'après la mort il y a une autre vie, laquelle ne doit jamais finir, & que c'eſt de ce moment-là même que dépend ſon ſort éternel : comment doit-il raiſonner ? Apprenez-le, & réformez ici, mon cher Auditeur, toutes vos idées.

Car, devez vous vous dire à vous-même, je mourrai, je n'en puis douter : tant de ſanté qu'il me plaira, tant de ménagemens & de commodités pour la conſerver, elle s'altére malgré moi ; & à meſure que j'avancerai, elle s'altérera toujours davantage : le poids des années, ou la violence de la maladie la ruinera enfin ; & je ſuccomberai. Au lieu donc de tant chercher à prolonger des jours dont la perte eſt aſſurée, ne vaudroit-il pas mieux les em-

ploier, ces jours-là mêmes, à me mettre en état de ne les point regretter, quand la trame en ſera rompuë? Je crains la mort; ce paſſage m'étonne toutes les fois que j'y fais quelque réflexion, néanmoins je me trouverai là, & je m'y trouverai immanquablement. N'eſt-il donc pas maintenant de la ſageſſe, de m'affermir contre une crainte, qui me ſaiſira plus que jamais, quand je me verrai au terme, ſi je ne l'ai pas prévû comme il le falloit? Dès que la mort m'aura retranché du nombre des vivans, à cet inſtant, à ce terrible inſtant, la ſentence ſera portée contre moi, ou pour moi. Ma prédeſtination ou ma réprobation, ſera conſommée; c'eſt ce que je ne puis éviter. Qu'ai-je donc à faire préſentement autre choſe, que de ſanctifier tout le cours de ma vie, afin que ma mort ſoit ſainte? Ce ſouvenir ne devroit jamais ſortir de mon cœur; & s'il y étoit profondément gravé, agirois-je comme je fais, & ne tiendrois-je pas une conduite toute oppoſée?

Ah! Chrétiens, il n'y a preſque que la mort & ce qui la ſuit, à quoi l'on ne ſe prépare point. On ſe prépare à tout le reſte. L'un veut prendre le parti de l'épée; mais il n'y entre point qu'il ne s'y ſoit formé de bonne heure par de longs & de pénibles exercices. L'autre veut s'engager dans la robe; mais il travaille auparavant à acquerir certaines connoiſſances, & il fait pour cela certaines études. On deſtine celui-ci aux affaires; & ſuivant ce deſſein, l'on s'applique dès ſes premieres années à lui ouvrir l'eſprit On veut même élever celui-là dans l'Egliſe; & par des vûës toutes humaines, on lui inſpire peu à peu un air de régularité qui frappe les yeux, & une probité purement morale & intéreſſée. Mais ſonger aux moiens néceſſaires pour bien mourir, & en uſer; y faire une attention ſérieuſe, ſe retirer pour cela du monde, rentrer en ſoi-même, pratiquer de bonnes œuvres, c'eſt le dernier ſoin qui nous occupe.

Cependant remarquez, s'il vous

plaît, que les préparatifs que nous apportons à toutes les autres choſes, ſont ſouvent très-inutiles ; au lieu qu'une ſainte préparation à la mort a toujours au contraire ſon effet. Dans cette famille on penſoit au mariage de cette jeune perſonne, & l'on s'y diſpoſoit. Il ſembloit que toutes choſes étoient d'accord. Tous les articles avoient été bien reçûs de part & d'autre. Mais quand il a fallu ſigner, un incident a tout rompu, & l'on en eſt demeuré là : préparation inutile. Un pere étoit ſur le point de traiter d'une charge pour un aîné ; on étoit convenu du prix, & la ſomme étoit déja conſignée : mais quand il a été queſtion de demander l'agrément du Prince, on ne l'a pû obtenir : préparation inutile. Vous voulez ménager la faveur d'un maître ; vous faites jouer, pour y parvenir, mille reſſorts ; les années s'écoulent en mouvemens & en intrigues ; mais lorſque vous touchez de plus près le terme où vous aſpirez, & que vous êtes déja preſqu'au comble de la fortune, le

caprice, l'occaſion, le hazard avance un nouveau venu, qui vous paſſe & qui vous ſupplante : préparation inutile. C'eſt de quoi l'on ſe plaint tant dans le monde : mais au lieu de tant éclater en de vaines plaintes ſur ce qui a toujours été & ſur ce qui ſera toujours, il faudroit entrer dans cette ſolide conſideration, qu'il en va tout autrement à l'égard de la mort : qu'on ne travaille jamais en vain en s'y préparant, dès que la préparation eſt telle qu'elle doit être : & la raiſon eſt, que ſi la diſpoſition néceſſaire ne manque pas de votre part, elle ne manquera jamais de la part de Dieu. Vous avez pratiqué une bonne œuvre il y a tant d'années : peut-être en avez-vous perdu le ſouvenir. Mais Dieu ne l'a point oubliée ; & ce ſera ſur tout à la mort qu'il s'en ſouviendra. Vous aurez une grace particuliere pour cette aumône que vous avez faite. Vous en aurez pour ces prieres, pour ces confeſſions & ces communions, pour ces mortifications cachées aux yeux des hommes,

& dont le ciel a été témoin.

O ! que le mourant ſe ſçaura bon gré alors des pieux exercices qui l'auront occupé pendant ſa vie, & des mérites qu'il y aura amaſſés ! Me voilà enfin au bout de ma courſe. Il ne s'agit point de fortune humaine, de revenus à groſſir, de terres à acquérir, de maiſon à établir. Tout cela va paſſer pour moi. Mais il eſt queſtion d'aller bien-tôt devant Dieu, & de bien finir. Or je ſçai, mon Dieu, que je ſuis un pécheur. Si vous me traitez ſelon toute la ſévérité de votre juſtice, hélas ! Seigneur, que trouverez-vous en moi qui me rende digne du ſecours que j'attends de votre main, & que j'oſe vous demander ? Mais après tout, mon Dieu, il me ſemble que je puis en quelque ſorte eſpérer de votre miſéricorde, qu'elle ne m'abandonnera pas à cette derniere heure, puiſque je ne me ſuis pas juſqu'à préſent tout-à fait abandonné moi-même. Je n'en ai point encore aſſez fait, il eſt vrai, pour me diſpoſer à ce terrible moment où je me trouve. Mais enfin,

Seigneur, le peu que j'ai fait ne demeurera pas ſans récompenſe ; & la plus ſolide récompenſe pour moi, c'eſt que vous m'accordiez à ce moment votre protection toute-puiſſante. Vous me l'accorderez en effet, mon Dieu ; vous acheverez l'ouvrage que vous avez commencé, & que je n'ai pas abſolument ni entierement négligé ; vous me défendrez, vous me ſoutiendrez. Vous me permettez cette confiance, & ceſt avec elle que je veux mourir. Pourſuivons, Chrétiens : la mort eſt inévitable pour tous les hommes ; nous devons donc nous y préparer tous ; vous venez de le voir. L'heure de la mort eſt incertaine, & nous pouvons par-tout mourir & en tout tems ; nous devons donc par-tout & en tout tems nous y préparer. C'eſt le ſujet de la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE. Rien de plus incertain que le jour & l'heure de la mort. Autant que nous ſommes aſſurés qu'il faut mourir, autant ignorons-nous quand

nous mourrons. Sera-ce dans une année ? ſera-ce dans un mois, dans une ſemaine ? ne ſera-ce point peut-être dès demain, dès aujourd'hui, dans un moment ? Perſonne ne le peut dire, parce que perſonne ne le ſçait. Or les Peres propoſent là-deſſus une queſtion, & ils demandent pourquoi Dieu n'a pas voulu nous faire connoître le terme de notre vie. Sain Jean Chryſoſtome a traité ce point fort au long, en écrivant ſur la premiere Epître de ſaint Paul à ceux de Theſſalonique, & je ramaſſe le diſcours de ce Pere en peu de paroles. Il dit que Dieu en uſe de la ſorte pour trois raiſons : ſçavoir, pour notre conſolation, pour notre ſûreté, & pour notre perfection. En premier lieu, pour notre conſolation. Ainſi cache-t'on à un malade les inſtrumens qui doivent ſervir à une inciſion douloureuſe qu'on ſe diſpoſe à lui faire. Ainſi quand un criminel a reçû ſon arrêt & qu'on le conduit ſur l'échaffaut, on lui met un bandeau ſur les yeux, afin qu'il ne voie pas

les triſtes approches de ſon ſupplice. En ſecond lieu, pour notre ſûreté : car à quels déſordres ne s'abandonneroit-on pas, ſi l'on ſçavoit qu'on pût pécher impunément, ſans craindre les ſurpriſes de la mort ? Ce ſeroit bien alors qu'on diroit : J'aurai du tems pour me reconnoître, & pour expier mes déreglemens paſſés ; je n'ai donc maintenant qu'à ſatisfaire ma paſſion. Au lieu que l'incertitude où nous ſommes eſt un préſervatif ſalutaire contre la licence des mœurs, & un frein qui nous arrête. En troiſiéme lieu, pour notre perfection : on met à profit tous les momens, quand on penſe que chaque moment peut être le dernier qui nous reſte, pour mériter la récompenſe à laquelle Dieu nous a appellés. On travaille avec un ſaint empreſſement ; on entaſſe biens ſur biens, vertus ſur vertus, afin que nos jours ſe trouvent pleins, comme parle l'Ecriture, & qu'il n'y ait aucun vuide dans toutes les heures qui les compoſent : *Dies pleni inveniantur in eis.*

Pſal. 72.

La penſée de ſaint Auguſtin eſt en partie la même que celle de ſaint Jean Chryſoſtome : C'eſt, dit ce ſaint Docteur, par un effet de ſa miſéricorde que Dieu ne nous a pas révélé le dernier jour de notre vie : *Miſericordia Dei eſt.* Car il nous engage par là à veiller ſans relâche ſur nous-mêmes, & à nous tenir tous les jours ſur nos gardes : *Latet ultimus dies, ut obſerventur omnes dies.* Une comparaiſon va vous rendre encore la choſe plus ſenſible. Qu'un ennemi que vous connoiſſez pour un homme violent & capable d'un mauvais coup, vienne à vous, & qu'il paroiſſe en état de vous attaquer, vous ne le perdez pas un moment de vûë. Vous l'obſervez à ſes yeux, à ſes geſtes, à ſa contenance, à ſon port. Il ne fait pas un mouvement qui ne vous ſoit ſuſpect ; & de votre part, vous n'oubliez rien pour ne lui pas donner ſur vous le moindre avantage. Ah ! mes Freres, vous n'avez point de plus dangereux ennemi que la mort. Il y a un jour où elle vous attend : mais

Auguſt.

Idem.

ce jour vous eſt inconnu, *latet*. Dans ce jour critique, il y a un moment où elle doit frapper ſon coup : mais ce moment, quel eſt il ? vous l'ignorez, *latet*. Elle viendra comme un voleur : un voleur ſe déguiſe, & choiſit le tems où l'on peut moins l'appercevoir. La conſéquence, c'eſt donc de vivre dans une continuelle défiance : & voilà pourquoi nous vous exhortons tant à ne pas demeurer hors de la grace de Dieu, à fréquenter les Sacremens, à pratiquer les bonnes œuvres, afin que la mort vous trouve toujours en action, & qu'elle ne vous prenne pas dans une mauvaiſe conjoncture.

Il me ſemble que l'expreſſion de Tertullien a encore quelque choſe de plus énergique & de plus fort. Il dit que Dieu veut, par une attente toujours craintive, & par une eſpece de ſuſpenſion entre la vie & la mort, entre le tems & l'éternité, entre le ciel & l'enfer, réveiller notre foi, & la rendre plus agiſſante & plus ſoigneuſe : *Ut pendulâ expectatione ſollicitudo fidei probetur.*

Tertul.

Il veut que nous fassions sans cesse ces importantes réflexions : la mort peut m'enlever à toute heure & en tout tems. Je commence une telle affaire ; mais peut-être je n'en verrai jamais la fin. Je rentre dans ma maison ; mais peut-être je n'en sortirai que pour être porté au tombeau. Je repose tranquillement ; mais peut-être après ce repos on me trouvera sans vie. Suis-je d'une complexion plus robuste, d'un tempérament plus sain, d'un âge moins avancé que tant d'autres que j'ai connus, avec qui j'ai vécu, & qui tout à coup ont disparu ? Suis-je plus à couvert qu'ils ne l'étoient, de tant d'accidents subits & imprévûs ? Un homme rempli de ces pensées fait de fréquents retours sur lui-même, est attentif à toutes ses démarches, met ordre promptement à sa conscience, & ne croit jamais avoir pris d'assez justes mesures pour se préserver d'un danger si commun & si pressant : *Ut pendulâ expectatione sollicitudo fidei probetur.*

C'est la leçon que nous a faite

tant de fois le Fils de Dieu : Soiez prêts quand je vous appellerai à moi. Obſervez, s'il vous plaît, qu'il ne dit pas ſeulement : Préparez-vous, lorſque vous ſentirez les approches de la mort ; mais : Soiez prêts alors ; & pour cela, ſoiez-le toujours, parce que la mort vous ſuit par tout, & qu'elle eſt toujours auprès de vous, ſans ſe laiſſer voir. Dans la guerre, on n'eſt pas toujours expoſé au combat. Sur la mer, on ne ſe trouve pas toujours au milieu des écueils : mais dans la vie, dans cette vie paſſagere & ſi fragile, la mort nous peut toujours ſurprendre ; & c'eſt même un point de foi qu'elle nous ſurprendra, après que le Sauveur du monde nous l'a marqué en des termes ſi formels : *Quâ horâ non putatis.*

Luc. c. 2.

Il ſemble que JESUS-CHRIST n'ait rien eu plus à cœur, que de nous imprimer profondément cette vérité dans l'eſprit. Il s'en explique en mille endroits ; & il ne ceſſe point de nous en avertir, ſoit par lui-même, ſoit par ſes Apôtres. Veillez,

lez, & priez : ne vous laissez point entraîner à la débauche, de peur que ce jour, ce jour funeste, ce jour dont je vous ai tant menacé, ne survienne au milieu de vos débauches mêmes, & lorsque vous le croirez plus éloigné : *Ne fortè supervéniat in vos repentina dies illa.* Luc. c. 21. Aiez toujours vos robes, & soiez toujours disposés à marcher, de peur que vous ne receviez ordre de partir lorsque vous ne vous y attendrez pas : *Sint lumbi vestri præcincti.* Luc. 12. Aiez toujours vos lampes allumées, de peur qu'elles ne se trouvent éteintes, lorsqu'il faudra recevoir l'Epoux : *& lucernæ ardentes in manibus vestris.* Ibid. Que feroit le serviteur, s'il étoit bien informé du retour de son maître ? Il arrangeroit toutes choses avec soin. Mais qu'arrivera-t'il à ce serviteur paresseux, qui, plein d'une confiance trompeuse, se dira à lui-même dans le fond de son cœur : Le maître tardera encore, & je ne le verrai pas si tôt ; je n'ai donc qu'à faire présentement ce qu'il me plaira, qu'à exercer toutes

les violences que je voudrai, qu'à
Matth. c. 24. me réjouir, à me divertir : *Si dixerit malus servus in corde suo : moram facit dominus meus venire ; & cœperit percutere conservos suos ; manducet autem, & bibat cum ebriosis.* Prenez garde à cette parole, dans le fond de son cœur, *in corde suo :* car on ne le dit pas toujours de bouche, mais dans l'ame ; on le pense de la sorte, & on se flatte de cette fausse espérance : J'ai encore bien du tems à vivre ; rien ne presse. Qu'arrivera-t'il donc, encore une fois, à ce mauvais serviteur ? C'est que le maître paroissant tout à coup, il le séparera des autres, il le condamnera, il le fera enfermer dans une noire prison ; & là, il n'y aura pour ce malheureux que pleurs & que grincemens de
Ibidem. dents : *Dividet eum, partemque ejus ponet cum hypocritis. Illic erit fletus, & stridor dentium.* Les textes là-dessus sont infinis ; & c'est ainsi que le Prophéte Jeremie disoit, que la mort entre, non pas par la porte, mais par les fenêtres ; c'est-à-

dire, que ſi elle ne peut pas vous prendre par un côté qu'elle trouve fermé, elle vous attaque par un autre. C'eſt ainſi qu'un autre Prophéte menaçoit les pécheurs que le ſoleil ſe coucheroit pour eux en plein midi, & que les ombres de la nuit ſe répandroient ſur la terre au milieu même du jour; voulant par là leur faire entendre que Dieu, dès la fleur de l'âge, dès le commencement de leur courſe, les arrêteroit, & qu'ils ſe trouveroient à la mort lorſqu'ils verroient encore devant eux, ou qu'ils croiroient voir une longue carriere à fournir.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce que je vous prie de méditer un peu avec moi. Oſerois-je vous dire ici ce que je penſe? Mais pourquoi ne le dirois-je pas? Je ne cherche point à exagérer les choſes, & à vous donner de vaines allarmes; mais je ne puis auſſi déguiſer la vérité, ni trahir mes ſentimens. Je puis donc avancer, ſans rien outrer, que de tous les Chrétiens, il y en a très-

peu, ou preſque point, qui ne ſoient pas ſurpris à la mort. Pour vous en convaincre, conſiderez qu'on ne meurt qu'en trois manieres. Premierement, on meurt d'un coup imprévû & d'une mort tout-à-fait ſubite, frappé de la main d'un meurtrier; dans un aſſaut, mortellement bleſſé; dans un naufrage, englouti par les flots; dans une maiſon, accablé ſous ſes ruines; dans un lit; à la table, attaqué d'un mal ſoudain, qui éteint en un inſtant tous les principes de la vie, & vous laiſſe ſans ſentiment. Or il eſt certain qu'on eſt ſurpris alors, & qu'on meurt ſans préparation. Secondement, on meurt d'une mort moins précipitée, mais toujours prompte; c'eſt un ſommeil létargique où vous tombez, c'eſt un tranſport violent qui vous trouble, c'eſt une douleur aiguë qui vous déchire, & qui, dans l'eſpace de quelques heures, vous réduit aux dernieres extrémités. La raiſon ſe perd, & l'on n'eſt plus à ſoi. Or il eſt conſtant encore, que ceux qui meurent de la

sorte, ne sont pas mieux préparés que les autres. Reste donc ceux qui meurent d'une mort lente ; c'est ainsi que meurt la plus grande partie des hommes : mais sur ceux-là mêmes, que ne m'est-il permis de vous révéler ce qu'une longue expérience m'a appris ? J'en dois être mieux instruit que vous ; & si j'en parlois suivant toutes les connoissances que j'en ai, vous verriez que, quoiqu'il arrive, la mort surprend toujours un malade. Tout conspire à le tromper. Une femme zélée pour la santé de son mari, ou contrefaisant un faux zéle, lui fait entendre qu'on le tirera de là ; un ami, lequel sçait bien qu'il n'en reviendra jamais, lui dit qu'il n'y a rien à désespérer ; des enfans viennent se conjouir avec lui sur ce qu'il paroît reprendre de nouvelles forces, examinent son visage, en tirent de bons augures, lorsque la mort y est déja peinte, & qu'il a presque son ame sur ses lévres ; des médecins, par une fatale & criminelle complaisance, lui

tiennent le même langage. Le malheureux à qui ils imposent tous, les croit volontiers, parce qu'il aime la vie. Il ne faut pas l'affliger, dit-on ; il ne faut pas lui faire recevoir si vîte les Sacremens de l'Eglise, parce qu'il en seroit effraié. Cependant la mort avance, elle approche, la voilà venuë ; un bruit confus s'éleve & retentit de toutes parts : il se meurt .... Ce ne sont plus que mouvemens différens. Toute une famille accourt, s'assemble autour du moribond. Ah ! il se meurt : mais on le flattoit néanmoins d'une prochaine convalescence ; on lui donnoit de si belles espérances d'une prompte guérison. Hélas ! on lui parloit de la sorte pour le soutenir & le consoler, mais on n'en croioit rien : ou même en effet il sembloit se trouver dans un meilleur état ; mais une révolution qui s'est faite, a tout renversé, & il se meurt.

Il se meurt ! Et qui ? Cet homme qui a vêcu tant d'années hors de la grace de Dieu, & sans appro-

cher du Tribunal de la Pénitence. Il se meurt ! Et qui ? Cet homme engagé en de si criminelles habitudes, où il a vieilli. Il se meurt ! Et qui ? Cet homme par les mains de qui tant d'affaires ont passé, & qui ne les a jamais bien examinées. Il se meurt ! Et qui ? Cet homme qui s'est enrichi aux dépens de tant de malheureux qu'il a dépouillés, & qu'il a réduits par ses brigandages à la mendicité. Il se meurt ! Et qui ? Cet homme qui tant de fois, pour calmer sa conscience & pour s'affermir dans son libertinage, s'étoit dit à lui-même qu'il se convertiroit à la mort. Il se meurt ! Mais l'a-t'on fait rentrer en lui-même ? l'a-t'on fait penser à Dieu ? lui a-t'on fait voir un Prêtre ? On le vouloit, mais on a toujours remis ; on craignoit de l'intimider par la vûë d'un Confesseur, & présentement il ne lui reste plus de connoissance ; il n'est plus tems.

O la belle excuse devant Dieu, il n'est plus tems ! Mais n'étoit-il pas tems encore, quand dans la

vie on l'avertiſſoit d'être ſur ſes gardes ? N'étoit-il pas tems encore, quand la grace le preſſoit, le ſollicitoit ſi fortement ? N'étoit-il pas tems encore, quand un ami, un Prédicateur emploioit tout ſon zéle à le toucher & à le ramener ? Tellement donc qu'il meurt ſans Confeſſion, ſans nul ſentiment de Dieu, ce pécheur couvert de crimes & comblé d'iniquités. N'en êtes-vous pas ſaiſis, Chrétiens ? vous devez l'être. Pour moi, je le ſuis plus que je ne puis exprimer. Quelle horreur, quand au milieu des derniers combats de l'ame qui ſe défend encore, l'Ange exterminateur lui vient dire d'un ton lugubre : Sors, ame réprouvée ; ſors de ce corps que tu as idolâtré comme ta divinité, ou plutôt que tu as laiſſé vivre en bête. Ton Dieu t'appelle, ce Dieu que tu n'as point connu, ou que tu n'as point ſervi. Il t'attend, il n'y a plus à différer, ſors . . . . Que penſez-vous, mes Freres, d'un homme mort en cet état ? J'en frémis. Il faut donc

ſe préparer à la mort, parce qu'il eſt certain que nous mourrons. Il faut donc s'y préparer toujours, parce que nous ne ſçavons quand nous mourrons : & il faut enfin s'y préparer avec tout le ſoin poſſible, parce que les ſuites de la mort ſont irréparables : c'eſt la troiſiéme Partie.

III. PARTIE.

Les ſuites de la mort ſont éternelles ; & les fautes qu'on y commet ſont irréparables, par deux raiſons. La premiere eſt, qu'on ne meurt qu'une fois : la ſeconde eſt, que l'arrêt porté au moment de la mort contre le pécheur eſt irrévocable & ſans appel. Ceci ne demande qu'une ſimple & une courte expoſition de ce que nous apprennent tous les jours & l'expérience & la foi.

L'Apôtre ne nous dit pas ſeulement qu'il eſt ordonné que tous les hommes mourront, mais qu'ils ne mourront qu'une fois : *Statutum eſt hominibus ſemel mori.* Il ne faut que le témoignage de nos ſens pour nous

Hebr. 9. 27.

le faire connoître ; & n'eſt-ce pas là ce qui excite nos regrets à l'égard de ceux que la mort nous a ravis, quand nous penſons que nous ne les reverrons plus ? Or puiſqu'on ne meurt qu'une fois, on ne peut donc plus eſpérer de regagner ſur la terre dans une ſeconde vie ce qu'on a perdu dans la premiere. Le mal eſt ſans remede, & la perte ſans reſſource. Mais ne peut-on pas faire après la vie, & dans cet autre monde où la mort nous fait paſſer, ce que l'on n'a pas fait en celui-ci ; & par une pénitence ſalutaire, quoique tardive, ſe rétablir auprès de Dieu ? Toute eſpérance eſt encore fermée de ce côté-là ; & la raiſon eſt tirée de ce qu'ajoute ſaint Paul, ſçavoir qu'immédiatement après la mort ſuit le jugement de Dieu, & que c'eſt un jugement déciſif, dont il n'y a plus
Ibid. à revenir : *Poſt hoc autem judicium.* Nous le croions ainſi, mes Freres ; & comme Chrétiens, nous ſommes obligés de le croire.

Or de là, que s'enſuit-il ? Que

nous devons donc uſer de toute la précaution poſſible, pour nous diſpoſer à bien mourir. Si ma mort eſt ſainte, je ſuis ſauvé pour toute l'éternité ; ſi ma mort eſt mauvaiſe & criminelle, je ſuis réprouvé pour toute l'éternité. Ainſi c'eſt de la mort que dépend le ſalut & la damnation. Par conſéquent, puiſque je n'ai rien à déſirer davantage que le ſalut, puiſque je n'ai rien à craindre davantage que la damnation, je ne dois rien ménager pour rendre ma mort heureuſe & prédeſtinée. Mais la bonne mort demande la bonne vie ; l'une eſt le fruit de l'autre : vous le dites vous-même, mon cher Auditeur, & je le dis avec vous. Il faut donc pour cela s'éloigner du monde, & de tout ce qui peut nous porter au péché. Il faut pratiquer la vertu, & nous adonner, avec une fidelité pleine & conſtante, à tous les exercices du Chriſtianiſme.

Mais ce ſont des pratiques difficiles & gênantes, des pratiques contraires à toutes les inclinations, & dont naturellement on a horreur.

Ecoutez là-dessus deux réponses que je vous fais. Je dis d'abord que vous pouvez vous servir de la mort même pour vous adoucir ce qu'il y a de plus pénible dans une vie retirée & chrétienne. Car ce qui nous y fait trouver tant de difficultés, c'est l'amour de nous-mêmes, & l'attachement que nous avons au monde, à ses vanités, à ses plaisirs, à ses biens. Mais voulez-vous apprendre, & à vous mépriser vous-mêmes, & à mépriser ce que le monde a de plus flateur, consultez la mort; elle vous fait là-dessus une leçon bien sensible; & c'est assez de vous dire avec JESUS-CHRIST :

Joan. 6. 11. *Tollite lapidem :* Levez cette pierre, ouvrez ce cercueil, & voiez ce que c'est que ce grand & que sa grandeur. Sa grandeur s'est évanouie, & le grand n'est plus qu'un tas d'ossemens infects & rongés par les vers. *Tollite lapidem :* Allez au tombeau de ce riche & de cet opulent du siécle, & voiez ce qu'il lui reste de tant de domaines & de revenus : quatre pieds de terre,

voilà désormais tout son partage. *Tollite lapidem :* Jeune personne, tant idolâtrée, & tant idolâtre vous-même d'un vain éclat qui vous pare, instruisez-vous à l'école des morts, & voiez ce qu'est devenue cette beauté cultivée il y a quelque tems avec tant de soin, & maintenant changée dans un cadavre hideux & défiguré. Ah ! Chrétiens, est-ce donc là le sujet de votre estime ? & comptez-vous pour un grand sacrifice de renoncer volontairement à ce qui est si fragile de soi-même & si foible ?

Je vais plus avant, & je veux bien convenir avec vous qu'il y a de la peine à se passer du monde, qu'il faut se faire violence pour pratiquer la vertu. Mais aussi je vous demande s'il y a rien de plus important pour vous, que de vous préserver du danger affreux de mourir dans le péché, & des maux irremédiables que traîne après soi une telle mort ? En prenant le parti de la piété & de la retraite, en réformant vos mœurs, & en tenant désormais

une conduite plus réguliere, qu'eſt-ce qu'il vous en coûte ? Un certain nombre d'années qui s'écoule, & dont vous verrez bien-tôt la fin. Mais en ſuivant toujours la même route, en menant toujours une vie auſſi mondaine, auſſi diſſipée, auſſi voluptueuſe, & vous expoſant ainſi à une mort réprouvée, qu'hazardez-vous ? Hélas ! c'eſt votre ame, cette ame immortelle, cette ame que rien ne pourra ſauver, quand vous l'aurez une fois perduë.

Je ne puis donc aſſez, mes Freres, vous le répéter, ce que je vous ai dit tant de fois dans ce diſcours ? Préparez-vous. Et comment ? Double préparation ; l'une générale, l'autre particuliere. Préparation générale ; c'eſt de ne demeurer jamais long-tems hors de la grace de Dieu, de vous préſerver des moindres chutes, d'obſerver avec fidelité tous vos devoirs, de faire dans votre condition, dans votre état, tout le bien que vous pourrez, & de renouveller ſans ceſſe là-deſſus votre ferveur. Préparation parti-

culiere : ce ſont certaines méthodes que la piété inſpire, & communes aux perſonnes vraiment ſoigneuſes de leur ſalut. Il y en a qui, dans le cours de chaque année, prennent un certain tems, où, dégagés de toutes les affaires & de toutes les penſées du monde, retirés dans la ſolitude & uniquement attentifs à eux-mêmes, ils emploient quelques jours à méditer ſur les vérités éternelles, à connoître leur diſpoſition préſente devant Dieu, à pleurer le paſſé, & à prendre des meſures pour l'avenir. Ils ne laiſſent rien ſur leur conſcience, ils ne remportent rien qu'ils n'aient pleinement éclairci, & ils choiſiſſent pour cela un Directeur ſage, dont ils ſuivent les conſeils, & ſur les avis duquel ils reglent toute leur conduite. Il y en a qui, ſans remettre ſi loin, ont chaque mois, chaque ſemaine, un jour marqué, où ils rentrent en eux-mêmes, s'entretenant ſur la mort, & ſe mettant, par une revûë exacte & ſérieuſe, par une bonne confeſſion, dans

le même état où ils voudroient être, s'il falloit aller rendre compte à Dieu. Il y en a, & ce sont les plus vigilans, qui, chaque jour, à l'exemple des Saints, pensent le matin qu'ils n'arriveront peut-être pas jusqu'au soir, que peut-être ils ne verront pas le lendemain. Ce souvenir est un avertissement salutaire, qui les retient dans les occasions dangereuses, & un aiguillon qui les presse de redoubler leur travail, & de ne rien perdre du tems qu'ils ont. Avec de telles précautions, la mort n'est jamais imprévûë. On meurt comme les justes; & en mourant comme eux, on passe à la même félicité, où nous conduise, &c.

***
**
*

ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY

SERMON

POUR LE PREMIER JEUDI DU CARESME.

SUR LA SOUSTRACTION & la ſubſtitution des graces.

Multi ab Oriente & Occidente venient, &c. Filii autem Regni ejicientur in tenebras exteriores.

Pluſieurs viendront de l'Orient & de l'Occident, &c. Mais les enfans du Roiaume ſeront chaſſés, & jettés dans les ténébres. En S. Matth. chap. 8.

IL y a dans la grace, & dans la diſtribution que Dieu en fait, bien des myſteres différens. Il y en a que nous devons ſçavoir. Il y en a que nous devons ſeulement admi-

rer, sans entreprendre de les connoître. Mais sur tout il y en a que nous devons craindre. Ce que nous devons sçavoir, c'est la nécessité de la grace. Sans ce don céleste, notre ame, selon la parole du Prophéte Roial, est comme une terre sans eau, laquelle ne peut rien produire: *Psal. 142. Anima mea sicut terra sine aqua tibi.* Ce que nous pouvons seulement admirer, c'est le prix de la grace, sa noblesse, aussi-bien que ce discernement incompréhensible qu'elle fait, ou qu'il plaît à Dieu de faire par elle. Son prix est tel, qu'un seul dégré de grace est infiniment plus estimable que tous les biens de la nature: c'est le fruit du sang de JESUS-CHRIST; & un Pere a bien eu raison de dire qu'elle vaut un Dieu, puisque c'est elle qui nous met en état d'acquerir la possession éternelle de Dieu. Ce discernement qu'elle fait de nous, ou plutôt que Dieu en fait par elle, n'est pas moins digne de notre admiration. De deux hommes, Dieu choisit l'un par sa grace, & il laisse l'autre. De deux

pécheurs, il donne à l'un une grace de converſion, j'entens une grace efficace, & il la refuſe à l'autre. Pourquoi cette diſtinction ? Ne prétendons pas, mes Freres, découvrir ce ſecret impénétrable. Nous tomberions dans l'erreur ; & c'eſt ſaint Auguſtin lui-même qui nous en avertit : *Quem trahat noli dijudicare, ſi non vis errare.* La grace eſt un mouvement intérieur du ſaint Eſprit. Mais où, mais quand, mais combien de fois, mais comment & par quelles regles agit-il cet Eſprit divin ? Je n'en ſçai rien ; & je puis ſeulement m'écrier avec l'Apôtre : O abîme ! ô profondeur ! *O altitudo !* *Aug.* *Rom. 11. 33*

Mais, mes Freres, s'il y a dans la grace des myſteres que nous devons ſçavoir, s'il y en a que nous devons ſeulement admirer, j'ajoute qu'il y en a ſur tout que nous devons craindre ; & entre les autres, j'en choiſis deux, dont je veux aujourd'hui vous entretenir. Le premier eſt la ſouſtraction des graces, & le ſecond eſt leur ſubſtitution. C'eſt

ce qui me paroît bien marqué dans notre Evangile : Les enfans du Roiaume seront chassés & jettés dans les ténébres ; voilà la soustraction de la grace : *Filii regni ejicientur.* Plusieurs viendront de l'Orient & de l'Occident ; voilà la substitution de la grace : *Multi ab Oriente & Occidente venient.* Je veux donc vous apprendre, Pécheurs, comment Dieu reprendra ses graces, & vous les ôtera, si vous continuez à en abuser : ce sera la premiere Partie. Je veux au même-tems vous faire connoître ce que Dieu fera de ses graces après les avoir retirées, & comment il les donnera à d'autres, afin qu'ils en fassent un meilleur usage : ce sera la seconde Partie. Ne partageons point autrement ce discours ; & implorons le secours du ciel, par l'intercession de Marie : *Ave.*

PREMIERE PARTIE. Ce n'est pas pour la premiere fois que je parle de la soustraction de la grace : mais j'en vais dire trois choses, que je n'ai point encore

traitées assez à fonds, & qui demandent toute votre attention. Car je prétends que la soustraction de la grace est de tous les châtimens que Dieu exerce dans la vie à l'égard du pécheur; premierement, le plus terrible; secondement, le plus juste; troisiémement, le plus ordinaire. Châtiment le plus terrible; cela me donnera lieu de vous en expliquer les effets: châtiment le plus juste; vous en conviendrez, quand je vous en aurai fait voir les causes: enfin châtiment le plus ordinaire; nous en jugerons, soit par les fréquentes menaces que Dieu nous a faites là-dessus dans l'Ecriture, soit par l'état présent de tant de personnes dans le Christianisme. Donnons à ces trois articles toute l'étenduë nécessaire.

De tous les châtimens de Dieu, celui que je crains le plus dans cette vie, & qui me paroît aussi le plus à craindre, c'est la soustraction de la grace. En voici la raison: c'est que rien n'éloigne plus un homme de sa fin derniere, qui est

le ſalut ; & que rien auſſi par conſéquent ne l'approche plus du ſouverain malheur, qui eſt la damnation. Car je ne me ſauverai jamais ſans les graces de Dieu : non-ſeulement ſans ces graces communes qui ne nous manquent point ; mais ſans des graces fortes & puiſſantes, ſans des graces efficaces & victorieuſes. Si donc Dieu les retire, il n'y a plus d'eſpérance pour moi, & ma perte eſt infaillible.

D'autant plus que la ſouſtraction de la grace endurcit un pécheur, & qu'elle le confirme dans l'état de ſon péché. Voici comment : c'eſt qu'un pécheur n'eſt porté à ſortir de l'état du péché, qu'autant qu'il connoît le mal que le péché renferme, & qu'il le reſſent. Or la ſouſtraction de la grace a cela de propre, que d'une part elle nous prive des lumieres intérieures qui pourroient nous faire voir le mal du péché, & ce qu'il a de plus odieux ; & que d'autre part elle laiſſe au péché les douceurs apparentes & ſenſibles qui nous y font trouver de

faux biens, & qui nous y attachent. On n'a plus alors ces lumieres intérieures, puisque la grace ne luit plus aux yeux de l'ame. Cependant le péché conserve toujours les mêmes douceurs sensibles & extérieures : car que Dieu ôte la grace à un ambitieux, il n'en est pas moins grand, ni moins considéré dans le monde. Que Dieu ôte la grace à un avare, ses coffres n'en sont pas moins remplis, ni ses revenus moins abondans. Que Dieu ôte la grace à cette jeune personne, elle n'en a pas moins de lustre & de brillant ; elle n'en est pas reçûë moins agréablement dans les compagnies ; elle n'en voit pas moins d'idolâtres autour d'elle, qui lui prodiguent l'encens & qui l'adorent. Le péché a donc toujours les mêmes attraits ; on y trouve toujours le même plaisir. Il n'y a que la grace qui pourroit rompre ce fatal enchantement. Si elle retraçoit vivement dans l'esprit ces grandes idées d'un Dieu juste, d'un Dieu vengeur, d'une mort réprouvée, d'un jugement sans

misericorde, d'un arrêt sans appel, d'une éternité malheureuse ; le péché perdroit bien de ses charmes, on en découvriroit le poison, on en verroit les suites funestes, on en seroit saisi & effraié ; & dans ce saint effroi, on auroit recours au remède, & l'on travailleroit à sortir d'un état dont on connoîtroit toute l'horreur. Mais quand la grace ne parle plus, quand elle n'agit plus, on ne connoît le péché que par ce qu'il a de flatteur & d'engageant ; on ne l'envisage que par là. Il est donc naturel qu'on s'y attache, qu'on l'aime ; & n'est-ce pas en s'y attachant, & en l'aimant, qu'on perd son salut & qu'on se damne ?

C'est ce qui me fait dire que la soustraction de la grace, considerée précisément par rapport à l'homme & à ses intérêts, est un plus grand mal pour lui que le péché même. Il est vrai qu'à prendre la chose absolument & en elle-même, il n'y a point de plus grand mal que le péché. Mais après tout, si Dieu, malgré mon péché, continuë à ver-

ser

ſer ſur moi ſes graces, des graces de diſcernement, comme parle ſaint Auguſtin, des graces de converſion; j'aurai dans la grace, après ma chûte, une reſſource aſſurée pour me relever, & un reméde certain pour me guérir. Mon péché, ſelon l'expreſſion de ſaint Jean, n'ira point juſqu'à la mort, c'eſt-à-dire, juſqu'à la damnation : *Peccatum non ad mortem.* La grace fera pour moi ce qu'elle fit pour David, quand touché des reproches du Prophéte, il conçut une douleur ſi vive de l'adultere & du meurtre qu'il avoit commis. Elle fera pour moi ce qu'elle fit pour Magdelaine, quand cette ſainte pénitente alla ſe jetter aux pieds du Fils de Dieu, & les arroſer de ſes larmes. Elle fera pour moi ce qu'elle fit pour ſaint Paul, quand Dieu, au milieu des feux & des tonnerres, le renverſa, & qu'il ſe fit entendre à lui. Mais ſi Dieu me refuſe ſa grace, il n'y a plus de retour pour moi, parce qu'il n'y a plus de principe de vie, qui puiſſe me ranimer. Je ſerai toujours pé-

1. Joan. c. 5.

cheur, je vivrai dans mon impénitence, & j'y mourrai.

Parlons mieux, Chrétiens, & ne séparons point le péché de la soustraction de la grace. L'un est enfermé dans l'autre, comme l'effet dans sa cause. Dès que l'homme s'est retiré de Dieu, il est naturel que Dieu se retire de l'homme; & comme la soustraction de la grace est le châtiment de Dieu le plus terrible, je dis que c'est encore le châtiment le plus juste. Ecoutez-en la preuve.

Ce qui nous rend indignes de la fin, nous rend indignes des moiens. Or le péché nous rend indignes du ciel: par conséquent il nous rend indignes des moiens qui y conduisent. Ces moiens, ce sont les graces de Dieu. Donc le pécheur est indigne de ces graces; & s'il en est indigne, Dieu n'est-il pas en droit de les reprendre, & d'en arrêter le cours? Ce raisonnement est court, mais solide. Ah! Chrétiens, si vous étiez des enfans dociles & soumis aux volontés de votre Pere céleste; si vous étiez fideles à sa

loi, & qu'il ne vous vît jamais transgresser ses ordres, jamais il ne vous abandonneroit ; il auroit toujours les yeux attachez sur vous, pour veiller à votre défense. Tous ses trésors vous seroient ouverts ; sa bonté, qui ne demande qu'à s'épancher toute entiere en votre faveur, l'y porteroit ; sa providence l'y engageroit. Mais quand, rébeles à ses commandemens, vous vous tournez contre lui, viles créatures ; quand vous vous attaquez même au souverain auteur de votre être, que vous lui insultez que vous l'outragez ; quand, malgré tous les efforts qu'il fait pour vous retenir auprès de lui, vous vous en séparez volontairement & de vous-mêmes ; que malgré tant de démarches tant d'avances de sa part, pour vous prévenir, pour vous rappeller de vos égaremens, vous y persistez avec une obstination insurmontable, fermant l'oreille à tous les avertissemens qu'il vous donne, ou qu'il vous fait donner ; le laissant agir, parler des années entieres, sans

lui répondre : quel sujet avez-vous alors de vous plaindre, s'il fait taire enfin sa grace ; s'il vous mépriſe, après que vous l'avez tant mépriſé ; s'il s'endurcit contre vous, après que vous vous êtes tant endurcis contre lui ? N'eſt-ce pas ainſi que vous en uſez tous les jours les uns envers les autres ? Qu'un ami vous manque dans une rencontre, & qu'il trahiſſe vos intérêts, vous rompez tout à coup, & vous vous éloignez. Qu'un fils ſe ſouleve contre ſon pere, le pere le dèshérite. Qu'un ſujet ſe révolte contre ſon Prince, le Prince, bien loin de répandre ſur lui ſes dons, l'en dépouille. C'eſt ce que nous voions ſi ſouvent parmi nous, & de quoi nous ne nous étonnons point ; & c'eſt encore, ſans que la choſe nous ſoit auſſi ſenſible, ce qui ſe paſſe entre Dieu & le pécheur.

Et quand je dis le pécheur, ne penſez pas ſeulement que je parle de ces libertins déclarés, qui font une profeſſion ouverte de violer la loi de Dieu, & qui ſe portent impunément à tous les excès. Ce ne ſont

pas seulement nos débauches & nos crimes qui engagent Dieu & qui le doivent engager à soustraire ses graces ; mais c'est l'inutilité de notre vie, une vie oisive, négligente, paresseuse, sans bonnes œuvres, sans mérites. Car pourquoi Dieu vous donneroit-il des secours pour agir, lorsque vous voulez demeurer dans une inaction continuelle ? N'est-ce pas rejetter ses graces & les prophaner, que de ne les emploier pas au seul usage à quoi elles sont destinées ? Le figuier stérile fut frappé d'anathême, parce qu'il ne portoit point de fruits : que dis-je ? il en avoit, mais ils n'étoient point assez abondans, ni dans une pleine maturité. La terre infructueuse fut maudite, parce qu'elle ne rendoit point de grain, ou parce que ce n'étoit pas d'assez bon grain. Le serviteur fut condamné, & perdit le talent qu'il avoit, pour ne l'avoir pas fait profiter. Enfin, dit le Sauveur du monde, si vous n'êtes plus laborieux, plus appliqués, plus vigilans, le roiaume de Dieu vous

Matth. c. 21. sera enlevé : *Auferetur à vobis regnum Dei.* Châtiment de Dieu le plus terrible, châtiment le plus juste, & châtiment en troisiéme lieu le plus ordinaire.

Nous avons deux regles pour en juger, l'Ecriture & l'expérience. Je consulte d'abord l'Ecriture ; & je vois en mille endroits, que Dieu menace son peuple de cette soustraction de la grace. De-là je conclus, que c'est un châtiment très-commun. Que dit Moyse en instruisant les Israëlites, dont il étoit le conducteur & le chef ? Si vous n'obéissez pas aux Prophétes, Dieu vous aveuglera. De quel aveuglement parloit le saint Législateur ? D'un aveuglement spirituel, qui consiste dans la soustraction des graces. Qu'ont dit les Prophétes ? & parmi les autres, qu'a dit Isaïe ? ou plutôt, que disoit Dieu lui-même, par la bouche de ce Prophéte ? Ecoutez-le parler. Qu'ai-je pû faire à ma vigne plus que j'ai fait ? Je l'avois entourée de haies & de murailles ; je la faisois cultiver avec soin ; je n'y épargnois

rien ; le ciel, par mon ordre, verſoit ſur elle ſes plus douces influences. Que n'en devois-je point attendre après cela ? Mais je n'y ai rien trouvé de ce que je prétendois recueillir. Ce ne ſera donc plus ma vigne ; je renverſerai les murailles qui la gardoient : *Diruam maceriam ejus.* *Iſaïe c. 5.*
Je ne la ferai plus tailler : *Non putabitur, & non fodietur.* *Ibid.* J'ordonnerai aux nuées de ne plus répandre ſur elle ces pluies abondantes qui l'arroſoient : *Nubibus mandabo, ne pluant ſuper eam.* *Ibid.* Elle ſera ouverte à tous les paſſans, & expoſée au pillage : *Et erit in direptionem.* *Ibid.* Expreſſions figurées, qui nous marquent un entier abandon de Dieu.

C'eſt ce que Dieu nous a fait connoître encore plus expreſſément par le Prophéte Roial. J'ai parlé à Iſraël ; & cette nation infidelle n'a point écouté mes paroles. Ils y ont été inſenſibles : c'eſt pourquoi je les ai livrés aux déſirs de leur cœur : *Dimiſi eos ſecundùm deſideria cordis eorum.* *Pſal. 80.* Qu'ils ſe conduiſent déſormais à leur gré ; je ne ſerai plus

leur guide, & ils ne seront plus
Ibid. éclairés de ma grace : *Ibunt in adinventionibus suis.*

N'est-ce pas là cet endurcissement, dont saint Jean nous a appris que Dieu avoit frappé les Juifs ? Le Sei-
Joan. c. 12. gneur les a endurcis : *Induravit cor eorum.* Et comment les a-t'il endurcis ? C'a été en les laissant dans leur incrédulité, & en cessant de les rechercher, de les presser aussi fortement qu'il le faisoit pour les attirer à
Ibid. lui & pour les convertir : *Induravit cor eorum, ut non convertantur.* Je serois infini, si j'entreprenois de rapporter tout ce que nous lisons là-dessus, soit dans l'Evangile, soit dans les Epîtres de saint Paul & dans celles des autres Apôtres. Reprenons, & raisonnons. Si la soustraction de la grace n'est pas un châtiment ordinaire de Dieu, pourquoi nous en a-t'il tant de fois parlé ? Pourquoi nous a-t'il tant averti d'y prendre garde ? Que signifie cette répétition si fréquente ? C'est sans doute pour nous faire entendre combien le mal est à craindre,

& que c'eſt un état où l'on tombe tous les jours.

L'expérience nous en doit convaincre. Car à quel principe devons-nous attribuer ces rechûtes continuelles de tant de pécheurs? Du premier péché qu'ils ont commis, nous les voions bien-tôt paſſer au ſecond, & de celui-ci aller encore plus vîte au troiſiéme. Ainſi d'un abîme ils tombent dans un autre abîme, & cela preſque ſans interruption. C'eſt que la cupidité les domine alors. Mais cette cupidité, toute puiſſante qu'elle eſt, auroit-elle ſur eux un empire ſi tyrannique, ſi la grace ne s'étoit éteinte ou affoiblie dans leurs cœurs, à meſure que le péché y a pris racine, & qu'il s'y eſt fortifié? Combien de gens vivent dans un entier oubli de leur ſalut, ſont inſenſibles aux fortes remontrances qu'on leur fait, ont devant les yeux les exemples les plus touchans, & n'en profitent pas, conſervant ſur le retour de l'âge, & dans une vieilleſſe avancée, les mêmes habitudes & les mêmes

attachemens ? Combien se trouvent presqu'aux portes de la mort, & ne rentrent pas en eux-mêmes, ne mettent point ordre à leur conscience, toujours également possédés du monde, enyvrés de leur fortune, esclaves de leurs passions, & adonnés à leur plaisir ? D'où vient cela ? C'est que la parole du saint Esprit
Psal. 34. s'accomplit à leur égard : *Fiat via illorum tenebræ & lubricum, & Angelus Domini persequens eos.* Le flambeau de la grace ne luit point pour eux. Ils sont dans une nuit épaisse, qui leur dérobe tous les objets dont ils pourroient être frappés. Par tout où ils marchent, ce sont des chemins glissans ; & par conséquent, autant de pas qu'ils font, ce sont presqu'autant de chûtes. La passion plus forte que jamais, parce qu'elle n'est plus combattuë par la grace, les tourne à son gré. L'inclination, le penchant, qui ne trouve plus de contrepoids pour l'arrêter, les entraîne. La tentation du premier coup les abbat ; & l'enfer les tient tellement asservis, qu'ils ne peuvent

presque plus secouer le joug & reprendre leur liberté : *Fiat via illorum tenebræ & lubricum, & Angelus Domini persequens eos.*

Dès les premiers âges du monde, l'esprit de Dieu se retira des hommes, parce que toutes leurs voies étoient corrompuës ; & plus cet esprit de grace s'éloigna d'eux, plus la corruption devint générale. N'est-ce pas là une image naturelle de l'état présent du Christianisme ? Jamais y eût-il plus de mauvais grain dans le champ de l'Eglise ? c'est-à-dire, y eût-il jamais parmi les Chrétiens un plus grand déreglement de mœurs ? plus de fausses maximes & d'égaremens dans la conduite ? plus de détours & de mauvaise foi dans les affaires ? plus de débauches, & secrettes & publiques ? sur tout, plus d'obstination dans le crime ? C'est par-là, mon Dieu, que nous faisons en quelque sorte violence à votre miséricorde. Elle voudroit se communiquer toute entiere à nous ; mais nous l'obligeons à fermer son sein & à se resserrer. Elle voudroit

ouvrir ſes mains, & faire couler ſur nous tous ſes tréſors. Mais où tomberoient-ils ? Dans des ames livrées au péché, dominées par le péché. Ce n'eſt point là que la grace établit ſa demeure ; & il faut à ce germe ſacré une terre mieux diſpoſée. Vous la retenez donc, Seigneur. Et à voir le vice regner parmi nous avec un empire ſi étendu, n'avons-nous pas lieu de juger que la grace y devient tous les jours moins abondante ? Ah ! mon Dieu, ſi vous êtes encore ſenſible à mes vœux, vous me le rendrez ce riche talent ; vous ne l'avez jamais refuſé à une humble & à une fervente priere ; & ſi je le redemande, ce n'eſt plus pour le diſſiper & pour le perdre. A l'aide de votre grace, je rentrerai dans vos voies, j'y marcherai. Elle m'y ſoutiendra, & je m'y ſoutiendrai moi-même avec elle. Autrement, que fera Dieu, Chrétiens ? En vous privant de ſa grace, il la tranſportera à d'autres : & ceci me conduit à la ſeconde Partie. Je vous ai parlé de la ſou-

ſtraction des graces ; parlons maintenant de leur ſubſtitution.

Dans une famille, un aîné mourant fait la fortune d'un cadet ; & dans la maiſon du Pere céleſte, dans l'ordre ſurnaturel, la réprobation des uns fait le ſalut des autres. Comment cela ? Par la ſubſtitution des graces. Eſther fut ſubſtituée en la place de la Reine Vaſthi. David fut mis ſur le trône de Saül ; & ſaint Mathias reçût l'Apoſtolat après que Judas l'eût perdu. SECONDE PARTIE.

Dieu, dans cette ſubſtitution de la grace, n'exerce pas ſeulement ſa juſtice à l'égard de ceux qu'il dépouille ; mais il y fait encore éclater tout à la fois, & ſa ſageſſe & ſa miſéricorde, envers ceux qu'il enrichit de ſes dons. Premierement, il y fait paroître ſa ſageſſe ; car c'eſt le propre d'une Providence ſouverainement éclairée, de ſçavoir tirer le bien du mal même, & d'avoir toujours dans ſes conſeils des reſſources aſſurées, pour ſuppléer d'une part à ce qui manque d'ailleurs. C'eſt ce

que le Prophéte nous a donné à entendre, en parlant de la ruine de Jerusalem. Le Seigneur, disoit Jeremie, a formé le dessein de détruire
Thren. c. 2. cette ville réprouvée : *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion.* Pour cela il a pris la regle & le ni-
Ibid. veau: *Tetendit funiculum suum.* Que sert une regle & un niveau, quand il s'agit d'abbattre seulement des murailles ? Voici la pensée du Prophéte. C'est que le Seigneur, en renversant, veut élever ; & sur les débris d'une ville criminelle, en bâtir une autre, mais plus fidelle & plus sainte.

Nation incrédule ! Peuple autrefois si cher à Dieu ! vous l'avez mépriſé, & il vous a rejettés. Vous étiez ses enfans, les héritiers de son roiaume ; il n'étoit connu d'abord que dans la Judée & parmi vous ; il vous avoit donné la manne du ciel pour vous nourrir, & vous lui aviez bâti sur la terre le premier temple, pour l'honorer. Heureux, si vous aviez sçû vous maintenir dans sa grace, & conserver l'avantage que vous possediez. Mais vous

avez oublié le Seigneur votre Dieu ; vous vous êtes rendus rebeles à sa loi ; & il s'est élevé à son tour contre vous, il a médité votre perte : *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion.* Ce qu'il a résolu, il l'a exécuté : plus parmi vous, ni domination, ni sacerdoce, ni sacrifice. Où sont vos autels & vos propitiatoires ? Où sont vos prieres & vos victimes ? Hélas ! où êtes-vous vous-mêmes ? Errans, vagabonds, épars dans toutes les parties du monde, vous n'avez, ni demeure sûre, ni synagogue, ni temple. Il n'est presque resté, d'une nation si nombreuse, que le nom : & quel nom ? quel caractere de honte y est attaché ? & où n'est-il pas en horreur ? Cependant qu'a fait Dieu ? *Tetendit funiculum suum.* Il est d'un sage ouvrier de ne pas tout perdre. En réprouvant une nation criminelle, il a suscité un peuple nouveau ; il l'a animé de son esprit, il l'a spécialement adopté & sanctifié ; il lui a donné une loi plus parfaite, des temples, des autels, un sanctuaire, un sacrifice

plus excellent. Quoiqu'il arrive, il n'y perd rien de sa gloire; & ce qu'on lui refuse d'un côté, il sçait bien d'autre part le réparer avec avantage : *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion; tetendit funiculum suum.*

La bonté de Dieu n'est pas en cela moins admirable. Ecoutez comment l'Apôtre a développé ce point. Il prend encore l'exemple des Juifs & des Gentils. Il s'adresse à ceux-ci, que Dieu a enrichis & comblés de ses dons, au même tems qu'il en a dépouillé les premiers. Que dirai-je ? c'est saint Paul qui parle : La foi que les Juifs n'ont pas voulu recevoir est-elle demeurée inutile, & n'a-t'elle point été transportée ailleurs ? C'est vous, ô Gentils, qui l'avez reçûë, & qui en avez profité. Dieu vous a entés comme un olivier sauvage, sur une bonne tige, après que les branches naturelles ont été coupées & retranchées. Or connoissez de-là, conclut l'Apôtre, la bonté de Dieu envers vous, aussi-bien que sa sévérité envers ceux qui

sont tombés : *Vide ergò bonitatem & severitatem Dei : in eos quidem qui ceciderunt, severitatem; in te autem, bonitatem.* S'il a des graces, ce n'est pas pour se les réserver à lui-même, mais pour les communiquer. Il ne demande que des sujets à qui il en puisse faire part. S'il ne les trouve pas aux pieds de ses autels & dans le sein de sa loi, il les va chercher jusques dans le Paganisme. On peut bien détourner le cours de ses miséricordes ; mais on ne le peut arrêter. Rom. c. 11.

C'est pour cela que l'Evangile nous le représente sous la figure de ce maître liberal & magnifique, qui fit préparer un grand festin. Il y convia bien des personnes, & tous les conviés s'excuserent. Mais le maître aussi-tôt envoie ses serviteurs, & leur ordonne de recueillir tout ce qu'ils rencontreront d'infirmes & de pauvres, & de les lui amener pour manger à sa table. On lui rapporte que ses ordres ont été exécutés, & que la salle n'étoit pas encore pleine. Il veut donc qu'on retourne dans les places publiques,

qu'on parcoure toutes les ruës, & qu'on force en quelque sorte tous les passans d'entrer, tellement que toute la maison en soit remplie : *Compelle intrare, ut impleatur domus mea.*

Luc 6. 14.

Ainsi quand une partie du monde s'est pervertie, on a vû de vastes pays embrasser ailleurs l'Evangile. Quand les roiaumes du Nord tomberent dans l'incrédulité, la religion passa dans l'Amerique. Quand l'Angleterre, par cette fameuse apostasie, renonça à l'Eglise de JESUS-CHRIST, Dieu inspira des hommes apostoliques, pour l'aller établir parmi des idolâtres & aux extrémités de la terre. Et voilà, mes freres, ce qui me saisit de fraieur. Je tremble pour vous-même. Ce n'est point en Prophéte que j'en parle ; & plaise au ciel de détourner le coup qui nous menace : mais ce que je veux dire, ce que je prévois ne commence-t'il point déja à s'accomplir ? Nous entendons parler des miracles que la grace opere chez des peuples étrangers ; la croix y est adorée, après y avoir été ou inconnuë,

ou mépriſée. La morale évangélique y eſt pratiquée à la lettre & dans toute ſa ſévérité : chaque année groſſit cette chrétienté naiſſante. Cependant nous voions parmi nous l'erreur ſe répandre, la pureté des mœurs s'alterer, & des fideles de nom mener une vie toute paienne. Ah ! mes freres, n'eſt-ce point que notre Dieu nous quitte ? Et ſes miniſtres, en s'éloignant de nous, pour aller aux contrées du monde les plus reculées annnoncer la ſainte loi que nous prophanons, ne nous font-ils point entendre ce que ſaint Paul & ſaint Barnabé dirent aux Juifs en les abandonnant ? *Quoniam indignos vos judicatis vitæ æternæ, ecce convertimur ad gentes.* On vous prêche la parole divine ; vous ne l'écoutez pas ; ou, en l'écoutant, vous n'en profitez pas : elle ſera prêchée à des nations qui l'écouteront & qui en profiteront. Dieu a inſtitué pour vous des Sacremens, comme autant de ſources de ſalut ; vous en négligez l'uſage : ils ſeront portés à des infideles, qui les honoreront & *Act. c. 13.*

qui les fréquenteront. La grace a beau parler, agir en votre faveur; elle a beau vous rechercher; elle vous trouve toujours également inſenſibles & ſourds à ſa voix : elle ira éclairer, ſanctifier d'autres lieux; elle y conduira de zélés ouvriers, & elle comblera leurs travaux des plus abondantes bénédictions : *Ecce convertimur ad gentes.*

C'eſt Dieu qui le veut ainſi; & comme en général il ſubſtituë dans la diſtribution de ſes graces un roiaume à un autre roiaume, un empire à un autre empire; de même en particulier il ſubſtituë un homme à un autre homme. Sur quoi ſaint Auguſtin & ſaint Thomas citent ces paroles de Job : *Et faciet ſtare alios pro eis.* Un mari voluptueux & débauché s'endurcit dans le crime, & Dieu le laiſſe dans ſon endurciſſement; mais au même tems il donne à une femme vigilante & appliquée des graces plus fortes & plus efficaces que jamais, pour animer ſa ferveur & pour la ſoutenir dans la pratique de

Job. c. 34.

toutes les bonnes œuvres. Une mere épriſe des folles vanités du monde, perd tout le goût des choſes du ciel, & n'eſt occupée que de ſes ajuſtemens & de ſon jeu : mais Dieu au même tems inſpire à une fille l'eſprit de retraite ; il l'appelle à l'état Religieux, & la fait aſpirer & parvenir à la plus ſublime perfection. Les ſecours que Dieu deſtinoit au maître, & dont le maître ſe rend indigne, un domeſtique les reçoit. Un pécheur rentre dans le devoir, & rompt ſes engagemens criminels, tandis qu'une perſonne vertueuſe ſe relâche, & qu'elle ſort du bon chemin où elle marchoit. Un Laïque ſe ſauve, au défaut d'un Eccléſiaſtique qui ſe damne. Tout eſt meſuré & compenſé.

Or s'il y a là de quoi vous étonner, il y a auſſi de quoi vous encourager. Comment ? Je vais vous l'apprendre ; & c'eſt la concluſion de ce diſcours. L'hiſtoire ſainte fait mention de quarante Martyrs, qui furent tous à la fois condamnés. Au milieu du ſupplice, un des miniſtres

emploié à les garder apperçut sur leurs têtes trente-neuf couronnes. Où est la quarantiéme, dit-il ? n'est-ce point à moi qu'elle est réservée ? Il le dit ; & l'événement fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé. Des quarante Martyrs, trente-neuf demeurent fermes, & un se dément. Le soldat, qui le remarque, en est touché ; une sainte émulation le porte à prendre la place de cet apostat. Il se sent appellé de Dieu, & il suit l'attrait. Il s'écrie qu'il est Chrétien, il se joint aux Martyrs, & il est couronné comme eux. Bel exemple pour nous, mes chers Auditeurs. Il y en a tant qui se perdent, tant qui périssent tous les jours ! Que de couronnes à emporter ! que de places à remplir ! Quand, dans les cours des Princes, dans l'administration des affaires, dans la profession des armes, dans l'Eglise même, une commission, un emploi, une dignité, un bénéfice vient à vaquer, que de concurrens se présentent ! Il n'est pas nécessaire de les exciter : on n'est là-dessus que trop empressé

& que trop ardent. Il n'y a point de médiation que l'on n'emploie, point de reſſort que l'on ne remuë, point d'intrigues que l'on ne faſſe jouer : on parle, on agit, on met tout en œuvre. Hé ! Chrétiens, jettez les yeux autour de vous ; vous verrez des millions d'hommes qui ſe précipitent dans l'abîme, & qui ſe laiſſent fruſtrer du ſaint héritage qui devoit être leur conquête. Ce ſont autant de palmes qui reſtent dans les mains de Dieu. Il vous les offre lui-même. Il ne tient qu'à vous de les mériter. Quel riche fortune à faire ! Et qui vous arête ? Eſt-ce la difficulté de l'entrepriſe ? Mais quel fonds pour vous, quel ſoutien, que tant de graces qui demeurent inutiles par l'abus qu'en font tant de pécheurs obſtinés ? Elles ſont à vous, ſi vous le voulez. Demandez-les, on vous les accordera. Il n'eſt pas même toujours néceſſaire de les demander. Ouvrez ſeulement votre cœur, & vous y ſentirez couler une vertu toute divine. Rendez-vous aux preſſantes ſolli-

citations d'un Dieu, qui vous prévient, qui vous recherche, qui vous deſtine à remplacer dans ſon roiaume tant de réprouvés, que ſa juſtice en doit éternellement bannir.

Mais j'ai été, comme eux, un pécheur; je le ſuis encore. Il eſt vrai, mon cher Auditeur: mais JESUS-CHRIST ne diſoit-il pas aux Princes des Prêtres, que les publicains & les femmes perduës les précederoient dans le roiaume de Dieu? Que leur marquoit-il par-là? Que ſouvent Dieu communique aux plus grands pécheurs des graces que n'ont pas ſçû, dans un état plus relevé, conſerver des perſonnes ſpécialement conſacrées par leur miniſtere & par leur vocation; & qu'alors ces pécheurs, touchés & convertis, font des progrès qui les mettent aux premiers rangs, & qui les diſtinguent auprès de Dieu. Pourquoi ne ſerez-vous pas de ce nombre? C'eſt ici qu'une ſainte avidité vous eſt permiſe. Si vous vous êtes maintenus juſqu'à préſent dans la juſtice chrétienne, vous pouvez encore accumuler

muler mérites ſur mérites, en accumulant graces ſur graces. Vous pouvez vous enrichir des dépouilles des autres, non pas que votre intérêt propre vous doive porter à ſouhaiter la perte de vos freres. Au contraire, avec quelle ardeur devons-nous demander leur ſalut ? & que devons-nous omettre pour le procurer autant qu'il dépend de nous ? Sanctifiez-les tous, Seigneur ; raſſemblez-les tous dans votre ſein. Nous ſommes tous les enfans du même pere ; & plût au ciel que nous fuſſions tous réunis dans la même gloire, & que nous euſſions tous part à la même ſucceſſion ! Mais après tout, ſi quelques-uns ; que dis-je ? hélas ! ſi preſque tous renoncent à leurs prétentions, s'ils échouent malheureuſement, il eſt de notre ſageſſe de recueillir, autant que nous le pouvons, & de ſauver du naufrage tout ce qui nous peut être profitable. Ce qu'ils abandonnent volontairement & criminellement, il nous eſt libre de le déſirer pour nous, & de le rechercher. Ce ſera,

Seigneur, pour nous attacher d'autant plus étroitement à vous, que les autres s'en éloignent davantage. Ce ſera pour vous ſervir avec d'autant plus de fidelité, que les autres vous outragent plus ſenſiblement. Enfin, ce ſera pour redoubler notre amour dans la vie, & pour le rendre plus ardent & plus intime dans l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR LE PREMIER VENDREDI DU CARESME.

SUR LE PARDON des injures.

Diligite inimicos vestros.

Aimez vos ennemis. En S. Matth. chap. 5.

VOILA, sans doute, un des plus grands préceptes de la loi évangélique; & pour en faire connoître d'abord l'excellence & l'étenduë, il suffit de rapporter les paroles mêmes de JESUS-CHRIST. Ecoutez comment il s'en explique. Vous sçavez, dit-il à ses disciples,

ce qui eſt marqué dans l'ancienne loi : Vous aimerez votre prochain, & vous haïrez votre ennemi : mais moi, votre Dieu, & par conſéquent votre maître, je vous ordonne d'aimer vos ennemis, de faire du bien à ceux qui vous haïſſent, & de prier pour ceux qui vous perſécutent. Pourquoi ? Afin que vous ſoiez les enfans de votre Pere céleſte : car ſi vous aimez ſeulement ceux qui vous aiment, pourſuit le Fils de Dieu, quelle récompenſe méritez-vous ? Si vous ne ſaluez que vos freres & ceux qui vous ſaluent, que faites-vous en cela de particulier & qui vous diſtingue ? N'eſt-ce pas ce que font les paiens ? Enfin rendez-vous ſemblables à Dieu même, & ſoiez parfaits, comme il eſt parfait. Tel eſt, Chrétiens, le texte de notre Evangile.

Or de-là je prétends tirer deux puiſſans motifs pour vous engager à pardonner les injures, & à réprimer tous les ſentimens de la vengeance. Le premier eſt le précepte de Dieu, qui vous a fait du pardon

des injures une loi expreſſe : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos veſtros.* Le ſecond eſt l'exemple de Dieu, qui vous apprend, en vous pardonnant à vous-mêmes, comment vous devez pardonner aux autres : *Eſtote ergò perfecti, ſicut Pater veſter perfectus eſt.* Obéiſſez au commandement d'un Dieu, ſouverain Légiſlateur. Imitez l'exemple d'un Dieu, votre modele. C'eſt ce qui va faire le ſujet & le partage de ce diſcours, après que nous aurons imploré le ſecours du ciel, par l'interceſſion de Marie : *Ave.* *Matth.* 5.

PREMIERE PARTIE.

Je ne vous dirai point, mes Freres, avec un ancien, que la vengeance eſt la paſſion des ames étroites & lâches ; que ceux qui ſont mépriſables par eux-mêmes, croiant aiſément qu'on les mépriſe, en deviennent plus ſujets à prendre de vains ombrages, à s'offenſer de tout, & à ſuivre le reſſentiment qui les pique. Je n'ajouterai point avec les maîtres de la morale, que le courage & la force ne paroît nulle

part ailleurs avec plus d'éclat, que dans le pardon des injures; & que jamais ces héros prophanes de l'antiquité, les Alexandres, les Cesars, ne se sont plus distingués, que lorsqu'ils ont embrassé leurs ennemis mêmes, & qu'ils les ont comblés de leurs bienfaits. Je ne vous ferai point remarquer avec S. Ambroise, qu'il y va de votre intérêt d'étouffer une inimitié, ou naissante encore, ou déja formée. Que si votre ennemi est dans un dégré supérieur ou égal au vôtre, il y a du danger pour vous à vous tourner contre lui & à l'attaquer : & que s'il est dans un rang inférieur, sa foiblesse le met hors d'état de vous nuire; mais que tout foible néanmoins qu'il est, il peut vous être utile en bien des rencontres, si vous sçavez le gagner & vous l'attacher. Je ne m'arrêterai point à vous faire voir avec saint Thomas & avec tous les Théologiens, que non-seulement la loi qui nous oblige à remettre les offenses, & qui nous défend de nous faire justice à nous-mêmes, ne blesse point

la raiſon ; mais qu'elle eſt même un des plus ſolides fondemens de la ſociété civile : qu'autrement ce ne ſeroit dans le monde que perfidies & trahiſons, que meurtres & attentats ; & que ſous le vain prétexte d'une ſatisfaction prétenduë, chacun s'autoriſeroit à exécuter impunément les plus injuſtes deſſeins qu'il auroit conçûs. Encore une fois, Chrétiens, ce n'eſt point là ce que j'ai à vous dire. Car ſi je m'en tenois préciſément à des raiſons humaines, de quelque poids quelles puiſſent être, je ne croirois pas néanmoins avoir de quoi convaincre un homme prévenu des idées du monde touchant les injures & la réparation qui leur eſt dûë. Le ſiécle a là-deſſus une philoſophie, qui, toute fauſſe qu'elle eſt, n'eſt toutefois que trop ſpecieuſe, & dont il n'eſt pas aiſé de faire voir l'illuſion à un eſprit aigri & animé. Mais ce qui répond à tout, ce qui décide tout, ce qui doit l'emporter ſur toutes les maximes du monde, & calmer les fougues les plus violentes d'un cœur al-

teré & troublé, c'eſt le commandement de Dieu. Car quand je vous dis : Dieu le veut ; c'eſt un point de ſa loi, & un point eſſentiel ; manquez-y, il vous renonce & il vous réprouve : quand je vous parle de la ſorte, qu'avez-vous à me répliquer ? & que pouvez-vous oppoſer à l'autorité du maître dont je vous annonce les ordres ?

C'eſt à quoi ſe rendit cet homme également ſage & religieux. Ce n'eſt point là, Meſſieurs, une fiction ; & vous pouvez me croire ſur le récit que j'en fais. Il avoit été indignement traité ; & des amis s'emploioient à réunir les cœurs, & à ménager un prompt retour. Tandis qu'on n'eut point d'autre langage à lui tenir que le langage ordinaire du ſiécle, qu'on ne lui parla que ſuivant les vûës de la prudence mondaine, il ne manqua point de réponſes. Mais au moment qu'on lui fit enviſager Dieu, qu'on lui fit entendre la voix de ce ſuprême arbitre des hommes, & qu'on lui intima ſes volontés ; à ce ſouvenir,

à cette penſée, les armes lui tombent des mains, il demeure dans le reſpect : eût-il été mille fois encore plus ſenſiblement outragé, il ne croit pas qu'il lui ſoit permis de prononcer ſeulement une parole, pour ſe plaindre. Sous ce pouvoir dominant, dit-il, il faut plier & s'humilier. Dieu le demande, Dieu l'exige de moi ; je me tais & j'obéis.

C'étoit auſſi le puiſſant motif dont ſe ſervoit S. Jean Chryſoſtome, que je puis nommer le prédicateur de la charité chrétienne, & qui fut le miniſtre de tant de reconciliations. Il renvoioit ſes auditeurs au pied du trône de Dieu, ou il les y conduiſoit lui-même. Là, il leur faiſoit conſiderer deux choſes : premierement, la grandeur & les droits du Légiſlateur ; ſecondement, la force & la rigueur de la loi. Un moment de réflexion ſur l'un & ſur l'autre ; c'eſt aſſez pour arrêter la plus opiniâtre vengeance. Car Dieu ne pouvoit-il pas vous commander à tous en général, à chacun en particulier, de pardonner à votre

ennemi ? & ne vous l'a-t'il pas en effet commandé ? Il le pouvoit : en doutez-vous ? Il l'a fait : prenez
Matth. c. 5. l'Evangile, & lisez : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Jamais s'est-il expliqué en des termes plus précis & plus formels ? Le monde vous dira qu'un outrage ne doit pas demeurer impuni ; qu'il en faut avoir raison à quelque prix que ce soit, fût-il nécessaire d'y sacrifier biens, repos, vie même. Anciennes erreurs, qu'une longue pres-
Ibid. cription a établies : *Dictum est antiquis : Odio habebis inimicum tuum.* Mais moi, reprend le Fils de Dieu, moi envoié de mon Pere, & vous parlant en son nom & au mien, je vous annonce que non-seulement il vous est défendu d'en venir aux effets & de rendre offense pour offense ; mais qu'il ne vous est pas même permis de garder un venin caché & une secrette animosité dans l'ame : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Si vous en croiez une famille, des parens, de faux amis ; si vous vous en croiez vous-

même, il n'y aura point de satisfaction que vous ne demandiez, & point de moiens, quels qu'ils soient, que vous ne mettiez en œuvre pour l'avoir : c'a été là l'esprit & la coutume de tous les tems : *Dictum est antiquis : Odio habebis inimicum tuum.* Mais si vous m'écoutez, moi que vous devez seul écouter ; si vous me rendez l'obéissance que j'attends indispensablement de vous, & que vous ne pouvez me refuser sans crime ; plus parmi vous d'amertumes, de haines, de divisions ; plus de retours fâcheux des uns contre les autres, quoiqu'il arrive, & quelque injustice qu'on vous ait faite : car telle est la loi que je vous impose : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Cette expression, *Ego autem*, pour moi, marque une supériorité à laquelle tout doit ceder. Ce n'est point en homme qu'il parle, mais en Dieu.

Or sur cela, voiez, Chrétiens, ce que vous avez à faire, & quel parti il vous reste à prendre. Il n'y en a que deux ; choisissez. Ne voulez-

vous pas vous soumettre à Dieu ? Ne craignez vous point, en vous révoltant, d'attirer sur vous ses foudres & ses anathêmes ? Renoncez-vous à votre salut, & êtes-vous enfin résolu à vous damner ? Ah ! mon cher Frere, quel désespoir ! quelle horreur ! Mais, si cela est, allez & vous vengez. Si la religion, la colere du ciel, l'intérêt de votre ame, une éternelle damnation ; si tout cela n'est pas capable de vous retenir, je ne vois plus rien qui le puisse, & je vous abandonne à vous-même. Mais n'en êtes-vous pas encore venu là ? N'avez-vous pas perdu tous les sentimens du Christianisme ? Etes-vous touché des menaces d'un Dieu, & voulez-vous vous mettre à couvert de ses châtimens ? En un mot, pensez-vous à vous sauver, & y pensez-vous bien ? Heureuses dispositions ! Suivez-les, & courez donc à votre frere, & vous reconciliez avec lui. Laissez même pour cela l'autel & le sacrifice que vous aviez commencé. Le plus grand, le plus agréable sacrifice que vous

ferez à Dieu, ce ſera celui de votre cœur. Et comment ? En arrêtant ce procès qu'une certaine averſion a fait naître, & qu'elle entretient plutôt que le bon droit : en coupant cours à cette querelle, à cette diviſion, que vous n'avez déja portée que trop loin, & qui fait tous les jours de nouveaux progrès ; à cette intrigue criminelle, à ces menées couvertes : en embraſſant celui même dont vous avez tant cherché la ruine, en le recevant, en le prévenant. Prenez là-deſſus votre réſolution ; déliberez : il n'y a point de milieu.

Diſons mieux : Vous n'avez point à déliberer ; & n'eſt-il pas bien étrange de voir balancer des Chrétiens, quand il s'agit d'obſerver la loi du Dieu qu'ils adorent ? Ce n'eſt point ainſi que vous en uſez dans le monde, à l'égard de ces maîtres mortels qui vous gouvernent. Donnent-ils un ordre ſi difficile, ſi injuſte même quelquefois, qui ne ſoit pas accompli à la lettre ? Saül, au jour même d'une bataille, où les troupes ont plus beſoin de

ſoutien & de force, ordonne un jeûne à toute ſon armée; & le jeûne eſt gardé. Abſalon, au milieu même d'un feſtin, ordonne qu'on aſſaſſine ſon propre frere; & il trouve des mains parricides pour faire le meurtre. Nabuchodonoſor, enflé de ſa gloire, fait dreſſer une ſtatuë; c'eſt la ſienne: & par une oſtentation pleine d'impiété; il ordonne qu'on lui préſente de l'encens: tout le peuple fléchit le genou devant elle, & ſe proſterne aux pieds de cette idole. N'allons pas ſi loin: un général dans les armes fait donner le ſignal d'une attaque; & chacun monte à l'aſſaut, grimpe ſur une muraille, perce, s'avance au travers de mille coups, & affronte tous les périls. Mais le Seigneur vous commande de ſortir de cette indifférence & de cette froideur où vous vivez, & de vous bien remettre enſemble. Il vous déclare que c'eſt-là proprement ſon précepte; que ce qu'il a plus à cœur, c'eſt de voir parmi vous l'union & la paix.
[Joan. c. 15. *Hoc eſt præceptum meum.* C'eſt un

commandement roial, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre ſaint Jacques : *Lex regalis.* Mais je n'en ferai rien, dites-vous : je ne ſçaurois m'y réſoudre. Achevez donc ce que vous avez commencé. Déchargez tout votre fiel ſur un ennemi qui vous bleſſe la vûë, & dont la préſence vous importune. Mais quel ſera le retour ? C'eſt que le contre-coup retombera au même-tems ſur vous. Vous le haïrez, & Dieu vous haïra ; vous le frapperez, & Dieu vous frappera ; vous le perdrez, & Dieu vous perdra. *Jac. c. 2.*

Y faites-vous, Chrétiens, toute l'attention qu'il faut ? le comprenez-vous ? Je ne puis pourſuivre une vengeance, que je n'aie tout à la fois deux ennemis : l'ennemi que je pourſuis, & Dieu qui me pourſuit : celui que je veux détruire peut me réſiſter ; mais je ne puis réſiſter à Dieu : l'un peut échapper de mes mains ; mais je ne puis échapper des mains de Dieu. J'attire contre moi toute ſa puiſſance, toute ſa juſtice. Ce ſera donc

moi, qui porterai la peine de mes violences, plus que l'ennemi à qui j'en veux faire ressentir les effets. O! que ne sommes-nous bien remplis de cette terrible, de cette affreuse idée! Un Dieu ennemi, un Dieu vengeur. Autant que je suis, ou que je réprime les mouvemens de ma colere, autant il laisse agir contre moi, ou il suspend son courroux redoutable. Si je prends le glaive pour percer, il prend la foudre pour m'accabler. Or à mettre dans une juste balance le bien & le mal, & à péser l'un & l'autre, est-ce un avantage tellement à désirer, que le vain plaisir de contenter ma passion par la ruine d'un homme comme moi, quand je m'expose aux plus sévéres arrêts d'un Dieu infiniment au dessus de moi?

Mais le moien, dit-on, de supporter une telle insulte? Je ne le puis. Quand Dieu a porté une loi, & que vous manquez à l'observer, ne dites jamais, mon cher Auditeur, c'est que je ne le puis; mais dites, c'est que je ne le veux pas.

Dès que Dieu le commande, vous le pouvez, puiſqu'il ne vous commande jamais rien d'impoſſible. Il eſt difficile, j'en conviens : mais difficile tant qu'il vous plaira ; Dieu l'ordonne, c'eſt aſſez. Vous pouvez même, & vous devez vous ſervir de cette difficulté, pour relever le mérite de votre ſoumiſſion. Vous le voulez, mon Dieu ; & j'y conſens. Vous voiez ce qu'il en coûte à mon cœur. Il en faut étouffer tous les ſentimens, & les ſentimens les plus naturels ; il faut que je m'arrache en quelque ſorte moi-même à moi-même, pour faire cette avance, pour prononcer cette parole, pour donner ce nouveau témoignage d'une amitié que je ſuis prêt à renouer pour vous, & qui paroiſſoit ſi juſtement rompue : mais plus la répugnance que je ſens eſt vive, plus vous me tiendrez compte de l'effort que je fais pour la vaincre. Je veux vous montrer combien je vous aime, en aimant ce qu'il y a, ce ſemble, pour moi de moins aimable.

S'il y avoit moins à combattre, moins à prendre ſur moi ; vous y ſeriez moins glorifié, Seigneur, & j'aurois moins de quoi vous marquer ma fidelité. C'eſt bien peu que ce que je fais ; mais après tout, témoin que vous êtes de ma foibleſſe, vous voiez que je ne puis rien faire de plus grand. Non, Chrétiens, vous ne ferez jamais rien de plus héroïque. Mais du reſte, pourquoi ne pourrez-vous pas faire pour Dieu, ce que vous faites tous les jours par des vûës humaines ? Quand, par une ſervile politique, & pour ménager la faveur d'un homme que vous voulez gagner, il en faut quelquefois eſſuier les rebuts les plus outrageans, ſans parler & ſans ſe plaindre ; dites-vous alors, que vous ne le pouvez pas ? Quand, malgré tous les ſujets que vous avez ou que vous croiez avoir, de vous élever & d'éclater ; il faut néanmoins, pour ne pas s'attirer une famille puiſſante ſur les bras, diſſimuler, ſupporter tout ; dites-vous alors, que vous ne le

pouvez pas ? Quand, pour conclure une affaire, ou pour traiter d'une alliance qui vous paroît avantageuſe, il faut oublier les diviſions paſſées, & faire ceſſer un divorce qui ſembloit devoir être éternel ; dites-vous alors, que vous ne le pouvez pas ? On peut tout ce que l'on veut, dès qu'on le veut bien.

Mais c'eſt m'expoſer à de nouvelles injures, que de pardonner celles que j'ai reçûës. On m'attaquera avec plus de liberté, quand on croira pouvoir m'attaquer avec impunité. A cela, je fais trois réponſes. 1. Dieu a établi parmi vous des tribunaux & des juges, à qui vous pouvez avoir recours pour demander la juſtice qui vous eſt dûë : c'eſt là qu'il vous eſt permis de faire valoir votre droit, pourvû que ce ne ſoit point la paſſion qui vous faſſe agir, mais la raiſon. 2. En ſouffrant avec patience, en rendant même le bien pour le mal, votre modération, votre douceur fait ſouvent revenir les eſprits les plus intraitables : ce ſont, pour

parler avec le Sage, autant de charbons ardens que vous jettez sur la tête d'un ennemi ; c'est-à-dire, ce sont autant de reproches sensibles de son procédé. Il en est touché, il a honte de lui-même, il est le premier à se condamner, & il ne pense dans la suite qu'à vous donner des marques de son répentir & de son zéle. Nous en avons un bel exemple dans l'Ecriture. Saül poursuivoit David, & lui vouloit ôter la vie : cependant David eut occasion lui-même de perdre Saül, & de lui donner la mort ; mais il épargna ce Prince. Dès que Saül en fut instruit, il changea tout à coup à l'égard de David : il s'écria, en s'adressant à lui : Ah ! vous êtes
3. *Reg.* 6, 24. meilleur que moi : *Justior tu es quam ego.* Il reconnut son innocence, & le regarda comme son liberateur. 3. Si l'on abuse de votre indulgence, si l'on n'en profite pas, vous en profiterez vous, & elle servira à vous sanctifier. Il doit vous suffire d'en devenir plus agréable à Dieu, quoique les autres n'en de-

viennent pas plus équitables envers vous.

Mais la perſonne ne mérite pas que je la revoie. Qu'elle le mérite, ou non, ce n'eſt pas au mérite de la perſonne que vous devez avoir égard, mais à ce que Dieu lui-même mérite, & à ce qu'il attend de vous. Les freres de Joſeph envoierent ſupplier ce puiſſant miniſtre de l'Egypte de leur accorder le pardon de leur crime ; mais ce ne fut pas en leur nom qu'ils lui firent parler. Ce fut au nom de leur pere : Votre pere, avant ſa mort, nous a chargez de vous dire de ſa part ces paroles : Je vous prie de ne vous point reſſouvenir de l'attentat que vos freres ont commis contre vous : *Pater tuus præcepit nobis, antequam moreretur, ut hæc tibi verbis illius diceremus : Obſecro ut obliviſcaris ſceleris fratrum tuorum, & peccati atque malitiæ quam exercuerunt in te.* Oneſime, eſclave de Philemon, lui avoit manqué de fidelité. S. Paul interceda pour lui ; & l'Apôtre en écrivit ainſi à ſon

Geneſ. c. 50.

maître : Recevez-le, comme vous voudriez me recevoir moi-même : *Philem. v. 17.* *Suscipe illum sicut me.* S'il vous a fait tort, & s'il vous est redevable de quelque chose, je vous en tiendrai compte : *Ibid.* *Si autem aliquid nocuit tibi aut debet, hoc mihi imputa.* C'est moi Paul, qui vous l'écris de ma main. Je vous rendrai tout, pour ne vous pas dire que vous vous devez vous-même tout entier à moy : *Ibid.* *Ego Paulus scripsi meâ manu. Ego reddam : ut non dicam tibi, quod & te ipsum mihi debes.* Voilà ce que nous faisons, ce que nous vous disons de la part de Dieu ; ou plutôt, ce que Dieu fait, ce qu'il vous dit lui-même par notre bouche. Ne prenez point garde à qui vous pardonnez, mais pour qui : l'un ne supplée-t'il pas abondamment au défaut de l'autre ; & que pouvez-vous refuser à votre Dieu, qui se substituë à la place de votre ennemi ?

Mais que dira-t'on de moi dans le monde ? Ce qu'on en dira ? Deux sortes de personnes en parleront ; les sages, & ceux qui suivent en

aveugles les fauſſes idées du ſiécle. Or les ſages, éclairés des lumieres de l'Evangile, n'auront que des éloges à vous donner, en vous voiant aſſez maître de vous-même & aſſez attaché à votre devoir, pour ſoumettre à la loi de Dieu la plus indocile de toutes les paſſions. Ils reconnoîtront l'efficace toute-puiſſante de la grace. Plus ces exemples ſont rares, plus ils leur ſembleront dignes de leur admiration. Il eſt vrai que le vulgaire, que ces mondains, qui ne jugent des choſes que par des vûës groſſieres & charnelles, traiteront quelquefois de lâcheté & de baſſeſſe d'ame ce qui en eſt la véritable grandeur : mais ſouvent ils ſeront forcés de canoniſer dans le cœur, ce qu'ils réprouveront au-dehors. Quand c'eſt la vertu qui agit, & une vertu auſſi pure, auſſi généreuſe que celle-là, elle ſe fait toujours connoître par des traits qui la font reſpecter : elle a, ſans l'affecter, je ne ſçai quel air d'aſſurance & de fermeté qui montre la nobleſſe de ſon principe,

& qui imprime de la vénération.

Mais enfin, portant les choſes à l'extrémité, je ſuppoſe que le monde vous mépriſera, que ce ſera une tache pour vous aux yeux des hommes : l'opinion des hommes & une ſi vaine opinion, une ſi injuſte opinion, doit-elle l'emporter ſur le jugement de Dieu ? Il a regardé le pardon des injures comme un point tellement néceſſaire, qu'il ne s'eſt pas contenté de le propoſer comme une œuvre de ſurérogation ; mais qu'il vous l'a impoſé comme une obligation étroite. Il a voulu que la nouvelle loi fût par-là diſtinguée des autres loix ; ou pour mieux dire, il a voulu que cette loi de grace fût par-là comme la perfection & la conſommation de toutes les autres. Rien ne lui a paru plus digne d'un peuple ſpécialement ſanctifié, que cet eſprit de paix, & ce lien indiſſoluble d'une charité parfaite. Et quand Dieu le juge, qu'il le veut de la ſorte, vils idolâtres d'une fauſſe gloire, vous n'avez égard, ni à ce qu'il juge, ni à ce qu'il veut ; & vous

ne

ne penſerez qu'à vous maintenir dans une eſtime frivole & paſſagere ? Que m'importe ce que dira le monde, ſi vous êtes, mon Dieu, content de moi ? On me raillera, on me traduira : mais que le public tourne contre moi toute ſa cenſure, je vous rendrai, Seigneur, l'obéiſſance que je vous dois ; il y va de mon ſalut ; & qu'ai-je de plus cher ? Ne voions-nous pas les plus obſtinés ſe réconcilier au lit de la mort ? Pourquoi vivrai-je dans un état où je ne voudrois pas mourir ? Pourquoi n'aurai je pas maintenant le même courage que j'aurois alors ? Un mourant n'eſt touché que de la juſte terreur des châtimens d'un Dieu, qui ſçait punir durant toute l'éternité la tranſgreſſion de ſon commandement : mais dès cette heure, eſt-il moins terrible pour moi, ce même Dieu ? ſes ordres ſont-ils moins formels & moins ſévéres ? Vous me les avez fait annoncer ; vous avez parlé, Seigneur ; vous parlez encore. Je ne les puis ignorer ; & il ne me reſte que de

les accomplir. Ce ne sera point par une de ces réconciliations lentes, où il faut prendre des mesures sans fin, & que mille incidens arrêtent. Ce ne sera point par une de ces réconciliations apparentes, qui sont toutes sur le visage, tandis que le poison demeure caché dans le cœur. Ce ne sera point par une de ces réconciliations imparfaites, qui vont jusqu'à un certain dégré, & qui en demeurent là. Ce que nous devons faire indispensablement, faisons-le promptement, faisons-le veritablement, faisons-le pleinement. Promptement; car, puisque c'est une nécessité, pourquoi différer, & se rendre coupable d'un nouveau crime, en différant? Véritablement; car on ne trompe point Dieu: il lit dans l'ame, & il en connoît toutes les dispositions. Pleinement; car ce n'est rien faire que de ne pas remplir le précepte dans toute son étenduë; & manquer à un seul point de la loi, c'est la violer toute entiere. Je passe plus avant, & pour achever de vous convaincre, je joins

au commandement de Dieu l'exemple de Dieu même. C'eſt la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

Est-ce trop vous demander, Chrétiens, que de vous dire de pardonner aux autres pour Dieu, lorſque Dieu vous pardonne à vous mêmes ? Son exemple nous apprend deux choſes. Premierement, à pardonner comme il nous pardonne. Secondement, à pardonner, parce qu'il nous pardonne. Dans l'un, l'exemple de Dieu nous tient lieu de modelle : dans l'autre, l'exemple de Dieu nous tient lieu de motif. Tous les deux méritent bien encore vos réfléxions.

La perfection chrétienne conſiſte dans une ſainte reſſemblance avec Dieu. Or par où nous pouvons plus reſſembler à Dieu, c'eſt par le pardon des injures. Auſſi le Sauveur du monde en nous diſant aujourd'hui : Soiez parfaits comme votre Pere céleſte eſt parfait : *Eſtote ergò perfecti, ſicut Pater veſter cœleſtis perfectus eſt*, ſemble reſtraindre cette

Matth. c. 5.

imitation de Dieu à l'amour des ennemis. Car obſervez, s'il vous plaît, que c'eſt une conſéquence qu'il tire de la belle leçon qu'il venoit de faire à ſes diſciples touchant la douceur envers ceux qui nous offenſent. Rendez-vous donc par-là, conclut-il, ſemblables à Dieu même : *Eſtote ergò perfecti, ſicut Pater veſter cœleſtis perfectus eſt.* Il ne ſe trouve qu'un ſeul endroit de l'Evangile, où le Fils de Dieu nous exhorte encore à être les imitateurs de ſon Pere ; & là même, c'eſt pareillement de la patience dans les injures & de la miſéricorde qu'il s'agit. Soiez donc miſéricordieux, comme le Pere céleſte eſt miſéricordieux : *Eſtote ergo miſericordes, ſicut Pater cœleſtis miſericors eſt.*

Luc. c. 6.

Ainſi de toutes les perfections de Dieu, celle que Dieu lui-même nous propoſe pour modele par-deſſus toutes les autres, ce n'eſt, ni ſa ſageſſe, ni ſa juſtice, ni ſa puiſſance, ni ſa grandeur ; mais ſa bonté : & la raiſon eſt, que le caractere

dominant de Dieu, c'eſt de faire du bien & de remettre les offenſes. A ce caractere tout divin Dieu vous reconnoîtra pour ſes enfans : *Ut ſitis filii Patris veſtri.* Ce n'eſt pas à dire que vous deviendrez préciſément par-là les enfans de Dieu ; mais que vous paroîtrez enfans de Dieu. On ne paroît pas toujours ce que l'on eſt, parce qu'on ne ſoutient pas toujours par ſa conduite & par ſes actions la dignité dont on eſt revêtu. Mais en pardonnant, vous ferez voir que vous appartenez ſpécialement à Dieu, parce que vous porterez l'image de Dieu, & que vous en aurez le trait le plus marqué : *Ut ſitis filii Patris veſtri.* Car que fait-il ce Pere commun ? Il fait lever ſon ſoleil ſur les bons & ſur les méchans: *Qui ſolem ſuum oriri facit ſuper bonos & malos.* Il fait tomber la roſée du ciel ſur les juſtes & ſur les pécheurs : *Et pluit ſuper juſtos & injuſtos.* Diſons quelque choſe de plus particulier : il nous ſupporte, tout rébelles que nous ſommes. Il ne ſe contente pas de

Ibid.

Ibid.

Ibid.

nous supporter, il nous prévient. Ce n'est point encore assez pour lui de nous prévenir, il nous attend, lors même qu'il se voit rebuté avec plus de mépris. Enfin après nous avoir long-tems attendus, il nous reçoit au moment que nous voulons rentrer en grace avec lui. Belles leçons, mes Freres, leçons personnelles, puisque tout cela se passe à l'égard de nous-mêmes : leçons, pour ainsi dire, journaliéres & toujours présentes. Etudions-les, non pas seulement pour les connoître, mais pour les pratiquer.

Dieu nous supporte, tout rébelles, tout ennemis que nous sommes : il ne vient point dans le premier feu de sa colere fondre tout à coup sur des criminels, qui se soulévent & qui se tournent contre lui. Est-ce qu'il ne connoît pas le crime ? Est-ce qu'il ne le ressent pas ? Est-ce qu'il ne le peut pas si-tôt punir ? Il en voit toute la malice, il y est sensible, il est maître de laisser agir sa justice, & sa justice dans un moment le peut venger ;

mais ſa miſéricorde l'arrête : elle lui fait ſuſpendre ſes plus juſtes jugemens, juſqu'à ce que l'heure favorable ſoit venuë, où notre pénitence lui donne lieu de prononcer en notre faveur une ſentence d'abſolution, & de nous accorder une rémiſſion entiere.

Non-ſeulement il nous ſupporte, mais il nous prévient. On eſt ſi délicat dans le monde, quand il s'agit des moindres avances. Si l'on conſent à un accommodement, du reſte on ne veut point entendre parler de faire les premieres démarches ; chacun ſe retranche ſur ſes droits, & fait valoir ſes prétentions. Quels ménagemens ne prend-on point pour en venir à une entrevûë ? Il faut pour cela trouver un lieu indifférent & neutre ; il faut que tous les pas qui ſe font de part & d'autre ſoient méſurés, que tous les termes dont on doit ſe ſervir ſoient mis dans la balance & péſés ; on ne marche, on ne parle que par artifice & par machine. Mais notre Dieu, tout grand qu'il eſt,

n'eſt-il pas au contraire le premier à nous inviter, à nous rappeller, à nous rechercher ? Y épargne-t'il rien de tout ce qui dépend de ſa vigilance paternelle & de ſes ſoins ? Et ne diroit-on pas en quelque ſorte, que c'eſt plutôt une grace qu'il veut obtenir, qu'un pardon qu'il nous offre ?

C'eſt encore trop peu pour lui que de nous prévenir une fois. Rebutté qu'il eſt, il nous attend, & il nous attend durant de longues années : ce n'eſt pas en demeurant dans un ſilence & dans un repos ſans action, mais en continuant les mêmes pourſuites. Il ne dit pas, comme nous, pour une légere tentative qui n'a pas réuſſi : J'ai fait au-delà de ce que j'étois obligé de faire ; je me retire ; c'eſt aux autres maintenant à s'acquitter de leur devoir, & à faire tous les pas néceſſaires. Mais ſans ſe laſſer, ſans nous abandonner à nous-mêmes, il tâche toujours de s'inſinuer, de nous toucher, de nous ramener.

Mais dès que nous commençons

à nous reconnoître, & que nous revenons enfin à lui, comment le trouvons-nous disposé à nous recevoir ? Il ne faut qu'un sentiment de notre cœur pour abolir tout le passé, & pour nous rétablir pleinement auprès de lui. Son sein, ses bras nous sont ouverts ; ses graces coulent sur nous avec plus d'abondance que jamais ; c'est de sa part un retour parfait, & il ne tient pas à lui que ce ne soit un retour éternel. Qui m'en ose désavouer, mes Freres ? qui ne l'a pas éprouvé cent fois ? qui ne l'éprouve pas tous les jours ? Auriez-vous oublié si vîte ce qu'il a fait si souvent pour vous ? Je ne dis pas ce qu'il a fait pour les autres ; mais ce qu'il a fait pour vous, mon cher Auditeur : pour vous chargé d'une part de tant de dettes, mais si favorablement traité ; & pour vous néanmoins si difficile d'ailleurs, si scrupuleux & si réservé sur des prétentions, ou absolument imaginaires, ou bien au-dessous de l'idée que vous en avez conçûë. Jettez les yeux sur ce mo-

delle, voez : c'eſt là-deſſus qu'il faut vous former : *Eſtote ergò perfecti, ſicut Pater veſter cœleſtis perfectus eſt.* Quoique vous faſſiez, après tout, vous ne l'imiterez jamais parfaitement ; & quelque choſe que vous aiez à remettre, vous ne remettrez jamais autant qu'il vous a remis à vous-même. Plus donc, mes Freres, de diſſenſions entre vous, concluoit l'Apôtre, écrivant aux Coloſſiens : mais ſi vous avez quelque ſujet de plainte, pardonnez tout comme Dieu vous a tout pardonné, & qu'il vous ſerve en cela d'exemple. Ce n'eſt pas aſſez : pardonnez tout, parce que Dieu vous a tout pardonné, & que ſon exemple vous ſerve encore de motif : *Sicut & Dominus donavit vobis, ita & vos.*

Coloſſ. c. 3.

Car pouvez-vous ne pas accorder à Dieu ce que Dieu tant de fois vous a accordé ? Lui pouvez-vous refuſer ce que vous en voulez obtenir, & ce que vous en avez obtenu en mille rencontres ? Vous ne lui remettrez jamais rien à lui-même, parce qu'il ne vous doit rien : mais

mais ce que vous ne pouvez lui rendre directement, rendez-le à ceux qu'il a substitués en sa place. Quand vous n'y seriez engagé par nul autre devoir, la seule reconnoissance ne vous y porteroit-elle pas assez ? Avec quelle confiance irez-vous aux pieds de ses Autels, ou le bénir de tant de graces déja reçûës, ou lui en demander de nouvelles, lorsque vous-même vous ne voulez faire nulle grace ? De quelle efficace sera votre priere, quand elle partira d'un cœur dur & impitoiable ? Tout ce que vous lui direz, ne sera-ce pas contre vous un témoignage sensible & convaincant ? Et au lieu de toucher tout de nouveau sa miséricorde, ne l'obligerez-vous pas même à retracter la sentence d'absolution qu'elle avoit si souvent prononcée en votre faveur ?

C'est dequoi nous avons la preuve, & la voici. JESUS-CHRIST nous parle d'un serviteur insolvable : il devoit à son maître dix mille talens, & il n'étoit pas en pouvoir de les payer. Le maître

eut pitié de sa misere, & le renvoia quitte de tout. Cependant cet homme, après une telle remise qu'on vient de lui faire, rencontre un autre serviteur comme lui, lequel lui doit cent deniers, & qui ne se trouve pas non plus en état de le satisfaire. Mais, sans avoir compassion de son débiteur, il se jette sur lui, le saisit à la gorge, & le fait traîner en prison. Sa dureté ne demeura pas long-tems impunie : le maître en fut informé, le fit rappeller sur l'heure, révoqua la cession qu'il lui avoit faite, & le livra aux exécuteurs de la justice. C'est ainsi, reprend le Fils de Dieu, que mon Pere céleste en usera à votre égard, si vous ne pardonnez pas chacun à votre frere du fond du
Matth. c. 18. cœur : *Sic & Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.* Paroles terribles! Quel en est le vrai sens? Je ne prétends pas que Dieu fera revivre les péchés déja remis, & qu'il vous les imputera, comme si jamais ils n'avoient été expiés

par la pénitence : ce que Dieu remet une fois, disent les Théologiens, il le remet pour toujours. Mais c'est-à-dire, qu'en ne pardonnant pas, vous retomberez dans la disgrace de Dieu ; & qu'en rentrant dans l'état du péché, après en être sorti, vous deviendrez tout de nouveau sujet à la même damnation. Cela veut dire encore, que Dieu interrompant le cours de ses miséricordes, & cessant de vous soutenir, vous laissera faire dans la suite des chûtes fréquentes, qui vous exposeront à un jugement aussi rigoureux que celui qui vous étoit réservé, avant que Dieu se fût réconcilié avec vous. Je parle suivant la pensée de saint Thomas, & des autres interprétes : *Sic & Pater meus cœlestis faciet vobis.*

Ah ! Chrétiens, qu'aurez-vous à répondre, quand Dieu vous faisant comparoître devant son tribunal, vous dira comme ce maître de l'Evangile : *Serve nequam, omne debitum dimisi tibi :* Méchant serviteur, je me suis relâché pour vous *Ibid.*

Ibid. de toute ma sévérité : *Nonne ergò oportuit & te misereri conservi tui* ? ne deviez-vous donc pas avoir la même indulgence pour votre frere ? Parlez : quelle excuse vous peut justifier ! Est-ce la dignité, le rang ? mais qui suis-je moi ? & qui êtes-vous ? Cependant tout Dieu que je suis, je vous ai pardonné : *Omne debitum dimisi tibi.* Est-ce la griéveté de l'offense ? mais fûtes-vous jamais aussi indignement, aussi injustement mépriſé que je l'ai été par vous-même ? Cependant je vous ai pardonné, *omne debitum dimisi tibi.* Mais qu'avez-vous fait ? vous vous êtes livré à vos ressentimens ; rien n'en a pû modérer les excès ; vous avez cherché par-là à vous faire craindre, & vous ne vous êtes en effet rendu que trop redoutable : ç'a été un sujet de complaisance pour votre cœur, pour ce cœur hautain, violent, inflexible, que de voir un ennemi abbatu sous vos pieds, humilié, désolé, écrasé : point d'interceſſions, de sollicitations assez puissantes pour vous ga-

gner. Or voilà désormais la régle que je garderai dans la décision que j'ai à faire de votre sort. Je prendrai la même mesure ; je laisserai celle que j'avois suivie, & j'agirai selon la vôtre. Vous me l'avez dit tant de fois : pardonnez-nous comme nous pardonnons : *Dimitte nobis, sicut & nos dimittimus.* Vous serez exaucé. Vous n'avez pas pardonné comme moi ; je ne pardonnerai pas plus que vous. Même froid, même indifférence de ma part, même rigueur à vous faire rendre compte de tout, à vous redemander tout ; même plaisir à vous faire sentir la pointe de mes traits, & à vous précipiter dans l'abîme. Plus de pardon, pour qui n'a rien voulu pardonner : *Sic Pater cœlestis faciet vobis.* Matth. c. 6.

Profitons, mes Freres, de ces menaces : car ce ne sont encore que des menaces pour nous. Prévenons-en les effets. Aions la consolation de pouvoir dire un jour à Dieu avec une sainte assurance : Faites, Seigneur, ce que j'ai fait ; je me suis

soumis à votre loi ; je me suis conformé à votre exemple : acquittez-vous de votre promesse ; votre parole y est engagée. J'ai tout remis, remettez-moi tout. Quelle douceur même dès cette vie, & quel repos, quand on se dit avec sujet & sans rien perdre de l'humilité chrétienne : J'ai toute la certitude que je puis moralement avoir de mon salut : ce n'est point une espérance présomptueuse ; elle est établie sur des fondemens inébranlables. Et il est vrai qu'une des plus grandes marques de prédestination, c'est le pardon des injures. Pourquoi ? Parce que c'est un des plus purs & des plus excellens actes, soit de la charité de Dieu pour qui l'on pardonne, soit de la charité du prochain à qui l'on pardonne. Mais au contraire, qu'il coûte cher de n'avoir pas sçû se surmonter soi-même & se faire quelque violence ! Outre les affaires fâcheuses où l'on s'engage, les déboires & les chagrins que l'on s'attire de la part des hommes, le trouble dans lequel on

vit, & qui eſt inſéparable d'une guerre inteſtine, où l'on n'eſt occupé qu'à ſe détruire l'un l'autre, quelle perte, que la perte de notre ame! Ce n'eſt point là une crainte frivole; & il eſt certain que la vengeance porte avec ſoi les deux plus viſibles caracteres de réprobation, ſçavoir l'ingratitude envers Dieu, & l'inſenſibilité envers le prochain. Dieu s'en eſt expliqué trop nettement pour en douter: & la raiſon eſt, que l'un & l'autre eſt directement oppoſé aux deux préceptes fondamentaux du Chriſtianiſme, qui ſont l'amour de Dieu & l'amour du prochain. Combattons de bonne heure une paſſion ſi pernicieuſe dans ſes ſuites. Elle a, dès les premiers tems de l'Egliſe, enlevé la couronne du martyre à un Chrétien. Il étoit prêt à verſer ſon ſang pour JESUS-CHRIST; le glaive étoit déja tiré & preſque levé ſur ſa tête; le peuple, ſpectateur de l'action, avoit les yeux attachés ſur lui. Mais il apperçoit parmi la foule l'objet d'une haine qu'il avoit

trop long-tems nourrie dans son cœur. Elle se réveille, il l'écoute, il la suit, Dieu l'abandonne, la force lui manque, & sur le point de consommer son sacrifice & de mourir pour la foi, il devient un apostat. Plus heureux mille fois ces généreux défenseurs & ces parfaits observateurs de l'Evangile, lorsque remplis de l'Esprit de Dieu, qui est un Esprit de paix, ils formoient des vœux pour les témoins qui les accusoient, pour les tyrans qui les condamnoient, pour les bourreaux qui les tourmentoient. Purifiez par le feu d'une ardente charité, après l'avoir exercée sur la terre, ils en alloient recevoir la récompense dans le Ciel, où vous conduise, &c.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PREMIERE SEMAINE DU CARESME.

SUR LE JEUSNE.

Cùm jejunasset quadraginta diebus & quadraginta noctibus, posteà esuriit.

Après que JESUS-CHRIST *eut jeûné quarante jours & quarante nuits, il eut faim.* En S. Mat. c. 4.

CE fut un jeûne bien saint que celui du Sauveur du monde, puisqu'il ne se retira au désert, & qu'il ne se soumit à ce rigoureux exercice, que par l'inspiration d'en haut

& par le mouvement de l'Esprit
Matth. c. 4. céleste : *Ductus est in desertum à spiritu.* Ce fut un jeûne bien constant. Rien ne le lui fait rompre ; ni la faim qui le presse : *Esuriit ;* ni le
Ibid. malin esprit qui le tente : *Et accedens tentator, dixit ;* ni l'envie de se faire connoître par un miracle, en
Ibid. changeant les pierres en pain : *Si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant.* Mais aussi ce fut un jeûne bien agréable à Dieu, & que Dieu ne tarda pas long-tems à récompenser. Le démon, vaincu & confondu, prend la fuite : les Anges descendent du ciel ; ils s'assemblent autour de JESUS-CHRIST, & lui servent eux-mêmes à manger : *Tunc*
Ibid. *reliquit eum diabolus ; & ecce Angeli accesserunt, & ministrabant ei.*

Bel exemple pour nous, mes Freres ! Mais hélas ! exemple bien peu suivi dans le monde ! Et par quel renversement les pécheurs prétendent-ils se dispenser de la mortification chrétienne, lorsque le juste la pratique dans toute sa sévérité ? Il est donc important de réveiller

sur cela notre zéle ; & j'ai crû qu'à l'entrée de ce saint tems, je ne pouvois traiter une matiere plus utile. C'est du jeûne que je viens vous parler. Or pour le faire avec méthode, je considere le jeûne sous deux rapports. Premierement, par rapport au commandement de l'Eglise, qui nous l'ordonne. Secondement, par rapport à l'intention de l'Eglise, en nous l'ordonnant. Le commandement est exprès, & tellement exprès, qu'il y va de la damnation. L'intention est toute pure, toute salutaire pour nous, puisqu'il s'agit d'acquitter nos dettes, & de satisfaire pour nos péchés. De là je conclus, que nous devons observer le jeûne ; en premier lieu, par un esprit d'obéissance ; en second lieu, par un esprit de pénitence. Obéissance : nous la devons au précepte de l'Eglise ; c'est la premiere partie. Pénitence : nous la devons à la justice de Dieu ; c'est la seconde Partie. Implorons le secours du ciel, par l'interceſſion de Marie : *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

Deux ſortes de perſonnes dans le Chriſtianiſme manquent à garder la loi du jeûne. Les uns ſéparés de l'Egliſe, ne reconnoiſſent point ce commandement, & le regardent comme une invention humaine, à laquelle ils ne ſe croient pas obligés. Les autres, dans un ſens, encore plus criminels, tout unis qu'ils ſont à l'Egliſe, tranſgreſſent hautement ſon précepte, ou imaginent de faux prétextes pour s'en exempter. Les premiers, ce ſont des hérétiques; les ſeconds, ce ſont de faux Catholiques. Tâchons de leur inſpirer à tous cet eſprit d'obéïſſance, avec lequel je dis d'abord que nous devons obſerver le jeûne.

Je ne me ſuis jamais étonné que les auteurs des dernieres héréſies ſe ſoient ſi fort déclarés contre deux articles de la ſainte Religion que nous profeſſons; ſçavoir, la néceſſité de la confeſſion, & l'obligation du jeûne. Ces prétendus Réformateurs ne ſentoient que trop bien par eux-mêmes; d'une part, quelle peine il

doit y avoir à faire connoître ſes foibleſſes, & à révéler des péchés dont on a ſoi-même horreur, & que l'on voudroit tenir éternellement enſévelis dans les ténébres; d'autre part, combien la chair eſclave de ſes appétits, ſe révolte contre tout ce qui gêne & qui mortifie les ſens. D'où ils concluoient, qu'en déchargeant, & l'eſprit & le corps, de ce double joug; l'eſprit, de la néceſſité de la confeſſion; le corps, de l'obligation du jeûne, ils verroient les peuples en foule courir à eux, leur parti ſe fortifier, le petit troupeau, ſelon l'expreſſion de Calvin, prendre tous les jours de nouveaux accroiſſemens, & ſe mettre en état de tenir contre toutes les Puiſſances. Ils ne s'y tromperent pas. Un Evangile ſi commode entraîna une multitude de voluptueux & de ſenſuels. A ces deux paroles, plus de confeſſion, plus de jeûne, ceux-ci ſe laiſſerent engager; ils s'arracherent avec violence d'entre les bras de l'Egliſe, pour s'aller précipiter en aveugles

dans le sein de l'erreur. Nos autels furent abandonnés, nos temples déserts : on cria de toutes parts, liberté ; & de là suivirent des maux que nos Peres ont long-tems pleurés, & dont la mémoire n'est que trop récente parmi nous.

Or, pour ne rien dire de la confession, qui n'est pas de mon sujet, j'avance que l'obligation du jeûne est tellement établie, que nous ne pouvons contester ce point sans démentir toute l'antiquité. En voici les preuves. Je remonte d'un tems à un autre, jusqu'aux premiers âges de l'Eglise ; & je trouve que les Peres, dans tous les siécles, ont parlé de la pratique du jeûne, comme d'un article capital & d'un devoir imposé aux fideles. Saint Leon l'appelle une tradition apostolique, & une ordonnance religieuse : *Traditionem apostolicam, & sanctionem religiosam.* Ces quatre mots valent un discours entier. C'étoit une tradition dès le siécle où ce saint Pontife vivoit ; par conséquent, ce n'est point un usage nouvellement introduit

duit, & inconnu aux premiers Chrétiens: *Traditionem.* C'eſt une tradition apoſtolique, ajoûte le même Pere. Elle a donc toute l'autorité qui la peut rendre reſpectable, puiſque c'eſt l'autorité même des Apôtres : *Traditionem apoſtolicam.* C'eſt une ordonnance, pourſuit ſaint Leon : d'où il s'enſuit, que ce n'eſt point ſeulement une œuvre de ſurérogation, & à notre choix; mais un ordre formel, que nous ne pouvons tranſgreſſer ſans crime : *Sanctionem.* Enfin c'eſt une ordonnance religieuſe, bien loin que ce ſoit une ſuperſtition, un joug inſupportable, une tyrannie : *Sanctionem religioſam.*

Ce grand Pape, en s'expliquant de la ſorte, ne diſoit rien dont il n'eût de très ſolides témoignages. Celui de Tertullien, qui, dès le ſecond ſiécle, nous donne à connoître qu'il y avoit des jeûnes enjoints pour certains tems de l'année. Celui de ſaint Epiphane, lequel fait mention d'un hérétique qui fut condamné pour deux choſes : premie-

rement, parce qu'il prétendoit qu'il ne falloit point prier pour les morts ; ſecondement, parce qu'il oſoit ſoutenir qu'on ne devoit point garder les jeûnes de l'Egliſe. Celui de ſaint Baſile, lorſque relevant les avantages du jeûne, & du jeûne du Carême, il félicitoit les Chrétiens de leur fidelité à l'égard de ce précepte. Celui de ſaint Ambroiſe, lorſque prêchant au peuple il traitoit de prévaricateur & de rébelle quiconque refuſoit de jeûner durant le ſacré tems du Carême. Celui de ſaint Jerome dans ſa lettre à Marcelle, dont voici les propres termes : Pour nous, nous faiſons un Carême au tems preſcrit, ſuivant la tradition des Apôtres : Non pas, continuë ce ſaint Docteur, qu'il ne ſoit permis de jeûner pendant tout le reſte de l'année ; mais nous diſtinguons bien ce qui ſe fait par néceſſité, & ce qui ſe fait avec une pleine liberté. Celui de ſaint Chryſoſtome, dans ſa ſeconde Homelie ſur la Genèſe, où il ne craint point de dire que la

loi du jeûne s'étend jusqu'aux Rois mêmes & aux Empereurs. Enfin celui de saint Augustin dans le Sermon soixante-deuxiéme, où il décide hautement, que de rompre le Carême sans une raison légitime, c'est un péché.

J'en demeure là : je n'ai rien dit de saint Ignace le martyre, de saint Athanase, de Theophile d'Alexandrie. Je ne dis rien de Cassien, de S. Gregoire le Grand, de S. Pierre Chrysologue, de S. Bernard, & de plusieurs autres. Ce détail seroit infini. Je m'attache seulement à une réflection, que je vous prie de faire avec moi. Car à qui devons-nous déférer davantage ? Est-ce à quelques héresiarques, qui d'eux-mêmes, & sans mission, ont la témérité de s'inscrire contre une coutume ancienne & vénérable ? N'est-ce pas plutôt à ce grand nombre d'hommes distingués, soit par leur piété, soit par leur sçavoir ? Comptons les suffrages, pésons-les. Cette foule de témoins que les peuples ont révérés comme leurs maîtres, & que

l'Egliſe a canoniſés comme des Saints, ne doit-elle pas l'emporter ſur de faux miniſtres, venus preſque de nos jours, & n'aiant point d'autre attrait pour ſe faire ſuivre, que le relâchement d'une morale toute contraire à celle de JESUS-CHRIST? Je ſçai ce que peut la prévention ſur des eſprits incrédules & opiniâtres; mais pour peu qu'on veuille ſuſpendre tous les préjugés, & examiner la choſe de bonne foi, je m'aſſure qu'on trouvera dans ce raiſonnement de quoi former une conviction entiere. Que m'oppoſera-t'on pour le détruire, & pour y répondre? Sera-ce ſur le fait que l'on fera naître des difficultés? Sera-ce ſur le droit? Doutera-t'on que l'Egliſe ait fait le commandement dont il s'agit? Mais quel doute peut-il reſter ſur cette vérité inconteſtable, lorſque j'en produits de tels garands? Dira-t'on que l'Egliſe au moins, en faiſant ce précepte, a paſſé les bornes de ſon pouvoir? Mais n'eſt-elle pas revêtuë de tout le pouvoir de JESUS-

CHRIST même, qui l'a choisie pour son épouse, & qui l'a mise en sa place pour nous gouverner ? C'est donc une loi portée, & portée par une vraie puissance, par une puissance souveraine : il n'est plus question de disputer, mais d'obéir.

Cependant, mes Freres, ce ne sont pas les ennemis de l'Eglise qui me paroissent moins excusables. Ils sont dans l'erreur ; & je conviens que c'est une erreur criminelle : mais après tout, quand ils n'observent pas le même jeûne que nous, ils péchent, pour ainsi dire, conséquemment, & ils conforment en cela leurs mœurs à leur créance. Mais croire en Catholiques, & vivre au même-tems en hérétiques : être persuadé de l'obligation du jeûne, & n'y pas satisfaire, la mépriser ; quelle insoutenable contradiction ! & n'est-ce pas là se condamner soi-même ?

Voilà toutefois ce que nous ne voions que trop : des gens qui semblent n'avoir été élevés au milieu de l'Eglise, que pour l'outrager plus

ſenſiblement. On leur annonce, on leur intime le jeûne ; ils ne peuvent ignorer la loi. Mais idolâtres de leurs corps, ils laiſſent la loi parler, & n'écoutent que la chair qui les domine. Or y penſez-vous, hommes terreſtres & groſſiers ? En voiez-vous toutes les conſéquences ? Nous entendez-vous bien, quand nous vous diſons : L'Egliſe l'ordonne ; c'eſt-à-dire, Dieu lui-même l'ordonne, puiſqu'elle ne s'énonce qu'autant qu'elle eſt inſpirée de l'eſprit de Dieu, & animée de ſa vertu. L'Egliſe l'ordonne ; c'eſt à-dire, que par le ſeul refus que vous faites d'accomplir ce précepte, vous méritez d'être regardés comme des infideles, des paiens, puiſque JESUS-CHRIST veut que nous traitions de la ſorte quiconque n'a pas pour ſon Egliſe le reſpect & la ſoumiſſion qui lui eſt dûë. L'Egliſe l'ordonne ; c'eſt-à-dire, que le commandement eſt ſi inviolable, ſi abſolu, que le ſalut en dépend ; & que de contrevenir une fois à cet ordre, c'eſt vous expoſer à une ré-

probation éternelle. Ah ! mon cher Auditeur, ne puis-je pas bien vous adresser ici les paroles du Fils de Dieu : *Nonne anima plus est quàm esca ?* Votre ame ne vous est-elle pas plus précieuse qu'un vil aliment, dont l'usage vous est seulement défendu à certains jours & à certaines heures ? N'avez-vous point d'autre vie à conserver que cette vie animale, par où vous n'êtes pas distingué des bêtes ? N'avez-vous point d'autres désirs à contenter, que les insatiables appétits d'une basse convoitise ? Enfin, sont-ce les sens qui doivent vous conduire ? ou n'est-ce pas l'esprit ? n'est-ce pas la foi ? cette foi que vous professez à la face des autels, & qui vous assujettit à cette même Eglise, dont elle vous fait les membres & les enfans ? *Matth. c. 6.*

Encore si votre crime étoit moins connu : si vous faisiez cet honneur à la loi, de garder quelques mesures au-dehors, & de ne pas rendre le scandale si public. Saint Paul, pour ne point mal édifier les Juifs, s'abstenoit même des

viandes qui lui étoient permiſes. Mais point de ménagement de votre part, point de précaution : non-ſeulement vous paſſez la défenſe qui vous eſt faite ; mais ſouvent c'eſt un eſpece de triomphe pour vous, que de n'en tenir nul compte. On vous voit dans un tems conſacré à la tempérance, toujours dans les mêmes débauches, dans les mêmes excès. Que les Gentils ſoient confondus, diſoit ſaint Jean Chryſoſtome, exhortant les fideles ; & que les Juifs rougiſſent, lorſqu'ils ſeront témoins de la joie que vous ferez éclater aux approches du jeûne, & qu'ils verront l'exacte régularité avec laquelle vous le pra-
Chryſoſt. tiquerez: *Confundantur Gentiles, erubeſcant Judæi.* Qu'ils apprennent par cette épreuve ſenſible, quelle différence il y a entre eux & nous : *Diſ-*
Idem. Ibid. *cant per experientiam quantum inter nos ſit & ipſos intervallum.* Mais moi, Chrétiens, par une regle toute contraire, n'aurois-je pas bien lieu de vous dire, que vous devenez un ſujet de gloire pour l'héré-

ſie, autant que vous dèshonorez la Religion & ſes ſaintes obſervances.

Et ne vous plaignez point que le précepte eſt trop ſévére. Car l'Egliſe pouvoit-elle plus condeſcendre à votre foibleſſe, qu'elle l'a fait ? En retranchant le ſuperflu, ne vous a-t'elle pas permis de prendre dans un repas toute la nourriture néceſſaire pour vous ſoutenir ? Outre ce repas, vous refuſe-t'elle dans une ſeconde réfection quelque rafraîchiſſement ? Que ſeroit-ce, ſi elle exigeoit de vous un jeûne pareil à ceux qu'on pratiquoit encore du tems de ſaint Bernard ? ſi elle vous défendoit de manger plus d'une fois dans le cours de chaque journée ? ſi elle vous ordonnoit même d'attendre pour cela juſqu'au coucher du ſoleil ? s'il falloit vous contenter de quelques légumes & d'un peu d'eau ? Tel étoit dans l'Afrique, dans l'Aſie le jeûne d'autrefois. Eſt-ce maintenant le vôtre ? Mais les fideles alors ſe récrioient-ils, comme vous, ſur l'auſtérité d'une ſi étroite diſci-

pline ? Au contraire, que n'y ajoutoient ils point encore d'eux-mêmes ? Et ne craignoient-ils pas autant d'être ménagés, que vous demandez à l'être ?

Remontons plus haut, & jusqu'à l'ancienne loi. Il y a tant de femmes dans le monde qui voudroient se persuader que le jeûne n'a point été institué pour elles ; que ce n'est point un exercice qui leur convienne, & que la délicatesse de leur sexe est une raison de s'en dispenser. La pieuse Judith en jugeoit bien autrement. C'étoit une jeune veuve, à qui la naissance avoit donné de grandes richesses, & la nature une grande beauté. Bien d'autres qu'elle se seroient servi de ces avantages pour briller dans le monde, & pour y paroître avec plus d'éclat que jamais. L'état du veuvage n'est souvent qu'une occasion de vivre avec plus de liberté & beaucoup moins de retenuë. Mais Judith retirée dans l'intérieur de sa maison, s'occupoit avec ses filles au travail & à la priere : *Cum puel-*

lis ſuis clauſa morabatur. Elle étoit d'une complexion délicate : mais au lieu de ſe couvrir de vêtemens magnifiques & commodes, l'Ecriture nous dit qu'elle cachoit ſous un habit modeſte un rude cilice : *Habens ſuper lumbos ſuos cilicium.* Ce n'étoit point encore aſſez : ſans craindre de ternir le luſtre & les agrémens de ſon viſage, ſans examiner ſi ſa ſanté y ſeroit intéreſſée, elle jeûnoit tous les jours de ſa vie, hors les jours du Sabbat & des Fêtes : *Jejunabat omnibus diebus vitæ ſuæ, præter Sabbata & Feſta domûs Iſraël.* *Judith c. 8.* *Ibid.* *Ibid.*

Diſons la vérité, Meſdames : car c'eſt aux Dames Chrétiennes que je propoſe l'exemple d'une Dame élevée dans le Judaïſme. Avouons-le de bonne foi : ce qui vous fait preſcrire contre le jeûne, & ſecouer ſi aiſément le joug, ce n'eſt pas que la loi ſoit trop difficile ; mais c'eſt que vous ſçavez trop peu vous ſurmonter & vous faire quelque violence. Au ſeul terme d'abſtinence & de jeûne, vous vous allarmez. Pourquoi ? Parce que vous

ne voulez rien retrancher de vos divertiſſemens & de vos plaiſirs. Pourquoi ? Parce que vous ne vous êtes jamais accoutumé à vous priver des commodités & des douceurs de votre condition. Pourquoi ? Parce que vous craignez de perdre un embonpoint & une grace, dont vous faites un ſi criminel abus. Vous voudriez un jeûne qui vous fût aiſé, & qui ne vous coutât nul effort ; un jeûne qui s'accordât avec votre amour propre, & qui ne refuſât rien à vos ſens ; un jeûne dont il ne parût nul veſtige ſur votre viſage, & qui lui laiſſât toujours le même brillant & la même fleur ; du moins un jeûne à votre gré, & qu'il vous fût permis de quitter & de reprendre, ſelon le goût préſent & les différentes diſpoſitions : en un mot, un jeûne de nom, mais ſans effet. Dès qu'il faut mortifier la chair, dès qu'il faut réprimer les appetits ſenſuels, c'eſt là que votre courage commence à vous abandonner. C'eſt là que le commande-

ment de l'Egliſe vous devient impoſſible, ou vous le paroît. Pour ſe confirmer dans ſon erreur, & pour ſe tromper avec une apparence de raiſon, on s'appuie de l'autorité d'un Médecin, ſouvent homme timide, complaiſant, intereſſé. J'ai conſulté, dit-on, & l'on m'a défendu le jeûne. Ah! il falloit plutôt vous défendre ces repas & ces jeux, ces bals & ces danſes, ces courſes & de jour & de nuit. Voilà ce qui altere, ce qui ruine la ſanté, & non point un jeûne de quelques ſemaines.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelquefois des égards à avoir & des ménagemens à prendre. L'Egliſe, en nous ordonnant le jeûne, veut nous châtier; mais elle ne prétend pas nous donner la mort. Il eſt vrai que nos corps, ſelon la parole de ſaint Paul, ſont des hoſties, & qu'ils doivent être offerts en ſacrifice; mais il faut que ce ſoient des hoſties vivantes, comme parle le même Apôtre: *Hoſtiam viventem.* Il faut que le ſacrifice que nous en

Rom. 6. 13.

faisons, soit un sacrifice raisonnable ; & si le sel de la prudence chrétienne y manque, ce n'est plus obéis-
Ibid. sance, mais indiscrétion : *Rationabile obsequium vestrum.* Je vous renvoie là-dessus à vos Confesseurs & à vos Directeurs ; je vous renvoie même à votre propre expérience. Que chacun mesure ses forces, dit saint Leon : comme chacun connoît mieux ce qu'il peut & ce qu'il ne peut pas, chacun aussi doit s'appliquer le remede de la maniere qui lui convient. Enfin je suis obligé de reconnoître qu'il y en a quelques-uns, lesquels ne se trouvent pas en état de jeûner ; mais qu'ils écoutent quatre avis que je leur donne.

En premier lieu, c'est de ne pas décider trop vîte en leur faveur ; de s'éprouver auparavant eux-mêmes, & de le faire sans déguisement & sans flatterie ; de ne pas s'étonner aux premieres atteintes d'une infirmité légere & qui passe ; mais de ne se rendre qu'après avoir combattu autant qu'il est nécessaire pour se bien connoître. Car on se

trompe aisément là-dessus, & l'on aime à se tromper. On ne veut faire nulle tentative ; ou bien, à la moindre altération, on se relâche, & on laisse tout.

En second lieu, c'est de ne pas négliger à l'égard de l'Eglise certains devoirs d'une soumission respectueuse. La dispense peut être légitime par elle-même. Mais, après tout, il y a une subordination que Dieu a établie. Il y a des Ministres & des Pasteurs à qui il est convenable de se présenter, en reconnoissant notre dépendance, & le pouvoir dont ils sont revêtus.

En troisiéme lieu, c'est de regagner d'une part ce qu'on perd de l'autre ; de suppléer au jeûne par de bonnes œuvres. Et parmi ces bonnes œuvres, saint Jean Chrysostome en marque de trois sortes : l'aumône, la priere, & l'assiduité à entendre la parole de Dieu.

En quatriéme lieu, c'est de dérober, autant que l'on peut, aux yeux du public, les soulagemens que demande la nature, & qu'on est réduit à

lui accorder en particulier. L'indisposition où vous êtes, dit saint Augustin, est peut-être le fruit malheureux de vos crimes. Rougissez d'un pareil état, & du privilége qu'il vous donne. Quoiqu'il en soit, tandis que l'Eglise refuse aux fideles les commodités de la vie, aiez une sainte honte de celles qu'elles vous permet. Sur tout gardez-vous bien, avec ceux qui peuvent user des mêmes viandes que vous, de former certaines parties, & de vous inviter les uns les autres à des repas scandaleux. Aiez égard à l'édification publique; & du reste, dès que vos forces se trouvent assez rétablies pour soutenir le jeûne, observez-le, non plus seulement par un esprit d'obéissance, & pour garder le précepte; mais encore par un esprit de pénitence, & pour satisfaire à la justice de Dieu. C'est la seconde Partie.

SECONDE PARTIE. Nous devons satisfaire à Dieu, & de tant de pécheurs qui m'écoutent, (car c'est-là parmi les Chré-

tiens mêmes le plus grand nombre) je ne pense pas qu'il y en ait un seul assez ennemi de lui-même, pour vouloir sortir de la vie, sans avoir fait au moins quelque pénitence. Tout péché, dit saint Augustin, est un désordre. Tout désordre doit être réparé. Pour le réparer, il en faut punir l'auteur. S'il se punit lui-même, Dieu ne le punira pas; mais s'il refuse de subir une peine temporelle que Dieu lui impose, ou qu'il est obligé lui-même de s'imposer, la justice divine le réserve à un châtiment éternel. Si donc vous ne faites pas pénitence, conclut le Sauveur du monde, vous périrez tous : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes simul peribitis.* Luc 6. 13

Or, mes Freres, la pénitence la plus commune, la plus recommandée, la plus efficace auprès de Dieu, enfin la plus salutaire pour nous, & la plus convenable, c'est le jeûne. C'est, dis-je, la pénitence la plus commune. De tant de pénitens, soit dans l'ancienne loi, soit dans la nouvelle, nous n'en voions aucun

qui ne se soit volontairement condamné au jeûne. Dès qu'ils ont pensé à rentrer en grace avec Dieu, ils ont regardé le jeûne comme une satisfaction nécessaire ; & sans qu'il fût besoin de les y contraindre, ils s'y portoient assez d'eux-mêmes, & n'accordoient à la nature que ce qu'ils ne pouvoient absolument lui refuser. C'est la pénitence la plus recommandée. Il n'y a rien à quoi les Prophétes aient plus souvent & plus solemnellement exhorté le peuple de Dieu, qu'à l'abstinence & au jeûne. Sonnez la trompette, disoit le Prophéte
Joël c. 2. Joël : *Canite tubâ in Sion.* Rassemblez, & les petits, & les grands,
Ibid. & les enfans, & les vieillards : *Vocate cœtum, coadunate senes, congregate parvulos.* Touchés & contrits, pleurez devant le Seigneur, & tous
Ibid. à la fois sanctifiez le jeûne : *Sanctificate jejunium.* Combien de fois le Fils de Dieu en a-t'il parlé ? Combien de fois ses Disciples, après lui, en ont-ils fait mention ? Que n'en ont point dit les conciles, & tous

les maîtres de la vie ſpirituelle ? Je ne finirois point, ſi j'entreprenois d'en faire le recit ; & je vous renvoie à vos propres connoiſſances.

C'eſt la pénitence la plus efficace auprès de Dieu. Qui eût jamais penſé que Dieu dût pardonner à Achab ? C'étoit un Prince vendu au péché, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, & tel qu'il n'y en avoit point encore eu de pareil : *Igitur non fuit alter talis ſicut Achab ; qui venundatus eſt, ut faceret malum.* Il avoit trempé ſes mains dans le ſang de Naboth, & il l'avoit fait périr par la plus injuſte condamnation. Il avoit abandonné les autels du Seigneur, pour aller préſenter de l'encens aux idoles des Amorrhéens. Enfin, c'étoit un homme abominable aux yeux du ciel : *Et abominabilis factus eſt, in tantum, ut ſequeretur idola quæ fecerunt Amorrhæi* Toutefois, au moment qu'Elie lui vient reprocher ſes crimes, & qu'il lui fait entendre les menaces du Dieu d'Iſraël, Achab s'humilie ; il déchire ſes vêtemens ; il ſe cou-

3. *Reg.* c. 21.

Ibid.

che sur la cendre ; sur tout, il jeûne :
Ibid. *Jejunavitque.* C'est assez ; le ciel se laisse fléchir, & suspend l'exécution de l'arrêt qu'il avoit prononcé contre ce Roi meurtrier & apostat.

Quelle ville que Ninive, avant que Jonas y eût prêché ! C'étoit un peuple plongé dans les plus sales plaisirs : en sorte que le Prophéte même, envoié pour leur annoncer la parole divine, désespéra de leur salut. Cependant les Ninivites, à la prédication de Jonas, changent tout à coup. Le Prince descend de son trône pour prier : il fait ordonner un jeûne universel ; il y comprend jusqu'aux animaux, tout irraisonnables qu'ils
Jon. c. 3. sont : *Homines & jumenta & boves & pecora non gustent quidquam, nec pascantur.* Il n'en faut pas davantage : Dieu, sensible à leurs vœux, les écoute : la compassion succede dans son cœur à la colere : il arrête ses coups : il retient la foudre qu'il étoit prêt à lancer ; & leurs larmes, leurs gémissemens accompagnés du jeûne, les garantissent d'un

malheur autrement inévitable : *Et miſertus eſt Deus ſuper malitiam quam locutus fuerat, ut faceret eis, & non fecit.* Ibid.

C'eſt la pénitence la plus ſalutaire pour nous & la plus convenable. La pénitence a deux effets, & les doit avoir. 1. C'eſt un châtiment du péché. 2. C'eſt un préſervatif contre le péché. Or comme nos ſens & leurs aveugles cupidités ſont les principes ordinaires des péchés que nous commettons, on ne peut mieux punir le pécheur, ni mieux le mettre en garde contre les rechûtes, qu'en affoibliſſant ſa chair, trop accoutumée à ſe révolter, & en éteignant par le jeûne le feu de ſes paſſions. De là ces éloges que les Peres donnent au jeûne, lors qu'ils l'appellent l'aliment de l'ame, ſon ſoutien, ſa défenſe, le ſceau de la pénitence chrétienne, ſans quoi elle devient infructueuſe ; le principe, ou, pour m'expliquer avec ſaint Jean Chryſoſtome, comme le printems des vertus, où elles renaiſſent, où elles refleuriſſent.

Quand donc l'Egliſe ne nous auroit pas fait une loi particuliere du jeûne, il ne faudroit point d'autre loi pour nous y obliger, diſent les Théologiens, que la loi générale de la pénitence. Car, pour ne rien dire du reſte, à combien de tentations ſommes-nous tous les jours expoſés, & combien ſe trouve-t'il de perſonnes qui ne les peuvent ſurmonter que par le jeûne; Par conſéquent, comme la loi de la pénitence nous met dans l'obligation étroite de nous prémunir contre le péché, nous avons la même obligation de prendre un moien auſſi néceſſaire pour cela que l'eſt le jeûne. Auſſi, reprend ſaint Auguſtin, quand je lis l'Evangile, j'y trouve un précepte poſitif du jeûne. L'Egliſe n'a fait proprement qu'en déterminer le tems & la maniere; & c'eſt-là que nous devons admirer ſa ſageſſe, & la vertu toute divine de l'Eſprit de lumiere dont elle eſt éclairée. Elle ſçait combien il nous eſt important de faire pénitence en ce monde. Elle a vû d'ail-

leurs, cette sainte mere, qu'elle avoit deux sortes d'enfans à conduire; les uns trop ardens & trop inquiets, les autres trop lâches & trop indulgens pour eux-mêmes. Que devoit-elle faire? Falloit-il abandonner la pénitence au gré & à la disposition des pécheurs? Mais les premiers emportés par une ardeur sans régle & sans modération, quoique louable dans son principe, toujours incertains s'ils en auroient fait assez, & toujours ajoutant pour calmer là-dessus leurs incertitudes, seroient allés au-delà des bornes, & auroient donné dans des excès: & les seconds au contraire, paresseux & délicats, craignant toujours d'en faire trop, & regardant comme de grands efforts les moindres violences qu'il leur en auroit couté, se seroient de plein droit exemptés de la pénitence, ou n'en auroient fait qu'une très-imparfaite. C'est pourquoi il a été nécessaire de porter une loi commune, à laquelle ceux là pûssent s'en tenir avec assurance, & à quoi ceux-ci fus-

ſent obligés de ſe conformer. Et tel a été le deſſein de l'Egliſe, en inſtituant le jeûne du Carême.

Tems ſacré, dit ſaint Auguſtin, que vous devez conſiderer comme les grands jours d'un Dieu qui ſe diſpoſe à mourir pour vous, & à faire lui-même, tout innocent qu'il eſt, la plus rigoureuſe pénitence. Réflexion, je vous prie, à ce que je vais vous dire. Ce ſont comme les grands jours de notre Dieu, de ce Dieu tant de fois offenſé, ſi ſenſiblement outragé, & qui vient au moins ſe faire juſtice à lui-même. Après tant de chûtes & tant de rechûtes; après tant de déſordres qu'il a ſupportés durant le cours d'une année, lui refuſerons nous une ſi légere ſatisfaction? Le voulez-vous, mon cher Auditeur? le pouvez-vous? Ne l'avez-vous pas aſſez long-tems dèshonoré par les déréglemens de votre vie? N'aura-t'il point la gloire de vous voir humilié ſous ſa main, comme ce Roi d'Iſraël, & ſoumis à ſes châtimens? Oui, ce ſera une gloire pour lui,

&

& il en eſt jaloux. N'avez-vous pas vû Achab, diſoit-il à ſon Prophéte ? ne l'avez-vous pas vû contrit & pénitent devant moi ? *Nonne vidiſti humiliatum Achab coram me* ? 3. *Reg.* c. 21. C'eſt-là que Dieu répare en quelque ſorte les pertes paſſées, & qu'il rentre dans ſes droits. Il a ſon tems, comme le monde a eu le ſien. Le tems du Seigneur, c'eſt un tems de gémiſſemens & de larmes, un tems de mortification & de jeûne. Le péché eſt détruit, le monde eſt confondu, & Dieu vengé de l'un & de l'autre.

J'ajoûte que ce ſont les grands jours d'un Dieu qui ſe prépare lui-même à mourir pour nous, ou plutôt, dont nous nous préparons à célébrer la douloureuſe paſſion. Ah ! Chrétiens, durant ces lugubres myſteres, par où doit finir notre jeûne, comment irons-nous nous préſenter devant JESUS-CHRIST mourant, & l'adorer ſur ſa croix, ſi nous n'avons pas eu le courage de ſoutenir pour lui une pénitence de quelques jours ? Quel reproche

de notre délicateſſe, quand il nous montrera ſon viſage meurtri de ſoufflets, ſa tête couronnée d'épines, ſes mains & ſes pieds percés de clouds, ſon corps déchiré & tout couvert de ſang ? Eſt-ce-là la pénitence qu'il vous demande ? Non, non, répond ſaint Jean Chryſoſtome, vous n'avez point été crucifié comme JESUS-CHRIST, ni pour JESUS-CHRIST ; & vous devez bien rougir de ne vouloir pas faire au moins pour lui le peu qu'il attend de vous, lorſqu'il s'eſt ſacrifié lui-même tout entier pour vous.

Je dis plus : Comment oſerez-vous eſpérer d'avoir part à ſes mérites, ſi vous n'avez eu nulle part à ſes ſouffrances ? Ce point eſt important ; & voici de quoi faire trembler quiconque eſt encore ſenſible aux intérêts de ſon ſalut. Car nous ne ſerons jamais ſauvez que par JESUS-CHRIST. Ce n'eſt pas à dire ſeulement, que nul autre que JESUS-CHRIST ne nous peut ſauver ; mais que nous ne ſerons jamais en effet ſauvés que par une

pleine conformité avec JESUS-CHRIST ; qu'il faut souffrir comme il a souffert ; qu'il faut mourir à nous-mêmes, comme il est mort pour nous : que, par notre pénitence, nous devons mettre, pour ainsi parler, le dernier sceau à la pénitence qu'il a voulu faire, pour nous dégager de la servitude du péché, & pour nous remettre en grace avec Dieu ; qu'il est notre chef, & que nous sommes ses membres ; que les membres doivent être unis au chef, pour en recevoir le mouvement & la vie ; ou, pour m'exprimer en d'autres termes, que les membres doivent être unis au chef souffrant, pour être unis au chef glorieux. Tout ceci est la pure doctrine de saint Paul : *Quos præscivit & prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* Or cette union si nécessaire entre JESUS-CHRIST & nous, peut-elle subsister, quand nous ne voulons participer en aucune sorte à son calice ? ou, si nous voulons entrer en quelque participation de ses peines, *Rom. c. 8.*

le pouvons-nous mieux qu'en pratiquant les pénitences qui nous ſont preſcrites par ſon Egliſe, laquelle eſt ſon interpréte & ſon organe ?

Ah ! mes Freres, quand, ſelon le pieux uſage des Chrétiens, vous irez dans les derniers jours de ce Carême vous proſterner aux pieds du Crucifix, & rendre vos hommages à votre Sauveur expirant au milieu des plus violentes douleurs, que lui direz-vous, & que vous dira-t'il ? Quand, avec un reſpect & une piété apparente, vous appliquerez votre bouche ſur ſes ſacrées plaies, & que vous lui adreſſerez au même-tems les paroles de l'Egliſe : Nous nous humilions devant vous, Seigneur ; & tout humilié que vous êtes vous-même, tout défiguré que vous paroiſſez à nos yeux, nous vous reconnoiſſons pour notre Dieu : Soiez mille fois béni, & béni ſur votre croix, parce que c'eſt par votre croix que vous avez ſauvé le monde : *Adoramus te, Chriſte, & benedicimus tibi, quia per crucem ſanctam tuam redemiſti mundum ?*

Preſ. Eccleſ.

Qu'aura-t'il alors à vous répondre ? ou, sans qu'il s'explique, que vous répondront ses plaies mêmes ? Quelle monstrueuse contradiction ! Un Chrétien au pied de la croix, l'embrassant comme le gage de son salut, & mettant en elle toute sa confiance ; & cependant assez ennemi de la croix, je veux dire assez ennemi de tout ce qui mortifie les sens, pour n'avoir pas voulu, durant l'espace de quelques semaines, les captiver & leur interdire ce qu'ils demandoient contre le devoir & contre la loi ! Un Chrétien au pied de la croix, mais sortant immédiatement & sans nulle intervale de ces parties de plaisirs, de ces repas où le corps n'a manqué de rien, où il s'est accordé sans modération & sans réserve tout ce que lui présentoit une abondance également délicieuse & criminelle ! Enfin, & en deux mots, un Chrétien adorateur tout ensemble & prophanateur de la croix ! quel assemblage ! quelle alliance ! disons mieux, quel sujet de condamnation !

Ce que je trouve de plus étrange, c'eſt que ce ſont les plus grands pécheurs, c'eſt-à-dire, ceux à qui le jeûne eſt plus néceſſaire, qui ſe croient plus autoriſés à s'en diſpenſer. Je le vois pratiquer dans le déſert à des ſolitaires retirés du monde, & menant dans un corps mortel une vie angélique. Je le vois pratiquer dans le cloître à des religieux conſacrés à Dieu dès leurs premieres années, & aiant preſque encore dans un âge avancé l'innocence de leur baptême. Je le vois pratiquer dans le ſiécle même à des perſonnes vertueuſes, engagées dans le parti de la piété, & fidélles à tous les exercices de la Religion. Ainſi ceux qui jeûnent le plus, ce ſont ceux qui devroient jeûner le moins ; & ceux qui ne jeûnent jamais, ce ſont ceux au contraire dont la vie devroit être un jeûne & une pénitence perpétuelle.

Maintenant donc, & à ces jours de ſalut, convertiſſez-vous à moi, dit le Seigneur : *Nunc ergò, dicit*

Joël c. 2.

Dominus, convertimini ad me. C'eſt ſur tout, mes Freres, la converſion du cœur que Dieu vous demande : *In toto corde veſtro.* Mais auſſi je ne me perſuaderai jamais que le cœur eſt bien converti, ſi vous ne faites pas porter au corps la peine qui lui eſt dûë ; &, pour m'en tenir à mon ſujet, je ne vous regarderai jamais comme de vrais pénitens, ſi vous n'êtes pas plus réguliers au jeûne. C'eſt pour cela même que Dieu ajoute par ſon Prophéte : Convertiſſez-vous à moi. Par où ? par le jeûne : *In jejunio.* Ah ! quand *Ibid.* un homme eſt bien touché de Dieu, bien revenu à Dieu, alors ennemi de ſa chair, & animé d'une ſainte haine contre elle, il ne demande qu'à l'aſſujettir, à la dompter, à la châtier ; c'eſt l'aimer que de la haïr de la ſorte. Ne fait-on pas tous les jours à des malades les plus douloureuſes inciſions ? Ne leur applique-t'on pas le fer & le feu ? Ne leur fait-on pas prendre les potions dont la nature a le plus d'horreur ? Ne leur retranche-t'on pas

tous les autres alimens ; & ne les réduit-on pas quelquefois, par une diette de pluſieurs ſemaines, dans la derniere foibleſſe ? Se plaignent-ils de ceux qui les traitent, ce ſemble, avec tant de rigueur ? Pour ſauver le corps, l'on ne compte preſque pour rien les opérations les plus violentes ; & l'on compte pour beaucoup un jeûne qui doit contribuer au ſalut de l'ame : *Convertimini ad me in jejunio* Je pourrois vous dire que le jeûne n'eſt point, à beaucoup près, auſſi pénible que votre eſprit ſe le figure ; & que, ſi vous en vouliez faire l'épreuve, vous ſeriez bien-tôt détrompés là-deſſus des fauſſes idées où vous aimez à vous entretenir. Mais ſans examiner ce point, & quoiqu'il en ſoit, voulez-vous apprendre à ſoutenir conſtamment la pratique du jeûne malgré toutes ſes difficultés ? Aiez ſouvent trois choſes devant les yeux : vos péchés, l'enfer & la mort. Penſez, dis-je, à la multitude & à la griéveté de vos péchés, & vous ne trouverez

plus de pénitence trop ſévére pour les expier. Penſez aux peines éternelles qui leur ſont dûës dans l'enfer, & vous vous eſtimerez heureux, que Dieu change cette éternité malheureuſe dans un jeûne qui paſſe ſi vîte. Enfin penſez à la mort, &, ſuivant l'avis de ſaint François de Sales, ſouvenez-vous que ce Carême eſt peut-être le dernier tems que Dieu vous accorde ; vous conclurez aiſément que vous ne le devez donc pas perdre : *Convertimini ad me in jejunio & fletu & planctu.* Ajoutez au jeûne les ſentimens intérieurs de l'ame, le regret, le repentir du paſſé. Ajoutez-y les œuvres extérieures de la piété chrétienne : qu'on vous voie dans les priſons auprès des affligés, dans les hôpitaux auprès des malades, dans nos temples aux pieds des autels : méditation des choſes ſaintes, lecture des bons livres, fréquentation des Sacremens : point de luxe, d'habillemens immodeſtes, de viſites inutiles, de ſpectacles, d'aſſemblées de plaiſir. Autrement

ce seroit dissiper d'une part ce que vous amassez de l'autre ; & le premier jeûne que Dieu vous demande, dit saint Basile, c'est la sainteté des mœurs, & le retranchement de tous les vices : *Quis scit si convertatur & ignoscat ?* Qui sçait si Dieu touché alors ne vous pardonnera pas ? Que dis-je ? Qui ne sçait pas que Dieu vous pardonnera, qu'il se laissera fléchir par le jeûne, qu'il arrêtera les coups de sa justice, pour vous faire ressentir les effets de sa miséricorde en cette vie & en l'autre, où vous conduise, &c.

Joël c. 2.

SERMON
POUR
LE LUNDI
DE LA PREMIERE SEMAINE.

SUR LE JUGEMENT dernier.

Cùm venerit Filius hominis in majestate suâ, tunc sedebit super sedem majestatis suæ; & congregabuntur ante eum omnes gentes.

Lorsque le Fils de l'homme viendra dans toute sa majesté, il s'assiera sur son trône; & toutes les nations s'assembleront devant lui. En S. Matth. ch. 25.

QUAND viendra-t'il, ce souverain Juge? C'est, mes Freres, ce que je ne puis vous dire, parce que je n'en sçai rien, & qu'il y au-

roit même une eſpece d'infidélité à le vouloir apprendre, après que le Fils de Dieu nous a ſi expreſſément marqué, que ce doit être un ſecret connu ſeulement de ſon Pere & de lui. Du moins y auroit-il une curioſité inutile à vouloir pénétrer ce myſtere. Laiſſons-là toutes ces recherces, dit ſaint Auguſtin; & ne penſons qu'à bien vivre : *Curioſitas abſcedat, pietas ſuccedat.* Car que nous importe, continuë ce Pere, quand JESUS-CHRIST viendra? Vivons comme des gens perſuadés qu'il doit venir un jour; & nous ne le craindrons point, lorſqu'il ſera venu : *Quid ad te quando veniet? Sic vive quaſi venturus ſit, & non timebis cùm venerit.*

Auguſt.

Idem.

Tout ce que je ſçai donc, & ce que je puis vous dire avec aſſurance, c'eſt qu'il viendra, ce Juge des vivans & des morts; que nous le verrons au milieu de la pompe qui le doit accompagner, & que nous ſerons témoins de ſa gloire. C'eſt une vérité fondamentale de notre

foi, ſur laquelle il ne nous eſt pas permis de former le moindre doute. Le Sauveur du monde s'en eſt expliqué dans les termes les plus précis & les plus clairs. Il ne s'eſt pas contenté de cela ; il a confirmé cet article de notre créance par un jurement ſolemnel : *Amen dico vobis :* Je vous le dis en vérité ; le ciel & la terre paſſeront, *cœlum & terra tranſibunt ;* mais mes paroles ſubſiſteront toujours ; & tout ce que je vous ai prédit de mon dernier avénement s'accomplira : *Verba autem mea non tranſibunt.* *Marc. c. 13.* *Ibid.*

Mais, Meſſieurs, comment viendra-t'il ce Fils de l'homme, & pourquoi viendra-t'il ? Comment viendra-t'il ? Revêtu de tout l'éclat de ſa puiſſance, & armé du glaive de ſa juſtice. Je trouve l'un & l'autre marqué dans les paroles de mon texte : *Cùm venerit in majeſtate ſuâ*, quand il viendra dans toute ſa majeſté ; voilà ſa puiſſance : *Tunc ſedebit ſuper ſedem majeſtatis ſuæ*, alors il s'aſſoiera ſur ſon tribunal ; voilà ſa juſtice. Et pour-

quoi viendra-t'il avec cet appareil ſi majeſtueux & ſi terrible ?

Pour vous dire ſur cela ma penſée, il me ſemble que dans ce jugement public il viendra pour réparer deux ſcandales que les hommes ont injuſtement tirés de ſon premier avénement au monde. C'a été un avénement d'humiliation ; & les hommes, dans ſes humiliations, ont mépriſé ce Dieu homme comme nous. C'a été un avénement de grace ; & les hommes ont abuſé de ſa miſéricorde pour l'offenſer avec plus d'impunité, ce Dieu ſi patient & ſi bon. Il y aura donc un jour où il ſe dédommagera, pour ainſi parler, des offenſes & des mépris des hommes, en faiſant paroître aux yeux de l'univers aſſemblé, 1. toute la grandeur de ſa puiſſance, 2. toute la ſévérité de ſa juſtice. De-là, qu'apprendrons-nous ? C'eſt à craindre dès maintenant & par avance, mais d'une crainte toute chrétienne, mais d'une crainte efficace & agiſſante, un Juge, en premier lieu ſouverai-

nement puiſſant, en ſecond lieu ſouverainement juſte. Ah! Seigneur, que ne ſuis-je aſſez heureux, pour imprimer profondément dans les ames cette crainte ſalutaire, qui eſt le commencement de la ſageſſe! J'ai beſoin pour cela de votre grace, & je la demande par l'interceſſion de Marie : *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

Je ne puis vous donner, Chrétiens, une plus ſenſible image de la puiſſance ſouveraine du Maître que nous ſervons, qu'en approchant, autant qu'il eſt poſſible, de vos yeux, & en vous traçant dans une vive peinture cette éclatante & derniere action, où, raſſemblé ſous les ordres, & en la préſence de ce premier maître, l'univers entier viendra recevoir ſa deſtinée & écouter ſon arrêt. Puiſſance univerſelle & ſans bornes, puiſſance abſoluë & ſans dépendance, puiſſance unique & ſans égale : mais, par-là même, puiſſance ſupérieure à toutes les puiſſances du monde, où je trouve trois défauts eſſen-

tiels. Car elles ſont, en premier lieu, bornées dans leur étenduë ; en ſecond lieu, ſubordonnées dans leur pouvoir ; en troiſiéme lieu, balancées par d'autres puiſſances. Contentons-nous d'expoſer la ſuite & les paroles de notre Evangile ; nous y trouverons de quoi nous faire ſentir tout le poids de cette ſuprême grandeur que nous adorons, & dont nous avons les jugemens à prévenir : *Cùm venerit in majeſtate ſuâ.*

C'eſt au Seigneur que toute puiſſance appartient. Puiſſance univerſelle & ſans bornes ; elle s'étend à tous les êtres viſibles, & les tient tous dans une dépendance parfaite. C'eſt la main du Créateur qui les a tirés du néant ; & c'eſt la main du Créateur qui, dans un moment, ſçaura renverſer l'ordre qu'il y a établi, les brouiller, les confondre ; & par le changement le plus général & le plus prompt, étonner & déconcerter toute la nature, dont il eſt l'auteur & l'appui.

Quelle noble, & tout enſemble quelle affreuſe idée d'un Dieu dans

l'éclat de ſa gloire ! Il viendra, non plus s'enſevelir dans les ténébres, ni demeurer dans l'oubli. Trop long-tems obſcur, & trop de fois mépriſé, il fera enfin briller toute la ſplendeur que couvroit cette chair fragile, dont il s'étoit revêtu ; il réparera tous les outrages qu'il aura reçûs ; il y fera ſervir toutes les créatures ; & toutes les créatures ſoumiſes recevront l'impreſſion qu'il leur donnera : *Erunt ſigna in ſole & lunâ & ſtellis, & in terris preſſura gentium præ confuſione ſonitûs maris, & fluctuum.* Je m'imagine déja voir ce grand événement, & y être préſent La mer en courroux ſouleve ſes flots, & fait entendre au loin ſes mugiſſemens ; les élémens dans le déſordre ne gargent plus déſormais la place qui leur avoit été aſſignée ; le ſoleil s'éclipſe, la lune paroît teinte de ſang, les étoiles ſe détachent du ciel, les plus fermes colomnes du firmament ſont renverſées, juſqu'à ce qu'un feu dévorant vienne conſumer enfin les reſtes confus de ce

Luc. c. 21.

vaſte débris. L'homme même, l'homme armé pour ſa propre ruine, venge le premier ſur lui le Seigneur qu'il a offenſé; & les peuples, animés à s'entre-détruire les uns les autres, répandent par tout l'horreur, & portent avec la guerre
Ibid. la plus fatale déſolation : *Surget gens contra gentem, & regnum adverſùs regnum; & terræ motus magni erunt, terroreſque de cœlo.* Tels ſeront, foibles mortels, les miracles que produira le ſouffle du Tout-puiſſant : il l'a voulu de la ſorte; & qui, rébele au premier ſigne qu'il donnera de ſes immuables décrets, oſera un moment, ou pourra même s'y oppoſer ?

De-là, puiſſance abſoluë & indépendante. Il ſemble que le Seigneur, par une révolution ſi générale, veuille ſeulement nous diſpoſer à de plus hautes merveilles. Cela pourroit ſuffire pour tenir les hommes dans la crainte & dans la ſoumiſſion; mais cela ne ſuffira pas pour manifeſter
Marc. 6. 13. toute la gloire du Très-haut : *Et mittet Angelos ſuos.* Il enverra ſes

Anges, ces miniſtres fidéles, que l'excellence de leur nature éleve au-deſſus de tous les êtres créés ; mais qu'une dépendance néceſſaire ſoumet eux-mêmes eſſentiellement au premier être : *Angelos ſuos.* Ce ſeroit trop qu'il daignât lui-même annoncer ſes ordres ; maître qu'il eſt de la mort comme de la vie, s'il veut des quatre parties du monde faire paroître devant lui tout ce que le monde dans ſon immenſe étenduë renferme, il fera ſeulement prononcer une parole : une parole en ſon nom prononcée réſonnera dans le creux des tombeaux, & réveillera des cendres inanimées. Inſenſible à tout, cette vile pouſſiere ſentira l'impreſſion ſecrete du Dieu vivant : ces reſtes informes que tant de ſiécles ont enſevelis dans un oubli profond, inconnus & cachés aux hommes, ſont toujours préſens à cet œil, qui perce juſques dans les ombres de la mort, & qui voit juſqu'aux choſes qui ne ſont point, comme ſi elles étoient. *Surgite ;* levez-vous : c'eſt de la part de

Dieu qui ſe fait porter ſur les aîles des vents, & qui préſide aux eaux. La mer ouvrira ſes flots, & ne retiendra pas un moment les triſtes dépouilles qu'elle avoit englouties. C'eſt le Dieu de la terre qui l'a ordonné : La terre ouvrira ſon ſein ; & par autant de miracles qu'il y a eu d'hommes ſujets à la mort, toute la nature commencera à renaître, tout rentrera dans l'état d'où il eſt ſorti, tout reprendra la place qu'il a perduë. Ce n'eſt point par le nombre des années que l'on conduira à bout cet ouvrage. Le Seigneur ne dépend, ni des tems, ni des lieux ;
1. *Cor. c.* 15. un moment ſuffit, *in momento*. Malgré la longue diſtance des régions les plus reculées, tout ſe rapprochera au premier ſon de la trompette,
Ibid. *in noviſſimâ tubâ*. L'œil ne jette pas
Ibid. plus vîte un regard, *in ictu oculi* : la foudre ne part pas de la nuë avec
Matth. c. 24. plus de précipitation, *ſicut fulgur exit ab Oriente*.

Je paſſe plus avant : puiſſance unique & ſans égale. Tant de forces, tant d'hommes réunis, & une

ſi prodigieuſe multitude aſſemblée ſans confuſion, que ſera-ce après tout devant l'infinie Majeſté de Dieu, qu'un atôme ? Là, que deviendrez-vous, grandeurs humaines ? quels rangs tiendrez-vous, fauſſes divinités du ſiécle ? qui vous fera paroître, & qui vous diſtinguera dans la foule ? Mais que dis-je ? plus de rangs, de dignitez, de preſſéances : pauvre & riche, ſerviteur & maître, artiſan & prince, tout ſera confondu. Non, ce ne ſeront plus, ni des Rois de la terre, ni des fameux conquérans, ni des ſçavans orgueilleux, ni des grands du monde : ce ſeront des hommes ; ſeul titre qui leur reſtera, & qui les mettra tous avec tous les autres hommes dans un égal degré. Ce ne ſera point pour reprendre leur premiere ſupériorité qu'ils ſortiront de leurs tombeaux, mais pour être tous jugez ; & il n'y aura point à appeller de ce Tribunal ; toute autre autorité ſera révoquée ; toute autre autorité pour jamais & tout à coup ſera détruite : *Surgite*,

& venite ad judicium.

Le beau ſpectacle, de voir le Maître du monde aſſis ſur une nuée, & environné de lumiere, regner ſeul, agir, commander; & l'Univers cependant attentif & ſoumis à toutes ſes volontez, ne s'occuper que du ſoin de les executer!

Luc. c. 21. *Tunc videbunt.* Alors ils verront, ces hommes remplis de leur vaine grandeur, ils verront leur orgueïl humilié, & ils ne chercheront plus qu'à rentrer dans leur néant: *Tunc.* Maintenant la paſſion les aveugle, le bruit les étourdit, le ſuccès les enfle, le monde les charme: mais ce ſera à ce jour fatal qu'ils reconnoîtront enfin ce qu'ils n'ont point voulu reconnoître ſur la terre, qu'il n'y eut jamais qu'une ſouveraine puiſſance, dont ils dépendoient, & qu'ils avoient uniquement à craindre. Au premier raion parti de ſes yeux, ils ſeront troublez, effraiez,

Sap. c. 5. *Turbabuntur.* Ils ſeront ſaiſis, conſ-

Ibid. ternez: *Mirabuntur.* L'Ecriture, ſur cela, uſe des expreſſions les plus vives. Ils ſécheront de peur: *areſcen-*

tibus hominibus præ timore. Et comme autrefois les Iſraëlites, dans l'effroi que leur cauſoit la préſence du Dieu des armées, & du premier Légiſlateur, au milieu des foudres & des éclairs, demandoient à Moyſe que le Seigneur ne leur parlât point, parce qu'ils n'en pouvoient ſoutenir les approches; ainſi éblouis, inveſtis, & comme accablés de cette grandeur dominante, ces hommes ſi grands eux-mêmes autrefois, découvrant toute leur foibleſſe, ne penſeront qu'à ſe dérober à un ſpectacle ſi humiliant pour eux; ils invoqueront les montagnes, & ils ſouhaiteront mille fois d'être enſevelis ſous leurs ruines: *Tunc incipient dicere montibus: Cadite ſuper nos.* Ils le ſouhaiteront; mais ſouhaits, vœux inutiles! Quel effort pourra les arracher des bras d'un Dieu vengeur, qui verra tout plier ſous ſon empire, & tout ſe ſoumettre à ſa parole? qui prendra contre lui leurs interêts? qui ſera en état de les ſoutenir? quel ſecours à implorer? quel azile où ſe retirer?

Luc. c. 21.

Luc. c 23.

D'autant plus ſenſiblement confondus, que ce Dieu vengeur ſera ce même Dieu homme qu'ils ont mépriſé dans l'obſcurité de ſa vie mortelle, & qu'il ne ſera plus tems de réclamer & d'adorer dans l'éclat de ſa vie glorieuſe. Il viendra, dit ſaint Auguſtin, avec toute la ſplendeur de ſa divinité, parce qu'il s'eſt caché ſous le voile de notre humanité. Or s'il a pû, tout foible qu'il parût ſur la terre, renverſer d'une parole ſes ennemis, quand, la veille de ſa paſſion, ſe voiant environné d'une troupe de ſoldats, il les fit tous tomber à ſes pieds, en ſe préſentant à eux, & en leur diſant ſeulement : C'eſt moi, *Ego ſum* ; que ſera-ce, reprend ſaint Grégoire, quand, au milieu de toute la milice céleſte, & dans la pompe de ſon triomphe, élevant la voix, mais une voix menaçante, une voix tonnante, il fera retentir cette même parole : *Ego ſum* : c'eſt moi ? Oüi, c'eſt moi-même ; moi que vous avez outragé, moi que vous avez renoncé, moi que vous avez crucifié ?

Joan. c. 18.

cifié : *Ego sum.* Quel coup de foudre ! quel anathême ! Ah ! craignons donc, mes Freres, & craignons tous : car sous des noms, ce semble, empruntés, de qui vous ai-je parlé que de vous-mêmes & de ce qui vous attend ? Ces ennemis du Seigneur, n'est-ce pas vous, pécheurs, qui m'écoutez ? Aveugles mondains, quels soins inquiets vous agitent, & sous quels maîtres vous voit-on trembler ! Combien de retraites peuvent vous dérober à leurs mains, & vous mettre à couvert de leurs traits ? Combien de vastes contrées où leurs loix sont sans vigueur & leurs ministres sans action ? A peine élevés d'un dégré au-dessus de vos têtes, à combien de maîtres eux mêmes ont-ils à répondre ? ou qui d'entre eux au moins se peut flatter de n'être pas autant sujet que vous au premier maître qui domine dans le ciel, & d'où est émanée toute autorité ?

Je ne viens point au reste lever vos craintes ; mais je voudrois en changer l'objet : la crainte est salu-

taire ; mais c'eſt la crainte du Seigneur. Non pas que je doive encore, ni que je prétende vous inſpirer un eſprit d'indépendance, ſi contraire à l'humilité chrétienne & ſi oppoſé à l'ordre établi de Dieu : il y a parmi les hommes des qualités à honorer, des dignités à reſpecter ; chacun a ſes droits ; & les violer, c'eſt aller, dit le ſaint Eſprit, contre les regles de la divine Providence. Mais en cela même auſſi il y a des meſures à obſerver ; & c'eſt un eſclavage également honteux & pernicieux, de s'aſſervir à une puiſſance humaine, que le tems finit, tandis qu'on refuſe à une puiſſance divine, à une puiſſance éternelle, l'obéiſſance qui lui eſt dûë.

Qui donc, mes Freres, devez-vous craindre ? JESUS-CHRIST nous l'a appris ; & je puis emploier ici le même jurement que lui : *Ita dico vobis ;* Je vous dis en vérité : Prenez garde d'attirer contre vous celui qui, après avoir pareillement créé le corps & l'ame, peut perdre l'ame avec le corps, & du même coup

Luc. c. 12.

donner la mort à tout l'homme : craignez-le : *Hunc timete.* Dans l'une & dans l'autre vie, ſon empire eſt par tout égal ; & s'il vous épargne en ce monde, il ſçaura bien ailleurs vous retrouver & vous faire ſentir la force de ſon bras : *Hunc timete.* Le paſſé ne vous l'a déja que trop fait connoître : je dis tant de ſceptres briſés, tant de trônes renverſés, de feux allumés, de foudres lancés, les villes embraſées, les roiaumes abîmés, les nations éteintes. Mais que l'avenir doit bien répondre au paſſé ! Heureux, ſi ces vérités utilement méditées ſervent à réprimer les emportemens de votre paſſion, & à vous retenir dans le devoir : *Ita dico vobis: Hunc timete.* N'attendons pas ces fraieurs ſtériles que cauſe le mal déja préſent & déſormais inévitable. Ce ſont celles des réprouvés ; elles tourmentent, & elles ne guériſſent pas. Mais voici le tems dont nous pouvons profiter ; & voici même les ſentimens qui nous doivent occuper : Y ai-je jamais bien penſé ? le *Ibid.*

Dieu que j'offenſe, c'eſt ce Dieu qui frappe les grands comme les petits; ce Dieu qui parle, & les Rois, à ſes pieds, viennent dépoſer leurs couronnes, & ramper dans la pouſſiere; qui ordonne, & toutes les nations viennent fondre devant lui, & écouter ſa loi; qui menace, & le monde, ébranlé ſur ſes deux poles, eſt prêt à retomber dans ſon premier cahos.

Il voit, mais ſur tout à ce tems qu'il m'annonce, il verra comme réduite à un point devant ſes yeux cette innombrable variété d'êtres ſenſibles & inſenſibles; d'hommes, autant qu'il en a paſſé avant moi dans une ſi longue révolution d'années, autant qu'il en doit venir après moi dans un cours marqué de ſiécles, autant que la terre en contient avec moi dans la plus ſpacieuſe étenduë. Mais dans ce point à peine diviſible, au milieu de toute la nature, que ſerai-je moi? qui ſuis-je déja devant l'immortel, devant le Dieu fort? Si je l'avois une fois apperçû dans ce pompeux,

mais ce terrible appareil du Roi de gloire ; plus troublé que Moyse sur la montagne, plus interdit que les Apôtres sur le Thabor, prosterné & comme anéanti en sa présence, je n'aurois pas, pour lui répondre une parole à prononcer. Cependant il ne peut rien devenir dans la suite des tems qu'il ne soit déja ; & cette grandeur future, qui doit tant causer de confusion & d'allarmes, c'est cette même grandeur que je vois par avance au-dessus de moi, & qui peut sur moi tout à coup s'appésantir & m'accabler : je n'aurois donc point alors de sentimens que je ne doive prendre dès l'heure présente : *Ita dico vobis : Hunc timete.*

Frivoles intrigues du siécle, cessez désormais d'altérer le repos de mon cœur : c'est trop vous écouter, timides précautions qu'inspire la chair ; je n'ai qu'un Dieu à servir, & je n'ai proprement que lui à craindre. Autant qu'une sagesse infinie lui découvre mon péché avec toute l'horreur qui l'accompagne ;

autant & ſans différer eſt-il en pouvoir de le punir. Si j'ai à travailler dans la vie, ce ne doit être que pour l'appaiſer & pour me le rendre favorable. Je ne reconnois plus de vraie diſgrace que ſa haine; & ce qui me confirme dans ces penſées, ce n'eſt pas ſeulement la grandeur de ſa puiſſance, mais encore la ſévérité de ſa juſtice : nous l'allons voir dans la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE. Quand les Peres examinent pourquoi Dieu fera paroître tous les hommes devant ſon tribunal & au jugement univerſel, après les avoir déia tous jugés au moment de la mort & dans le jugement particulier, ils en donnent cette raiſon, à laquelle je m'arrête ; ſçavoir, que Dieu veut faire éclater ſa juſtice aux yeux du monde entier, & dans cette action juridique & autentique la relever & lui rendre toute la gloire qui lui eſt dûë. Il y a un tems, c'eſt celui de la vie préſente, où elle paroît liée & comme ſuſpenduë cette juſtice ſi ri-

goureuſe, & les libertins tirent de là même, ou une occaſion de péché, en préſumant de la divine miſéricorde & en ſe flattant d'une impunité prétenduë ; ou un ſujet d'irreligion, en ſe perſuadant, à la vûë de tant de crimes que Dieu ſupporte, qu'il n'y a point de Providence qui domine là-haut ſur nos têtes, & de Juge ſouverain qui veille au bon ordre & au gouvernement du monde. Il faut donc qu'après le premier avénement de JESUS-CHRIST, qui fut un avénement de grace, il y en ait un autre qui ſoit un avénement de juſtice, & d'une juſtice publique, où les pécheurs ſoient confondus, & où Dieu, par une nouvelle, mais derniere condamnation, confirme ſolemnellement les arrêts qu'il aura portés contre eux. Il faut que l'univers en connoiſſe toute la droiture & toute la ſévérité. De-là, en premier lieu, la manifeſtation des conſciences ; de-là, en ſecond lieu, ce couroux formidable du Juge à l'aſpect de tant d'abominations ; de-là, en troiſiéme lieu,

cette ſentence commune qu'il prononcera contre les réprouvés, & qui mettra en quelque ſorte le comble à leur déſeſpoir : voilà, mes Freres, ce qu'il faut écouter.

Manifeſtation des conſciences : je me ſers ſur cela d'abord d'une comparaiſon que je tire de l'Ecriture. Le Roi Ezechias attaqué d'une maladie mortelle, qui l'avoit réduit à la derniere extrêmité, diſoit à Dieu : Seigneur, ma vie eſt comme une tente que l'on plie déja pour l'emporter : *Generatio mea convoluta eſt à me quaſi tabernaculum.* Remarquez cette expreſſion, *convoluta eſt*, elle eſt pliée. Tel eſt l'état préſent de nos conſciences : elles ſont maintenant comme renfermées, comme enveloppées dans elles-mêmes ; ce ſont des ténébres impénétrables aux yeux des hommes. Là demeurent cachés, comme autant de monſtres, les péchés les plus honteux, des péchés préſqu'infinis par leur nombre, des péchés de toutes les eſpéces, péchés de l'eſprit, péchés du cœur, péchés

Iſaïe c. 38.

des sens. Il n'y a que l'œil de Dieu qui puisse percer dans cet affreux cahos ; mais tout autre que Dieu n'y découvre rien, n'y voit rien, *convoluta est.* Ainsi quand une tente, disons mieux, quand une tenture qui servoit à faire une tente, est pliée, on n'y apperçoit, on n'y distingue, ni figures, ni personnages ; on ne sçait si c'est un payſage agréable, ou de sanglantes batailles qui y sont dépeintes, *convoluta est :* mais au moment qu'on vient à la déplier, tout se développe, tout se montre tel qu'il est. Les personnages, les figures paroissent, ou dans toute leur beauté, ou dans toute leur difformité. Les impressions qu'ils font sur les spectateurs sont différentes, selon la diversité des sujets qui s'y trouvent représentés.

Or ce sera là comme le premier acte de cette justice générale que Dieu exercera à la fin des tems. Ces consciences, jusques-là couvertes & voilées, seront tout à coup exposées au grand jour ; ces consciences resserrées, concentrées, fermées par

tant de plis & de replis, ſeront tout à coup étalées à la face du ciel & de la terre. On verra, dit ſaint Ambroiſe, profondément gravés, & comme en des caracteres déſormais ineffaçables, tous les déſordres d'une vie criminelle. On ne les y verra pas ſeulement en commun, ajoute ſaint Baſile, mais en détail & juſqu'aux moindres circonſtances, juſqu'aux plus légeres traces. C'eſt la menace que Dieu tant de fois nous à faite, & en des termes ſi forts : Nahum c. 3. *Oſtendam gentibus nuditatem tuam, & regnis ignominiam tuam.* Je ferai voir, dit le Seigneur, aux Roiaumes, aux nations entieres l'ignominie de votre péché : *Oſtendam.* Je leur ferai voir tous les déguiſemens d'une vertu hypocrite, qui, ſous le manteau de la piété, cachoit les plus ſacriléges prophanations, & tous les excès où peut porter un cœur corrompu : *Oſtendam.* Je leur ferai voir tous les débordemens d'une paſſion déréglée que rien n'a pû arrêter. Ils verront tous les pas qu'elle vous a fait faire,

toutes les meſures qu'elle vous a fait prendre, toutes les injuſtices qu'elle vous a fait commettre, toutes les intrigues, tous les engagemens qu'elle vous a fait former; combien de dépits, de jalouſies, d'animoſités, de haines, de reſſentimens elle a fait naître dans votre ame; combien de loix elle vous a fait violer; enfin, dans quelles habitudes elle vous a plongé : *Oſtendam.* Retracez-vous à vous-même le ſouvenir de ce qu'il y a eu juſqu'à préſent dans votre conduite de plus ſecret; de ce qui vous a cauſé tant d'allarmes, quand vous avez eu quelque ſujet de craindre qu'il ne fût connu; de ce qui vous couvre de confuſion toutes les fois que vous y penſez ſeulement vous-même; de ce que vous voudriez abîmer dans des ténébres éternelles : de ces malignes intentions, en affectant au-dehors la droiture la plus ſincere; de ces noires fouberies, de ces lâches trahiſons, de ces piéges que vous avez tendus à l'innocence, pour l'opprimer & pour profiter

de ſes dépouilles ; de ces fougues inſenſées d'un amour impur, & de ces emportemens dans le plaiſir, & dans le plaiſir le plus infâme, malgré la pudeur naturelle du ſexe, malgré la ſainteté du caractere. Vous n'avez qu'à écouter votre conſcience ; vous ſçavez ce qu'elle vous reproche, ce qu'elle vous préſente ſans ceſſe, & ſous des images ſi odieuſes. Vous le ſçavez ; je le ſçai comme vous ; mais je ne me contenterai pas de le ſçavoir : *Oſtendam.* Je le publierai, & je le publierai de ſorte que de tout ce qu'il y aura eu d'hommes, avant vous, avec vous, après vous, pas un ne l'ignorera. Vous ſerez l'opprobre de l'univers : *Oſtendam gentibus nuditatem tuam, & regnis ignominiam tuam.*

J'oſe dire après tout, Chrétiens, que ce ſeroit encore peu ſi cette juſtice ſi ſévére ne nous donnoit à ſoutenir que les yeux des hommes & leurs mépris. Mais qui ſoutiendra ce courroux redoutable qu'elle allumera dans le cœur de Dieu contre

des criminels, qui ne ſeront plus pour lui que des ſujets d'horreur ? C'étoit la queſtion que faiſoit le Prophéte, & que je vous fais à vous-mêmes, mes Freres : *Ante faciem indignationis ejus quis ſtabit ?* Nahum c. 1. Peſez bien toutes ces paroles : cette colere d'un Dieu offenſé, d'un Dieu tonnant & foudroiant ; il la faudra voir de près : *Ante faciem.* Quand on eſt éloigné du Prince, ſa colere, toute violente qu'elle eſt, ne fait pas ſur le cœur d'un ſujet rebele les mêmes effets que lorſqu'il faut paroître en ſa préſence, & ſe montrer devant lui : un regard de ſes yeux atterre, & jette la fraieur dans l'ame ; on eſt interdit, ſaiſi, conſterné : *Ante faciem indignationis ejus.*

Ce ſera une colere pleine de fiel & d'indignation. Rien de plus vif que le reſſentiment d'un ami contre un ami perfide qui l'a vendu, d'un pere contre un fils dénaturé qui l'a trahi, d'un époux contre une épouſe infidelle qui l'a dèshonoré. Plus les nœuds ont été chers,

plus la liaiſon étoit étroite, & plus la haine eſt profonde & amere. Quels reproches de la part de ce Dieu Sauveur, quand il nous préſentera ſa croix, cette croix ſi douloureuſe pour lui, ſi ſalutaire pour nous, & dont nous aurons anéanti le prix ? Quand il nous découvrira ſes plaies, qu'il nous demandera compte de ſon ſang ; à nous, mes Freres ; à nous, dis-je, en particulier ; à nous, Chrétiens, ſpécialement choiſis, &, pour parler avec ſaint Paul, ſpécialement rachetés, quoique tous aient eu part à cette rédemption univerſelle & ſurabondante ? Avec quel dédain regardera-t'il des pécheurs dont le ſalut lui a tant coûté, qu'il deſtinoit au plus noble héritage, & à qui il réſervoit toutes ſes richeſſes ; mais que le peché aura dégradés, pour ainſi dire, & avilis à ſes yeux ? Il les renoncera, de même qu'ils l'ont renoncé ; il les mépriſera, de même qu'ils l'ont mépriſé ; il les oubliera, comme ils l'ont oublié. Que dis-je ? il s'en ſouvien-

dra ; mais ce souvenir [illegible]isque vous qu'à l'enflammer davantage [illegible]écouteux, à l'aigrir & à l'irriter : *Ante faciem indignationis ejus quis stabit ?*

C'est donc là que l'Ecriture nous le peint sous la figure d'un lion qui rugit, & qui, par ses rugissemens, fait tout frémir autour de lui ; d'un ennemi qui insulte à son ennemi terrassé, & qui goûte, en lui insultant, tout le plaisir de la vengeance ; d'un conquérant qui porte par tout le feu, & qui fait tout tomber sous ses coups. Ah ! quel changement ! & où est ce Dieu de bonté, qui répandoit ses dons avec tant de profusion ? Où est ce Dieu de patience, qui attendoit des années entieres, & qui faisoit même tant d'avances pour ramener une ame égarée, & pour la sauver ? Où est ce Dieu de toute consolation, qui s'insinuoit dans les cœurs, ou qui tâchoit au moins à s'y insinuer avec tant de douceur ? Hommes rebeles, c'est vous qui l'avez changé ; c'est votre malice : ou plutôt, il est toujours tel qu'il a été. Car

plus la haïr pour vous ;
la haïr ns un Dieu
Qu' emportoit ſur
u ſi juſte pré-
ere, c'eſt tou-
rainement bon ;
porte ſur ſa bon-
s l'avez laſſée, fa-
ette bonté qui vous
vous appelloit, qui
vous cherchoit, qui vous ſupportoit. Il l'exercera envers d'autres. Voiez cette troupe d'élus qu'il raſſemble dans ſon ſein, & dont vous enviez maintenant le ſort : c'eſt ſur eux qu'il fait éclater ſa miſéricorde toute entiere ; & il verſeroit encore ſur vous-mêmes ſes dons les plus précieux, ſi vous n'en aviez pas tari toutes les ſources. Plus pour vous de ſa part que des anathêmes ; plus qu'une ſentence de condamnation, & ſans appel : ſa juſtice la dictera, ſa bouche la prononcera, l'univers l'entendra, l'enfer & ſes miniſtres l'exécuteront, & vous en ſentirez éternellement les effets. Ecoutez-là, Chrétiens ; écoutez-la

bien ; écoutez la tous, puiſque vous y êtes également intéreſſés ; écoutez-la, & la méditez ſouvent & avec fruit, tandis qu'elle peut encore ſervir à la réformation de vos mœurs, & à votre ſalut. Autrement, à quoi ſervira-t'elle ? A votre ruine, à votre déſeſpoir.

Ce ſera une ſentence de ſéparation ; je dis, de ſéparation avec Dieu : *Diſcedite à me ;* Retirez-vous de moi. De vous, Seigneur ! de vous, notre unique fin ! de vous, le principe de notre être & le centre de notre repos ! de vous, le ſeul objet maintenant de tous nos déſirs ! de vous, notre Dieu ! Oui, de moi, *à me*. Vous vous êtes égarez de cette fin, où je vous appellois ; vous avez abandonné ce Créateur, qui vous avoit formé ; vous avez ſacrifié à des intérêts périſſables, à de ſales plaiſirs, cette ſouveraine béatitude qui vous deſtinoit ; vous avez porté ailleurs vos vœux ; vous avez préſenté à d'autres divinités votre encens ; cherchez-les, ces faux dieux, & im- *Matth. c. 25.*

plorez leur assistance. Pour moi, je ne suis plus à vous, & vous n'êtes plus à moi. Retirez-vous : *Discedite.*

Ce sera une sentence de malédiction : *Maledicti*, maudits. La source de tout bien, c'est la bénédiction de Dieu. Donc la source de tout mal, c'est la malédiction de Dieu. *Maledicti ;* maudits de mon Pere, qui vous réprouve ; maudits de moi-même, à qui mon Pere a remis toute sa puissance pour vous juger ; maudits de tous les hommes, soit justes, soit pécheurs ; de toutes les créatures qui crient vengeance contre vous.

Ce sera une sentence entiere & consommée. Dans le premier jugement, les coups de Dieu ne sont tombés que sur l'ame. L'ame seule a reçû son arrêt : mais à ce dernier jugement, le corps & l'ame, tout l'homme à la fois sera condamné : *In ignem*, au feu, malheureuses victimes, que j'ai rassemblées, & que je veux immoler à ma justice : *In ignem ;* au feu & au

même feu, qui, dès le commencement du monde, fait le tourment des démons : *Qui paratus eſt diabolo & angelis ejus.* Portez dans des flâmes dévorantes cette chair, dont vous avez été idolâtres ; cette chair que vous avez tant flattée, ſi délicatement nourrie, ſi magnifiquement & ſi malignement parée ; cette chair qui a corrompu l'eſprit, & dont l'eſprit a ſuivi les cupidités les plus groſſieres. Portez-le avec vous ce corps de péché. Il a eu part au crime ; qu'il ait part au châtiment.

Ce ſera une ſentence irrévocable. Allez au feu, & au feu éternel, *æternum.* Quoi, Seigneur ! vous perdre pour toujours ! Vous ſerez toujours indignes de moi ; & pour me poſſéder, il faut l'avoir mérité. Mais, Seigneur, la plus criminelle vie a été au moins ſi courte ; & pour une vie ſi courte, une éternité de peines ? Il n'a pas tenu à vous qu'elle n'ait été plus longue, qu'elle n'eſt été éternelle ; & eût-elle éternellement duré, vous m'euſſiez éter-

nellement offensé. D'ailleurs, je vous en avois averti; vous le sçaviez : l'éternité n'aura rien de si rigoureux pour vous, à quoi vous ne vous soiez volontairement exposés.

Mais ces hommes que vous condamnez, ô souverain Auteur de la nature, n'est-ce pas votre ouvrage? n'est-ce pas à votre image que vous les avez formés? ne sont-ce pas vos enfans? C'est pour cela même que je les abandonne; c'est parce qu'ils l'ont eux-mêmes défiguré, prophané, cet ouvrage qui m'étoit si précieux, & que je ne le trouve plus tel qu'il est sorti de mes mains; c'est parce qu'ils l'ont eux-mêmes effacée, cette image, qui leur donnoit une distinction si glorieuse, & à quoi je pouvois les reconnoître; c'est parce que d'enfans qu'ils étoient, ils sont devenus des rébeles, des ennemis, des parricides. Mais, ô Dieu de bonté, leurs pleurs, leurs gémissemens, leurs vœux, la confusion dont ils sont couverts, la douleur qui les presse, l'effroi qui les saisit, la dé-

ſolation, l'accablement où ils ſont; tout cela n'a-t'il plus de quoi vous toucher ? Regrets inutiles : ce n'eſt point le cœur qui agit, ou ce n'eſt point par la grace qu'il agit : c'eſt par une crainte ſervile & intéreſſée, c'eſt par une dure néceſſité. Ils ſe ſont endurcis contre moi; & moi, je me ſuis endurcis contre eux. Achevez donc, Juge tout-puiſſant, & ne frappez pas à demi : ſi vous ne voulez pas les ſauver, anéantiſſez-les; c'eſt le dernier eſpoir qui leur reſte. Non, je les ai faits pour ma gloire, pour la gloire, dis-je, ou de ma miſéricorde, ou de ma juſtice. Ils ont mépriſé l'une, ils glorifieront éternellement l'autre.

Ce ſera une ſentence efficace : point de ſuſpenſion, point de délai; vouloir & faire ce n'eſt en Dieu qu'une même choſe. Au moment qu'il dît : que la lumiere paroiſſe, la lumiere parut; & au moment qu'il dira : allez au feu, l'enfer s'ouvrira ſous leurs pieds pour les engloutir. Ah! Chrétiens, avez-vous jamais bien compris ces der-

nieres paroles, par où l'Evangile conclut le récit de ce jugement formidable ? y avez-vous jamais bien pensé ? *Ibunt hi in supplicium æternum.* Ils iront dans les supplices éternels ; ils tomberont dans ces abîmes profonds, au milieu de ces brasiers ardens, d'où ils ne sortiront jamais. L'affreux moment, où JESUS-CHRIST tout à coup disparoîtra à leurs yeux, & où une main invisible les repoussera, les précipitera dans l'enfer, tandis que les bienheureux, sur leur tête & à leur vûë, entreront dans le ciel ! *Justi autem in vitam æternam.* Quels transports ! quelle fureur ! C'est ce qu'on ne peut connoître qu'en l'éprouvant ; & fasse le ciel que vous n'en veniez jamais à une si funeste épreuve.

Matth. c. 25.

Ibid.

La conclusion, mes Freres, c'est toujours la même : de craindre Dieu. Imprimez-la, Seigneur ; gravez-la profondément dans mon ame, cette crainte salutaire : qu'elle pénétre tous les membres de mon corps, mes os, ma chair :

Confige timore tuo carnes meas. Si je demande à craindre davantage vos jugemens, ô mon Dieu, c'eſt parce que j'ai commencé à les craindre, & que je comprens combien il eſt important de les craindre toujours : *A judiciis enim tuis timui.* Saint Jerôme croioit toujours entendre le ſon de cette trompette qui appellera les vivans & les morts. Que cette même crainte, que cette crainte chrétienne me ſoit par tout préſente ; au milieu du monde, dans le maniement des affaires, dans les converſations, dans toutes les occurrences de la vie. Que rien ne me la puiſſe arracher, ni paſſion, ni intérêt, ni plaiſir, ni autorité des grands, ni importunité des petits, ni exemple, ni reſpect humain, ni tentation, ni occaſion : *Confige timore tuo carnes meas.* Que ce ne ſoit pas une crainte déſeſpérante, mais vive, mais courageuſe, mais agiſſante. C'eſt ainſi, mon Dieu, que je demande à craindre vos arrêts, pour me

Pſal. 118.

Ibid.

disposer à recevoir vos bénédictions, & à vous aimer dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.

SERMON

SERMON

POUR

LE MARDI

DE LA PREMIERE SEMAINE.

SUR LA SAINTETE' Chrétienne.

Cùm intrasset Jerosolymam, commota est universa civitas, dicens: Quis est hic?

JESUS-CHRIST *étant entré dans Jerusalem, toute la ville fut en mouvement, disant: Qui est celui-ci?* En S. Matth. ch. 21.

ILs le devoient bien connoître par eux-mêmes, cet Homme-Dieu. Ses œuvres parloient assez; & tant de miracles faits à leurs

yeux, & dont ils avoient été témoins, ne leur permettoient pas de douter qu'il ne fût le Meſſie promis du ciel, & envoié pour le ſalut du monde. Mais, au contraire, à juger par nos actions de ce que nous ſommes, & quel caractere nous portons : *Quis eſt hic ?* diroit-on, mes Freres, que nous ſommes Chrétiens ; & ſi nous en avons le nom, en avons-nous la ſainteté ? Cependant que ſert un nom, pour ſaint qu'il ſoit, ſi nous le démentons, ſi nous le prophanons dans la pratique ? & au lieu de nous juſtifier devant Dieu, n'eſt-ce pas alors un titre de condamnation ? Il eſt donc important de vous apprendre en quoi conſiſte la ſainteté du Chriſtianiſme ; cette ſainteté à laquelle nous ſommes tous appellés, comme diſciples de JESUS-CHRIST ; cette ſainteté eſſentielle & néceſſaire dans tous les états. Mais parce que nous nous décourageons aiſément à la vûë des difficultés, il faut au même-tems ſoutenir votre foibleſſe ; & en vous montrant

vos devoirs, vous animer à les remplir par la récompense que Dieu y a attachée. En deux mots, mes Freres, ce que Dieu attend d'un Chrétien, ce sera la premiere Partie. Ce qu'un Chrétien doit attendre de Dieu, ce sera la seconde Partie. L'une & l'autre va faire le sujet & le partage de ce discours, après que nous aurons salué Marie, en lui disant : *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

Je trouve que nous tombons communément en deux grands défauts, touchant l'usage de la foi. Ou bien l'on se contente d'une certaine foi spéculative, qui consiste en des connoissances vagues & générales, mais qui ne descend jamais aux obligations que la religion nous impose, & dont nous ne voulons pas être instruits : ou, si nous nous appliquons à les connoître, ces devoirs essentiels, notre esprit devient alors ingénieux à imaginer des prétextes, & à trouver de fausses subtilités pour nous en décharger, & pour les rejetter sur les autres.

Je m'explique, parce que la choſe eſt importante, & que ces deux points renferment une morale très-utile & en même-tems très-néceſſaire pour la réformation de nos mœurs.

Nous ſçavons aſſez quelle eſt l'excellence de la religion que nous profeſſons : nous ſçavons que les prophéties & les miracles ont rendu des témoignages inconteſtables aux ſaintes vérités que l'on nous annonce. Nous admirons les grands & les profonds myſteres qui nous ont été révélés, l'exiſtence d'un premier Etre, & ſes divins attributs ; une puiſſance qui a tout créé & qui ſoutient tout, qui conſerve tout ; une providence qui a toujours les yeux ouverts ſur nous, & qui nous gouverne, qui nous conduit avec efficace & avec douceur ; un Dieu homme, un Dieu ſauveur & ſanctificateur des ames. Quand nous liſons l'Evangile, nous y trouvons un ordre, une convenance, une droiture, une ſageſſe, une grandeur, une ſainteté qui nous

inſpire du reſpect & de la vénération ; nous nous en expliquons quelquefois dans les plus beaux termes & les plus choiſis. Expreſſions magnifiques, mais ſans conſéquence ; car dès qu'il en faut venir des principes à la pratique, & apprendre de là nos devoirs, l'obligation du jeûne, de la pénitence, de l'aumône, du pardon des injures, de la priere, & les autres, nous craignons d'entrer dans un pareil éclairciſſement, tout néceſſaire qu'il eſt, & nous demeurons dans une ignorance en cela d'autant plus criminelle qu'elle eſt volontaire.

Que ſi néanmoins nous ne pouvons ignorer les devoirs du Chriſtianiſme, & nous les cacher à nous-mêmes, nous donnons alors dans une ſeconde illuſion, plus ſubtile encore & plus dangereuſe. Nous convenons de l'obligation à l'égard des autres états, mais nous nous perſuadons qu'elle perd toute ſa force par rapport à nous, & qu'elle ne nous regarde pas. Nous ſommes éloquens à exagerer les dan-

gers de notre condition, les obſtacles qui s'y rencontrent, ſes engagemens prétendus, & directement oppoſés à ce que la ſainteté chrétienne demande de nous. On raiſonne là-deſſus à ſon gré, & d'une maniere ſpécieuſe. Telle & telle choſe, dit un homme du monde, ſont bonnes pour les Religieux, c'eſt là le caractere qui les diſtingue, c'eſt leur profeſſion ; ils ne ſont point chargés de mille affaires qui nous occupent ; ils n'ont point les embarras d'un bien qu'il faut faire valoir, & d'une famille qu'il faut entretenir ; ils ſont à eux, & ils n'ont qu'à ſervir Dieu : mais nous, au milieu du ſiécle, dans les diſtractions continuelles que nous donnent une charge, un négoce, une maiſon, des compagnies qu'il faut recevoir, certaines aſſemblées où le torrent nous entraîne, & où nous devons nous-mêmes nous trouver par bienſéance ; que pouvons-nous faire ? Avons-nous le loiſir & les moiens de vaquer aux exercices de piété ? & ne ſera-ce

pas assez pour nous, si nous pouvons un jour toucher la miséricorde de Dieu & la fléchir en notre faveur? Or écoutez, Chrétiens du monde, faux Chrétiens, ce que j'ai maintenant à vous dire; c'est à vous que je parle dans ce discours; & je veux aujourd'hui vous détromper de vos erreurs, & vous faire voir à quoi vous engage la qualité que vous portez.

Je prétens d'abord que cette qualité si sainte par elle-même ne demande pas seulement une foi de spéculation, mais une foi de pratique; c'est-à-dire, une foi agissante, une foi réduite en œuvres: sans cela, votre foi, dit l'Apôtre saint Jacques, n'est qu'une foi morte; & une foi morte est inutile pour le salut: *Fides sine operibus mortua est.* Jacq. 2. En effet le dessein de Dieu, en nous donnant la foi, n'a pas été précisément d'éclairer l'esprit; mais, en l'éclairant, de toucher le cœur; & en touchant le cœur, de nous exciter à accomplir tout ce que notre vocation nous impose. La

foi eſt comme un flambeau qui doit nous conduire : que ſert le flambeau, ſi nous ne voulons pas marcher dans la voie qui nous eſt tracée ?

Auſſi, prenez bien garde que dans la loi évangélique, outre les myſteres que l'on nous propoſe à croire, on nous preſcrit une morale à ſuivre. Si la foi nous enſeigne qu'il y a un ſouverain Maître, de qui nous dépendons tous, elle nous apprend au même-tems à lui rendre le culte qui lui eſt dû, & à l'honorer par l'obſervation de ſes commandemens. Si la foi nous enſeigne qu'il y a une éternité malheureuſe, un enfer à craindre, elle nous apprend au même-tems à l'éviter par la fuite du péché, & elle nous fait le dénombrement des péchés dont nous avons à nous préſerver. Si la foi nous enſeigne qu'il y a une éternité bienheureuſe, une gloire immortelle qui nous eſt deſtinée, & où nous ſommes appellés, elle nous apprend au même-tems à la mériter par l'exerci-

ce des vertus ; & ces vertus, elle nous les marque en détail : l'amour de Dieu, la charité du prochain, le mépris & le détachement des biens sensibles, l'humilité, la mortification des sens, la patience dans les maux, la conformité aux ordres de Dieu, la ferveur dans l'oraison, dans la fréquentation des Sacremens ; en un mot, tout ce qui est contenu dans les maximes de JESUS-CHRIST. Si la foi nous enseigne qu'il y a un Rédempteur des hommes, qu'il a vêcu parmi nous, & qu'il est mort pour nous, elle nous apprend au même-tems à l'imiter comme notre modele, à condamner ce qu'il a condamné, à estimer ce qu'il a estimé, à regler la conduite de notre vie sur toutes ses actions. Les points de morale ne sont pas moins essentiels que les points de pure créance ; agissez, & ne croiez pas, tout ce que vous faites n'est devant Dieu de nulle valeur ; mais aussi, croiez & n'agissez pas, votre foi même, bien loin de vous justifier, est un té-

moignage contre vous.

En vain donc, répond saint Jacques, vous me dites que vous avez la foi & que vous êtes Chrétien : si vous voulez m'en convaincre, ne vous contentez pas de le dire ; mais montrez-le moi par vos œuvres : *Ostende mihi fidem tuam.* Quand je vous verrai faire une étude sérieuse de tous les articles de la loi, pour sçavoir à quoi elle vous oblige, & pour l'observer exactement, pleinement, constamment, alors je dirai que vous êtes Chrétien. Quand je vous verrai vous-même vous interdire tout ce que la foi vous défend, renoncer au jeu, aux spectacles, aux plaisirs criminels, combattre vos passions, corriger vos mauvaises habitudes, veiller sur tous les mouvemens, sur tous les désirs de votre cœur, pour ne lui rien permettre qui blesse la conscience & qui ne soit pas dans l'ordre, alors je dirai que vous êtes Chrétien. Quand je vous verrai assidu dans nos Eglises, modeste & dévot durant le Sacrifice

Jacq. 2.

de nos autels, attentif à la parole divine, adonné à la lecture des bons livres & à la méditation des choſes ſaintes, retenu dans vos diſcours, équitable & droit dans vos entrepriſes, laborieux dans votre emploi, & vous y appliquant pour Dieu & ſelon Dieu, aimant la retraite, ſouffrant avec ſoumiſſion, ſoulageant les pauvres, faiſant tout le bien qui dépend de vous, alors je dirai que vous êtes Chrétien : *Oſtende mihi fidem tuam.* Mais quand au contraire je vous vois oiſif & negligent, ignorant quelquefois les plus eſſentielles obligations, & ne voulant pas vous en inſtruire ; je dis que votre foi n'eſt qu'un vain nom, qu'un phantôme ſpécieux, & qui n'a rien de ſolide ; que c'eſt, pour parler toujours avec le même Apôtre, un corps ſans ame & ſans vie : *Sicut enim corpus ſine ſpiritu mortuum eſt, ita & fides ſine operibus mortua eſt.*

Mais dans le monde devons-nous avoir les vertus du cloître ? ſommes-nous des Religieux ? Non, mes

Freres ; mais vous êtes, ou vous devez être des Chrétiens. Or il y a une perfection commune & propre de tous les Chrétiens, comme il y a une perfection particuliere & propre des Religieux. Si je vous demandois toute la perfection religieuſe, je paſſerois les bornes, & vous auriez raiſon de vous plaindre que je veux vous porter trop loin. Mais lorſque vous rejettez auſſi ſur les Religieux toute la perfection chrétienne, & que vous n'en voulez rien retenir pour vous, j'ai ſujet de vous reprocher que vous dementez votre foi, & que vous n'allez pas où Dieu vous appelle. Je trouve tant de gens dans le monde qui ſe prévalent de cette différence du Séculier & du Religieux, & ne l'entendent pas à beaucoup près comme elle doit être entenduë, que j'ai cru devoir éclaicir cette matiere, & vous en dire mes penſées, ou plutôt rapporter celle des Peres & des maîtres de la morale, ſur le témoignage deſquels je vais parler.

Je distingue donc deux sortes de devoirs dans le Christianisme. Il y a des devoirs qui regardent seulement les Religieux, & qui ne conviennent point au reste des Chrétiens. Religieux, vous vous dépouillez par le vœu de pauvreté de tous les biens de fortune; vous vous engagez à vivre dans le célibat par le vœu de chasteté; & par le vœu d'obéissance, vous soumettez pour Dieu votre volonté à la volonté d'un homme, suivant la forme & la regle de la religion que vous avez embrassée: ce n'est point là l'état du séculier. Mais il y a d'autres devoirs qui concernent également & les religieux en particulier & tous les chrétiens en général; & c'est en cela qu'est renfermée, je ne dis pas la sainteté religieuse, mais la sainteté chrétienne, qui est celle du séculier comme des autres.

Ainsi, par exemple, la foi, l'espérance, la charité, l'amour des ennemis, la douceur le renoncement à soi-même, le dégagement

du cœur, la mortification de l'esprit, la continence selon l'état & la situation où l'on est, la patience dans les afflictions, la fuite du monde, de ce monde prophane & corrompu, contre lequel JESUS-CHRIST a lancé tant d'anathêmes, de ses pompes, & de ses fausses grandeurs & de ses divertissemens; l'abstinence, les œuvres de misericorde; tout cela & bien d'autres points sont autant pour vous, mes Freres, que pour moi. Je ne suis pas là-dessus plus Chrétien que vous, & par conséquent mon obligation est la vôtre, & votre obligation est la mienne. Ce n'est point-là le fondement de ma religion particuliere, mais de notre religion commune. C'est à cet égard le même Christianisme qui nous engage, c'est le même maître qui nous commande, le même Dieu que nous avons à servir, le même Juge à qui nous rendrons compte; ce sont les mêmes moiens, les mêmes graces, les mêmes secours qui nous sont donnez, & pour nous conduire à

la même fin ; c'eſt le même ſupplice que nous avons à craindre, & la même récompenſe qui nous eſt promiſe ; juſques-là égalité parfaite.

Pour mieux comprendre la vérité de ce que j'avance, conſiderons l'Evangile, & faiſons avec ſaint Jean Chryſoſtome quelques remarques bien ſolides, ſur le cinquiéme chapitre de S. Matthieu, qui contient ce beau Sermon, que ſaint Auguſtin appelle le Sermon de la montagne, ou celui des béatitudes.

La premiere remarque eſt, que JESUS-CHRIST dans cet excellent Sermon prétendit tracer le plan & l'idée de la perfection Chrétienne. Auſſi, ſelon l'obſervation de ſaint Bernard, il avoit fait parler auparavant ſes Prophétes ; mais là il parla lui-même, il ouvrit ſa bouche : *Aperiens os ſuum.* Matth. 5. 2
Dieu avoit donné à Moyſe l'ancienne loi ſur la montagne ; & ce fut ſur la montagne que le Fils de Dieu donna la nouvelle : *Aſcendit in montem.* Ibid. Il s'aſſit, comme un

maître qui enseigne dans une chaire : *& cùm sedisset, docebat eos.* Et quelles divines leçons fit-il à ceux qui l'écoutoient ? En quoi consiste cette doctrine si sublime, cette perfection si relevée ? En huit articles. 1. Dans l'esprit de pauvreté, qui déprend l'ame de toute affection aux richesses périssables, soit qu'on les possede, ou qu'on ne les possede pas : *Beati pauperes spiritu.* 2. Dans la bénignité, qui part & d'un profond mépris de nous-mêmes, & d'une sincere estime des autres ; & qui arrête les impatiences, les emportemens, les envies, les paroles aigres, les médisances, les dissensions, les ressentimens, les vengeances. *Beati mites.* 3. Dans la componction & la douleur, qui nous fait pleurer nos péchés, & gémir sur les miseres de cette vie humaine, exposée à tant de tentations, à tant de périls, & où les chûtes sont si fréquentes : *Beati qui lugent.* 4. Dans une faim & une sainte soif de la justice, c'est-à-dire, dans un désir ardent de s'avancer,

de croître, d'accumuler mérites sur mérites par un exercice continuel & universel des plus héroïques vertus : *Beati qui esuriunt & sitiunt justitiam.* 5. Dans une charité compatissante, d'où vient le soulagement des miserables, la consolation des affligés, l'instruction des ignorans, le zéle des ames & de leur salut : *Beati misericordes.* 6. Dans une netteté parfaite de la conscience ; de l'esprit, par l'éloignement de toutes les pensées, ou vaines, ou injustes, ou impures ; du cœur, par l'extinction de toutes les passions & de toutes les habitudes vicieuses : *Beati mundo corde.* 7. Dans la paix, non-seulement dans la paix intérieure que nous conservons avec Dieu par sa grace, non-seulement dans la paix extérieure que nous conservons avec le prochain, en ne l'offensant en rien, & en ne nous offensant de rien ; mais dans le soin que nous prenons de maintenir l'union parmi les autres, en nous emploiant comme de sages médiateurs à les rappro-

cher, ſi quelque incident fâcheux les a diviſés, & à les réconcilier : *Beati pacifici* 8 Dans la conſtance au milieu des perſécutions & des adverſités, nous ſervant de nos peines pour ſatisfaire à Dieu, pour le glorifier, pour nous rendre ſemblables à ſon Fils, & pour entrer dans la gloire qu'il nous prépare : *Beati qui perſecutionem patiuntur propter juſtitiam.*

La ſeconde remarque, eſt que JESUS-CHRIST, dans cet admirable diſcours, n'adreſſa pas ſeulement la parole à ſes Apôtres, mais qu'il ſe ſervit de termes généraux, pour nous marquer que cette grande morale regardoit indifféremment tous ceux qui ſeroient appellés au Chriſtianiſme. Il ne dit pas : Vous, mes Apôtres, qui êtes ici préſens, vous ſerez bienheureux quand vous ſerez pauvres ; mais en général il dit : Bienheureux les pauvres. Il ne dit pas : Vous ſerez bienheureux, quand vous ſerez doux & pacifiques ; mais en général : Bienheureux ceux qui ſont doux & pacifi-

ques. Il ne dit pas : Vous ſerez bienheureux quand vous pleurerez, que vous ſerez affamés & altérés de la juſtice, que vous aurez le cœur pur & net, que vous ſerez charitables & miſéricordieux, que vous ſerez perſécutés en mon nom, & que vous ſanctifierez vos croix ; mais en général : Bienheureux ceux qui pleurent, qui ſont affamés & altérés de la juſtice, qui ont le cœur pur & net, qui ſont charitables & miſéricordieux, qui ſont perſécutés en mon nom, & qui ſanctifient leurs croix par une réſignation parfaite & une fermeté inébranlable. C'eſt pour cela que, lorſqu'il prononça au contraire de ſi terribles anathêmes contre les riches qui aiment les biens ſenſibles de la terre & qui les conſervent avec attachement ; contre ceux qui recherchent les honneurs, les louanges, les applaudiſſemens du monde ; contre ceux qui menent une vie délicate & molle ; il aſſembla autour de lui une nombreuſe multitude, ne diſtinguant, ni ſes Apôtres, ni ſes diſ-

ciples, ni les Scribes, ni les Pharisiens, ni les Prêtres, ni le Peuple.

C'est encore par cette même raison que, lorsqu'il voulut nous donner un modéle de sainteté, il nous proposa à tous le même : Soiez donc parfaits comme votre Pere céleste est parfait. Cela n'est dit, poursuit saint Jean Chrysostome, ni à ceux-ci, ni à ceux-là, mais à tous. Le Sauveur des hommes parle bien autrement, quand il veut faire quelque leçon particuliere ; il met alors des exceptions. Ainsi lorsqu'il exhorte à la chasteté, il ajoute : Tous n'en sont pas capables ; que ceux qui peuvent comprendre cette parole, la comprennent. *Non omnes capiunt verbum istud. Qui potest capere, capiat.*

Reprenons toujours avec le même Pere, & concluons que cette fausse distinction que vous faites du Chrétien & du Religieux, & que vous étendez à tant de points fondamentaux, & à des devoirs si indispensables, n'est qu'une illu-

tion & une invention humaine : *Iſta diſtinctio ab hominum opinione producta eſt.* C'eſt la corruption de votre cœur qui vous l'a fait imaginer, & jamais les ſaintes lettres ne l'ont reconnuë : *Nihil enim eorum ſacræ litteræ agnoverunt.* Oui, mon cher Auditeur, l'Evangile demande de vous que votre vie ſoit innocente & réguliere, auſſi-bien que celle du Religieux ; il demande de vous que vous étouffiez vos reſſentimens, que vous arrêtiez une inimitié naiſſante par une ſincere & prompte réconciliation, auſſi-bien que le Religieux ; il demande de vous que vous réprimiez vos déſirs, & que vous vous rendiez maître de vos inclinations ſenſuelles, auſſi-bien que le Religieux ; il demande de vous que vous ſoiez tempérant & ſobre dans vos repas, mortifié dans vos appétits, & ennemi de votre chair, appliqué & aſſidu dans vos fonctions, attentif à vous-même, fidéle à tous les mouvemens de la grace, auſſi-bien que le Religieux ; il demande de vous que

Chryſoſt.

Idem.

vous faſſiez tous les jours de nouveaux progrès, que vous amaſſiez tous les jours de nouveaux mérites, que vous aſſuriez votre ſalut par la fuite des occaſions, des compagnies dangereuſes, par le travail, par un ſaint emploi du tems & de tous les moiens de ſanctification que Dieu vous fournit, auſſi-bien que le Religieux : car ſouvenez-vous de ce que je vous ai dit plus d'une fois dans ce diſcours, & de ce que je ne puis aſſez de fois vous redire, que ce ne ſont point là ſeulement des devoirs de Religieux, mais des devoirs de Chrétien.

Cherchez donc tant qu'il vous plaira, mes Freres ; raiſonnez, & interprétez, jamais vous ne trouverez dans le Chriſtianiſme deux loix oppoſées, l'une facile pour vous, & l'autre ſévére pour les Religieux : l'une qui vous diſe : Enrichiſſez-vous, augmentez vos revenus, ajoutez héritages à héritages, mettez là toute votre induſtrie, tournez-y toutes vos vûës ; & l'autre qui diſe aux Religieux : Vous regarderez avec

indifférence toutes les fortunes temporelles, vous les craindrez plus que vous ne les souhaiterez, vous vous ferez une félicité dans la vie de manquer de tout, & vous ne mettrez jamais votre repos dans les biens visibles; mais vous aspirerez uniquement aux invisibles & éternels; l'une qui vous dise: Poussez-vous dans le monde, élevez-vous, vivez dans la splendeur, & vous distinguez; & l'autre qui dise aux religieux: Vous vous retirerez, vous vous cacherez autant qu'il sera possible, vous ne ferez rien pour être estimé & honoré; mais vous serez content de vous voir dans l'abjection & dans l'oubli: l'une qui vous dise: Prenez toutes vos aises, faites bonne chere, divertissez-vous, & ne vous refusez aucune chose de tout ce qui peut vous faire passer le tems agréablement; & l'autre qui dise aux religieux: Vous vous priverez de toutes les commoditez, vous arroserez votre pain de vos larmes, & vous menerez une vie dure, austere & la-

borieuſe. Se figurer une telle différence entre les religieux & vous, & ſe comporter ſuivant de telles maximes, c'eſt n'être Chrétien, ni de créance, ni de mœurs.

Vous avez bonne grace d'être quelquefois ſi exacts & ſi rigoureux à l'égard des perſonnes religieuſes. Une faute qui leur échape vous choque & vous ſcandaliſe : mais que n'avez-vous donc pour vous la même exactitude, la même rigueur ? Des gens, dites-vous, qui font une profeſſion publique de vertu, en venir-là ? quel renverſement ! Ils ſont coupables, ils ſont répréhenſibles, j'en conviens : mais ſi vous vouliez au même tems vous traiter avec une pareille ſévérité, votre cenſure me paroîtroit beaucoup mieux fondée, & j'y trouverois moins à redire. Mais ſur quel principe, & pourquoi voulez-vous qu'en certaines matieres, où la loi eſt également étroite pour vous & pour le Religieux, toutes les fautes ſoient mortelles dans lui, & qu'elles ne ſoient dans vous que venielles ?

vénielles ? Pourquoi voulez-vous qu'un moucheron passe à son égard pour un chameau, & qu'un chameau ne passe à votre égard que pour une moucheron ? Vous avez beau vous retrancher sur la diversité des états ; j'en reviens à la pensée de saint Jean Chrysostome : *Ista distinctio ab hominum opinione in mundum inducta est.*

Ah ! il seroit bien plus convenable de reconnoître votre foiblesse & de vous en confondre, au lieu de vouloir justifier ce que vous ne justifierez jamais. Vous ne corrigerez pas l'Evangile, & c'est vous-mêmes que vous trompez par tant de subtilités & de rafinemens, & non pas JESUS-CHRIST. Il vaudroit bien mieux avouer de bonne foi & avec simplicité, que vous avez mal pris jusqu'à présent l'esprit de votre vocation, & que vous n'avez été que des demi-Chrétiens ; ce n'est pas assez, il faudroit pour l'avenir former une sainte résolution de réparer le passé, & d'être en effet & réellement,

ce que vous n'étiez que de nom & en idée. L'entrepriſe eſt difficile, il eſt vrai, & je ne puis le diſſimuler; mais pour vous animer à en ſoutenir avec courage toutes les difficultés, après avoir vû ce que Dieu attend de vous, vous allez voir ce que vous devez attendre de Dieu; c'eſt la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE. L'homme ſe laiſſe aiſément engager par l'eſpérance des avantages & des récompenſes qu'on lui promet; les miſéres préſentes & continuelles auſquelles il eſt ſujet, & dont il ſe plaint tant, le rendent ſenſible aux biens de l'avenir, & il n'y a point de fatigues qu'il ne ſupporte, quand il eſt bien perſuadé qu'elles lui ſeront profitables, & qu'il en ſera même paié au centuple. Or je dis, mes Freres, qu'en obſervant de votre part tous les devoirs d'une vie chrétienne, vous devez attendre de la part de Dieu une récompenſe certaine, une récompenſe abondante, une récompenſe meſurée néanmoins dans ſa

plénitude même & proportionnée, c'eſt-à-dire, plus ou moins grande, ſelon que vous aurez plus ou moins agi : j'expoſe ceci en peu de paroles, parce que j'ai deſſein de traiter bientôt plus au long cette matiere, & que j'ai crû devoir aujourd'hui m'étendre particulierement ſur la premiere Partie.

Récompenſe certaine, nous en avons pour gage la parole de Dieu : & prenez garde, s'il vous plaît, que JESUS-CHRIST, en nous marquant chaque point de notre perfection, ajoute toujours au même tems le prix qui y eſt attaché. Heureux les Pauvres. Pourquoi ? Parce qu'en renonçant aux biens temporels, ils gagnent le roiaume céleſte. Heureux les débonnaires. Pourquoi ? Non-ſeulement parce qu'ils poſſéderont le cœur des hommes dans cette terre d'exil, mais encore, ſelon l'interprétation de ſaint Jerôme, parce qu'ils poſſéderont Dieu même dans le ciel, qui eſt la terre des vivans & le lieu de notre repos. Heureux ceux qui

pleurent. Pourquoi ? Parce qu'ils ſeront conſolés, & en cette vie par l'onction des graces divines, & en l'autre par une béatitude éternelle. Heureux ceux qui ſont altérés & affamés de la juſtice. Pourquoi ? Parce qu'ils ſeront raſſaſiés, & que tous leurs déſirs ſeront ſatisfaits, ſoit en ce monde, où Dieu ſe communique ſenſiblement à eux, ſoit dans le ſéjour de la gloire, où ils n'auront plus rien à ſouhaiter. Heureux ceux qui ſont charitables & miſéricordieux. Pourquoi ? Parce que Dieu leur fera miſéricorde à ſon jugement dernier, & qu'il les mettra au nombre de ſes élus. Heureux ceux qui ont le cœur pur & ſans tache. Pourquoi ? Parce qu'ils verront Dieu, & qu'ils goûteront en le voiant des délices ineſtimables. Heureux ceux qui ſont doux & pacifiques. Pourquoi ? Parce qu'ils ſeront appellés enfans de Dieu, & que Dieu en effet les traitera comme ſes enfans, en leur donnant ſon ſaint héritage. Heureux ceux qui ſouffrent perſécution,

Pourquoi ? Parce que ce sera par l'adversité qu'ils entreront dans la joie du Seigneur. Ce ne sont point là les trompeuses promesses des hommes, ces promesses en apparence si magnifiques, mais au fond si stériles & si infructueuses: ce sont les promesses d'un Dieu ; il est juste & il est fidéle. Donc récompense certaine, & récompense même abondante.

Car réjouissez-vous, disoit encore le Fils de Dieu à ses Disciples, c'est une grande récompense qu'on vous destine : *Merces vestra copiosa.* *Matth. c. 5.*
En quoi doit-elle consister ? Je n'entreprens pas, Chrétiens, de vous le faire connoître ; & ce seroit même en vain que je l'entreprendrois. Elle est au-dessus de tout ce que j'en pourrois dire, & de tout ce que j'en puis penser. Mais il suffit de sçavoir qu'elle vient de Dieu, qu'elle est digne de Dieu, & que c'est Dieu même : *Ego merces tua magna nimis.* *Genes. c. 5.*

Ainsi je ne suis point surpris, reprend saint Augustin, que Paul,

au milieu de ſes ſouffrances, goûtât de ſi ſenſibles conſolations : il ſçavoit pour qui, & pourquoi il
Augſt. ſouffroit : *Sciebat pro quo pateretur.* Venez donc, pourſuit le même Pere, rempli d'une force nouvelle & ſentant tout ſon courage renaître : venez, couvrez-nous de confuſion & d'opprobres, tourmentez-nous, déchirez nos corps, & les foulez aux pieds, brûlez-les & ré-
Idem. duiſez-les en cendres : *Increpate, torquete, concremate.* Tout ce que vous nous ferez endurer de maux n'égalera jamais le bien qui nous eſt réſervé. Je mets dans la balance, ajoute ce ſaint Docteur, d'une part ce que j'eſpere, & d'autre part ce qu'il m'en doit couter pour l'avoir :
Idem. *Appendo quod expecto, contra id quod patior.* Je péſe & je compare enſemble, d'une part ce que je crois,
Idem. & d'autre part ce que je ſens : *Apprehendo quod credo contra id quod ſentio ;* & je trouve que ce que la foi me propoſe & ce que je dois recevoir paſſe infiniment tout ce que j'ai ou à faire ou à ſupporter. A cette

penſée tout s'applanit devant moi, tout me devient aiſé ; car enfin, continuë toujours ſaint Auguſtin ; & que ce ſentiment eſt beau, mes Freres ! que ce raiſonnement eſt ſolide ! ou bien, dit-il, je pourrai ſurmonter les peines qui ſe rencontrent dans les pratiques de la perfection chrétienne, ou je ne le pourrai pas : *Quod patimur aut vinci poteſt, aut vinci non poteſt.* Si je le puis ſurmonter, & que ce ne ſoient pas des peines inſoutenables, avec quelques efforts j'en viendrai à bout ; & il ſeroit bien honteux pour moi qu'elles m'arrêtâſſent : *Si vinci poteſt, facile extinguitur.* Si je ne les puis pas ſurmonter, & que ce ſoient des peines qui m'accablent, j'y ſuccomberai, j'y mourrai ; mais cette mort précieuſe, en m'ôtant un vie paſſagere & triſte, ne ſervira qu'à me faire vivre plutôt d'une vie glorieuſe & immortelle : *Si vinci non poteſt, vitam non adimit, ſed accelerat.* *Idem.* *Idem.* *Idem.*

Cependant ce n'eſt pas une récompenſe tellement pleine qu'elle n'ait ſes dégrés différens. Il y a

plusieurs places dans la maison du Pere céleste ; mais les unes sont plus élevées que les autres. Ce qui fait cette distinction, ce n'est ni la puissance humaine, ni la fortune, ni les dignités, ni les emplois, ni l'esprit, ni la doctrine, ni la faveur, ni le crédit : nous servons un maître qui n'a égard qu'à la sainteté des œuvres : par conséquent, c'est sur mes œuvres que je dois compter. Plus je jetterai dans la terre de ce bon grain, plus la moisson sera fertile pour moi ; plus je combattrai, plus je remporterai de victoires, & plus j'aurai de couronnes. Donnons tout à Dieu, faisons tout pour Dieu, puisque rien de tout ce qu'on lui donne, de tout ce qu'on fait pour lui, n'est perdu ; sanctifions-nous sans mesure, si je puis parler de la sorte, afin qu'il nous glorifie sans mesure.

C'est, mes Freres, ce qui me fait former pour vous le même souhait que faisoit saint Paul pour les Chrétiens d'Ephese : Je prie le Seigneur,

& je l'en prie maintenant & au moment même que je vous parle, qu'il verſe dans vos ames une eſprit de ſageſſe & de diſcernement, lequel vous faſſe comprendre ces deux choſes, qui ont fait la matiere de ce diſcours : ce que Dieu attend de vous, & ce que vous devez attendre de Dieu : *Det vobis ſpiritum ſapientiæ & revelationis, ut ſciatis quæ ſit ſpes vocationis ejus.* *Epheſ. c. 1.* La fauſſe prudence du ſiécle ne pénétre point juſques-là. Mais aiez toujours l'œil de la foi ouvert : *Illuminatos oculos cordis veſtri.* *Ibid.* Ce ſera par les lumieres de la foi que vous connoîtrez toute l'étenduë de votre vocation, je veux dire, à quoi elle vous engage dans le tems, & à quoi elle vous appelle dans l'éternité : *Ut ſciatis quæ ſit ſpes vocationis ejus.* Ne ſéparez jamais l'un de l'autre ; autrement vous aurez à craindre deux écueils, le découragement & la préſomption : Le découragement, ſi vous ne penſez qu'à vos obligations, & la préſomption, ſi vous ne penſez qu'à la récompenſe. Dites avec ſaint Auguſtin, en vous adreſſant à Dieu

même : Seigneur, votre loi eſt bien ſévére, & le joug que vous m'impoſez bien péſant pour un homme foible comme moi : vous me faites marcher par un chemin raboteux & ſemé d'épines ; mais, malgré ces épines, il me paroît doux, quand je conſidere le terme où il aboutit : ordonnez, mon Dieu ; commandez, me voilà prêt à vous obéir, & je commence enfin à être Chrétien, ou du moins à le vouloir être : il faut pour cela me faire violence ; il faut me renoncer moi-même, me crucifier : mais c'eſt par une violence ſalutaire que l'on emporte le ciel, & par la voie de l'abnégation & des croix que l'on y arrive. Hé ! Seigneur, les vaines fortunes du ſiécle nous ſont-elles moins venduës ? & ſouvent même ne les faut il pas encore acheter plus cher ? On n'a rien dans la vie pour rien ; & quoi que l'on ait, ce n'eſt rien avoir que de n'avoir pas le ſouverain bien que vous nous promettez, & où nous conduiſe le Pere, le Fils & le ſaint Eſprit.

SERMON
POUR
LE JEUDI
DE LA PREMIERE SEMAINE.

SUR LA PRIÉRE.

Ecce mulier Cananæa à finibus illis egressa, clamavit, dicens ei: Miserere mei, Domine, Fili David; filia mea malè à dæmonio vexatur.

Une femme Cananéenne, venuë de ces quartiers-là, se mit à crier & à dire à JESUS-CHRIST: *Seigneur, Fils de David, aiez pitié de moi; ma fille est fort maltraitée du démon.* En S. Matth. ch. 15.

C'EST une mere qui demande au Sauveur du monde la guérison de sa fille. Ses cris font assez connoître combien elle est touchée,

& ſon infatigable perſévérance eſt une preuve ſenſible de la confiance avec laquelle elle prie. Il ſemble d'abord que le Fils de Dieu ne la veut point écouter ; il ne lui ré-
Matth. c. 15. pond pas une parole ; *Non reſpondit ei verbum.* Cependant elle preſſe toujours ; elle fait toujours de plus fortes inſtances, juſqu'à ſe rendre importune aux Apôtres qui accompagnoient JESUS-CHRIST. Seigneur, diſent-ils à leur maître, congédiez cette femme ; car elle ne
Ibid. ceſſe point de crier après nous : *Dimitte eam, quia clamat poſt nos.* Mais s'il parle enfin, s'il s'explique touchant la priere qu'on lui fait, c'eſt pour mettre encore à une nouvelle épreuve la foi de la Cananée, & ſa conſtance. Il lui fait entendre qu'il n'a point été envoié pour elle, mais pour les brebis d'Iſraël qui ſe ſont perdües : *Non ſum miſſus niſi ad*
Ibid. *oves quæ perierunt domûs Iſraël.* Il y avoit bien là ſans doute de quoi la rebutter : mais la perſévérance ne ſe rebutte de rien. Au lieu donc de ſe retirer, elle s'approche ; elle ſe

jette aux pieds du Fils de Dieu ; elle redouble sa priere. Ah ! Seigneur, lui dit-elle, aidez-moi : *Tunc venit & adoravit eum, dicens : Domine, adjuva me* Le Sauveur des hommes en paroît étonné lui-même, & l'on diroit qu'il change tout à-coup de sentiment à son égard ; il se retourne vers elle ; il fait hautement son éloge ; il lui accorde ce qu'elle veut obtenir. O femme, que votre foi est grande ! *O mulier ! magna est fides tua : fiat tibi sicut vis.* Tout ceci, Chrétiens, me donne lieu de vous entretenir aujourd hui de la priere, après que j'aurai commencé par prier moi-même, en implorant le secours de Marie. *Ave.* Ibid. Ibid.

N'est-il pas étonnant, Messieurs, qu'il faille tant nous exhorter à la priere ? Manquons-nous de miseres ? ne sentons-nous pas assez nos besoins ? ne nous en plaignons-nous pas assez tous les jours ? Pourquoi donc n'avons-nous pas recours au remede, & ne levons-nous pas les mains vers celui qui peut

ſeul nous ſoulager ? Vit-on jamais un pauvre mourir de faim auprès d'un riche, faute d'implorer ſon ſecours ? Et neanmoins tant de Chrétiens meurent, pour ainſi dire, d'une mort ſpirituelle, entre les bras de Dieu qui eſt le principe de la vie, parce qu'ils ne s'adreſſent preſque jamais à lui, pour l'intéreſſer en leur faveur, & pour le réclamer dans leurs neceſſités. D'où vient ce déſordre ? c'eſt ſans doute que nous ne connoiſſons pas aſſez l'importance & le prix de la priere par rapport au ſalut. Je dis par rapport au ſalut ; car je ne veux point autrement la conſiderer dans ce diſcours, que je diviſe en deux parties. Dans la premiere, je vous ferai voir combien la priere au moins eſt utile pour le ſalut. Dans la ſeconde, je vous montrerai combien la priere eſt même néceſſaire pour le ſalut. Combien, dis-je, elle eſt au moins utile, pour faire plus ſûrement notre ſalut. Combien même elle eſt néceſſaire pour faire abſolument notre ſalut. L'un enchérit ſur l'au-

tre, & tous deux renferment deux puiſſans motifs pour nous porter à ce ſaint exercice. Dès que je ſuis perſuadé que la priere m'eſt utile pour faire plus ſûrement mon ſalut, c'eſt d'abord une forte raiſon pour m'engager à me ſervir d'un moien ſi infaillible & ſi certain. Mais quand je ſçai encore que la priere m'eſt même néceſſaire pour faire abſolument mon ſalut, il n'y a plus alors à délibérer, & je conclus qu'il n'eſt donc pas en mon pouvoir d'omettre un moien ſi indiſpenſable. Voilà le ſujet de votre attention.

PREMIERE PARTIE.

La premiere propoſition que j'ai faite, c'eſt que la priere nous eſt au moins très-utile, pour faire plus ſûrement notre ſalut. Voici la raiſon que j'en donne; c'eſt que la priere eſt un puiſſant moien pour obtenir les graces du ciel. Cette vérité eſt fondée ſur deux principes: l'un eſt la bonté de Dieu, l'autre eſt la diſpoſition & l'état où nous met la priere devant Dieu. Car Dieu étant auſſi bon qu'il eſt, non point ſeulement de

cette bonté absoluë qui en fait un être souverainement parfait, mais encore de cette bonté relative, pour m'exprimer de la sorte avec l'Ecole, de cette bonté bienfaisante & miséricordieuse, qui ne demande qu'à se communiquer, & à nous combler de ses dons ; nous ne pouvons douter qu'il ne nous accorde les graces que nous prendrons soin de lui demander : d'autant plus que la priere nous tient humiliés sous la main toute puissante de Dieu, & que rien ne le touche & ne l'intéresse davantage en notre faveur, que l'humble sentiment de notre foiblesse, & l'aveu que nous en faisons à ses pieds.

C'est pour cela que le Fils de Dieu
Luc. c. 11. nous a tant exhorté à la priere : *Petite*, demandez ; *pulsate*, frappez ; *quærite* cherchez. Pourquoi ? C'est qu'on vous accordera ce que vous demanderez, *& dabitur vobis* ; c'est qu'on vous ouvrira quand vous frapperez à la porte *& aperietur vobis* ; c'est que vous trouverez quand vous chercherez, *& invenietis.* Car vous-mêmes, ajoute le Sauveur du

monde, tout insensibles que vous êtes, vous vous rendez quelquefois à l'importunité de vos amis, & ne pouvez leur refuser votre assistance dans les rencontres où ils ont recours à vous; à combien plus forte raison votre Pere céleste fera-t'il part des trésors de sa grace & de ses richesses saintes à ceux qui se confieront en lui, & qui viendront pour cela offrir leur vœux à ses autels? *Ibid.* *Quantò magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se?*

Remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, toute la force de ces paroles de JESUS-CHRIST. *Pater:* C'est un Pere; ce n'est donc point un de ces maîtres également impérieux & durs, qui n'ont d'attention que pour eux-mêmes, & qui se font un faux point de grandeur de se rendre sourds aux demandes qu'on leur fait, ou de ne les écouter qu'avec indifférence. Mais puisque c'est un Pere, & le Pere le plus vigilant & le plus tendre, vous ne pouvez douter des sentimens de son cœur, & vous devez tout

eſpérer de ſa main libérale. *Pater veſter* : c'eſt votre Pere, le vôtre en particulier, mon cher Auditeur, qui que vous ſoiez. Peut-être manquez-vous de toute autre reſſource dans le monde : mais un tel Pere eſt toujours une reſſource pour vous préſente & immanquable. *Pater veſter de cœlo* ; c'eſt votre Pere celeſte, c'eſt le Dieu du ciel. Si c'étoit ſeulement un homme foible comme vous, il y auroit lieu de craindre que les effets ne répondîſſent pas à ſes déſirs, & qu'il n'eût pour vous faire du bien qu'une volonté ſtérile & impuiſſante ; mais ſon pouvoir, ce pouvoir tout divin, s'étend auſſi loin que ſa miſéricorde ; ſes treſors ſont infinis, & il n'en répandra jamais tant ſur vous, qu'il ne lui en reſte toujours de nouveaux à répandre avec la même abondance, &, je l'oſe dire, avec la même profuſion : *Dabit ſpiritum bonum.* Ce que vous devez attendre de lui, ce ne ſont point ſeulement des biens terreſtres & mortels, mais des biens

inviſibles & incorruptibles, les biens de l'ame; un eſprit de lumiere pour connoître la route que vous devez prendre, & pour y marcher avec aſſurance; un eſprit de componction, pour pleurer vos égaremens paſſés, & pour en ſortir; un eſprit de ferveur, pour vous animer dans le ſervice de Dieu, & dans la pratique des œuvres chrétiennes; un eſprit de force pour vous ſoutenir contre les attaques de la nature corrompuë, du monde, de l'enfer; un eſprit de ſoumiſſion dans les adverſités de la vie, pour les conſacrer par votre patience, & pour leur donner un caractere de prédeſtination; en un mot, un eſprit de ſainteté, pour remplir toutes vos obligations, ſoit générales, en qualité d'hommes & de Chrétiens, ſoit particulieres, ſelon les differents états où il a plû à la Providence de vous appeller, & par où elle veut vous conduire, comme par autant de chemins, au bienheureux terme de l'éternité : *Petentibus ſe.* Mais à qui, pour ainſi parler, fera-

t-il plutôt ces largeſſes ſpirituelles, qu'à ceux qui les déſirent, & qui vont eux-mêmes à ſes genoux lui témoigner là deſſus les déſirs de leur cœur ? Si quelquefois il prévient nos ſouhaits, que ſera-ce quand il ſe verra preſſé, ſollicité ? Il ouvrira ſon ſein, il nous tendra les bras, il fera deſcendre ſur nous toutes ſes bénédictions : *Quantò magis Pater veſter de cœlo dabit ſpiritum bonum, petentibus ſe !*

De-là tant d'éloges que l'Ecriture donne à la priere, & tant d'exemples qui nous en font connoître la vertu. Une humble priere, dit Salomon, ouvre les cieux, monte juſqu'au trône de Dieu, & attire ſur nous ſes miſéricordes. La priere, ajoute le Sage, eſt comme un bouclier que nous oppoſons à la colere du Seigneur, & aux coups de ſa juſtice. Une des plus grandes promeſſes que Dieu fit à la maiſon de David, & aux habitans de Jeruſalem, ce fut de répandre ſur eux un eſprit de priere. C'eſt par la priere, ſelon la parole de JESUS-CHRIST, que

nous parviendrons à la félicité pleine & parfaite de l'autre vie. Si nous avons pour cela beſoin de la véritable ſageſſe, qui eſt la ſcience du ſalut, ſaint Jacques nous avertit, que nous l'obtiendrons par la priere. Moyſe prie en faveur des Juifs, & il fait en quelque ſorte violence à Dieu, & lui arrache la foudre des mains. Joſué prie; & à ſa voix le Seigneur obéit, pour ainſi parler avec l'Ecriture, & le ſoleil même s'arrête au milieu de ſa courſe. Judith prie; & Dieu lui donne un courage, une force au-deſſus de ſon ſexe; ſoutenuë de la priere, elle attaque Holopherne, & délivre le peuple d'un ſi redoutable ennemi. Le Publicain prie; & dans un moment il eſt juſtifié; Dieu lui accorde une rémiſſion entiere de ſes péchez. Les Apôtres aſſemblés à Jeruſalem prient; & le ſaint Eſprit deſcend ſur eux. Saint Paul dans le Temple prie; & tout à-coup ravi hors de lui-même il voit le Sauveur des hommes, il l'entend & en reçoit de ſalutaires inſtructions.

JESUS CHRIST même, dans le jardin, prie ; & le ciel lui envoie un Ange pour l'animer, pour le fortifier. Tout eſt poſſible à la priere, ſur tout lors qu'il s'agit de notre avancement dans la vertu, & du ſalut de notre ame.

Je ne ſuis plus après cela ſurpris de ces expreſſions figurées des Peres & des maîtres de la vie ſpirituelle, quand pour nous faire connoître l'efficace de la priere, ils nous diſent, que c'eſt une ſource abondante de tous les biens, & un tréſor inépuiſable ; que c'eſt une chaîne par où nous nous élevons à Dieu, & par où nous faiſons venir Dieu à nous ; que c'eſt un commerce entre Dieu & l'homme ; commerce également glorieux à Dieu, qui écoute la priere, & avantageux à l'homme qu'il la fait ; que comme le corps ne peut ſe remuer en aucune ſorte ſans nerfs, de même auſſi l'ame ne peut faire aucun progrès ſans la priere ; qu'elle eſt la clef qui nous ouvre le ciel, & qui nous y donne un accès facile ; enfin que preſque tous les

maux qui ont affligé le peuple de Dieu & l'Eglise de JESUS-CHRIST, ne sont venus que du défaut de la priere. Ce n'est pas moi qui parle ainsi ; je ne fais que rapporter les paroles de tant de saints Docteurs versés dans les mysteres de Dieu, & consommés dans toutes les pratiques de l'oraison.

Ah ! mes Freres, écrivoit autrefois le Pape Célestin aux Evêques des Gaules, que la priere soit toujours dans votre cœur, afin que la grace de Dieu soit toujours avec vous : *Sit semper in corde oratio, ut semper sit vobiscum Dei misericordia.* Comptez que Dieu ne s'éloignera jamais de vous ; que jamais il ne cessera de vous éclairer, de vous conduire, de vous défendre, de vous proteger tandis que vous ne cesserez point de l'invoquer : *Cùm videris non à te amotam deprecationem tuam, securus esto, quia non est à te amota misericordia.* Vous vous plaignez tous les jours de la difficulté du salut, surtout au milieu du monde, où vous avez à éviter tant de dangers, à dé-

Celestin. Epist. ad Epis. Gal.

Augustin in Psal. 65.

couvrir tant de piéges, à tenir contre tant d'occasions, à repousser de si fortes & de si fréquentes attaques : l'entreprise vous étonne, & quelquefois vous desespere. Mais voulez-vous parmi tant d'écueils n'avoir rien à craindre, & vous tirer heureusement de tant de pas dangereux ? munissez vous, armez-vous de la priere.

C'étoit le soutien ordinaire du Prophéte Roial : c'étoit pour lui dans toutes les occurences de la vie, comme un préservatif, & un moien universel. Il en connoissoit bien les avantages, & que ne sçavons-nous en profiter comme lui ! Le matin, avant le lever de l'aurore, tâchant par avance à sanctifier le jour qui devoit bien-tôt paroître, & voulant que ce fût comme les autres un jour de bénédiction, que faisoit-il ? Il prioit : Mon Dieu, mon Dieu, j'éleve vers vous mon ame, au moment que vous ramenez la lumiere, & que vous la faites luire tout de nouveau à mes yeux : *Psal. 62. Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo : sitivit in te anima mea.* Le soir, quand

quand les ombres commençoient à se répandre sur la terre, sçachant que Dieu avoit fait également, & la nuit, & le jour; & voulant lui consacrer l'un aussi-bien que l'autre, que faisoit-il? Il prioit. Que ma priere, Seigneur, monte vers vous comme un encens agréable, & que ce sacrifice du soir que mon cœur & mes mains vous présentent, soit tout à la fois une satisfaction du passé, & un nouveau mérite pour l'avenir : *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo : elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum.* Durant les divers tems de la journée, ne voulant pas qu'il y eût une heure vuide, & craignant de se trouver à un moment fatal où sa vigilance fût trompée, & où son cœur se laissât surprendre, que faisoit-il? Il prioit. Seigneur, jusqu'à sept fois chaque jour j'ai chanté vos louanges, soit pour vous rendre des actions de graces, soit pour vous engager toujours plus fortement à m'accorder votre divine protection : *Septies in die laudem dixi tibi.* *Psal.* 140. *Psal.* 118.

Etoit-il dans la prospérité, ou dans la souffrance ? étoit-il assailli par la tentation, ou jouissoit-il d'une paix intérieure ? avoit-il à délibérer, ou à agir ? se trouvoit-il au milieu du monde, ou dans le secret de la retraite ? Par tout & toujours il prioit. Mon Dieu, levez-vous pour me secourir, & conduisez mes pas, enseignez-moi vos voies ; confondez vos ennemis & les miens ; ne permettez pas que les succès m'enflent, ou que les afflictions m'accablent ; aidez-moi à me relever de mes chûtes, & attachez-moi fortement à mes devoirs, & à la pratique de votre sainte loi. Il faudroit réciter ici tous ces Cantiques sacrés qu'il avoit continuellement dans la bouche, si je voulois rapporter les différentes prieres qu'il faisoit à Dieu. Il seroit à souhaiter que nous prissions soin au moins d'en recueillir quelques-unes, de choisir celles où nous trouverions plus de goût & plus d'onction, & de les prononcer souvent & avec les mêmes sentimens que lui : *Semper laus ejus in*

Psal. 33.

ore meo. Nourri de ce pain de la priere, de quelle force n'étoit-il pas rempli ? de quel pas n'avançoit-il point dans le chemin du ciel ? de quoi n'étoit-il pas en état de triompher ? & de quoi ne triomphoit-il pas en effet ? que ne ſurmontoit-il pas ? C'étoit un homme ſelon le cœur de Dieu, parce que c'étoit un homme de priere.

Quand je m'en tiendrois là, quand je me contenterois de vous faire voir l'utilité de la priere par rapport au ſalut, cette ſeule conſidération ne ſuffiroit-elle pas, ou ne devroit-elle pas ſuffire pour vous y rendre beaucoup plus réguliers, & pour rallumer ſur cela votre ferveur ? Mais je vais plus loin ; & j'ai quelque choſe encore à vous dire, qui doit faire toute une autre impreſſion ſur vous ; ſçavoir, que la priere nous eſt même abſolument néceſſaire pour nous ſauver : c'eſt la ſeconde partie.

Pour vous convaincre de cette grande vérité, que la priere n'eſt pas SECONDE PARTIE.

ſeulement utile pour pouvoir plus ſûrement nous ſauver, mais que dans les voies ordinaires elle eſt même abſolument & indiſpenſablement néceſſaire au ſalut, je demande d'abord à Dieu qu'il éclaire tout de nouveau mon eſprit, & qu'il donne à mes paroles une force toute ſpéciale : & du reſte, voici les preuves ſur leſquelles j'établis cette néceſſité abſoluë de la priere.

La premiere preuve eſt fondée ſur la néceſſité abſoluë de la perſévérance finale. Car nous ne ſerons jamais ſauvés, & nous ne pouvons l'être ſans la grace de la perſévérance finale. Or, à prendre la choſe dans les regles communes, nous n'aurons jamais la grace de la perſévérance finale ſans la priere. Par conſéquent, ſuivant les regles communes, il n'y a point de ſalut pour nous ſans la priere. Reprenons chaque propoſition, & donnons-lui toute ſon étenduë.

Souffrez donc d'abord, mes Freres, que je vous développe un des plus grands ſecrets de la Théologie ;

que je vous fasse connoître l'incertitude & le prix de la persévérance dont je parle, afin que le désir & la crainte vous engagent également à tout mettre en œuvre pour l'obtenir, & pour ne pas manquer un don si précieux, & qui est comme le sceau de notre prédestination éternelle.

De tous les dons de Dieu, le plus incertain est celui de la persévérance finale. Le saint Concile de Trente frappe d'anathême & condamne d'hérésie quiconque, sans une révélation particuliere de Dieu, se répondroit avec une assurance entiere de l'avoir. Autant que nous sommes assurés, dit S. Augustin, de la récompense que Dieu prépare à notre persévérance, si nous l'avons, autant sommes-nous incertains si nous l'aurons : *Licet sancti de suæ perseverantiæ præmio certi sint, de ipsa tamen perseverantia sua reperiuntur incerti.* Et cela est tellement vrai, que les plus grands saints, même dans le tems que leur conscience ne leur reproche aucun crime, vivent néanmoins, & doivent tou-

Aug. l. 13 de Civ. c. 12.

jours vivre dans une crainte ſalutaire, parce que leur volonté peut manquer à la grace de la perſévérance, & la grace de la perſévérance à leur volonté ; c'eſt la Théologie de l'Apôtre : *Tu autem fide ſtas : noli altum ſapere, ſed time, ne fortè nec tibi parcat.* Vous qui vous ſoutenez par une foi animée de la charité, gardez-vous bien de préſumer ; mais tremblez devant Dieu, en penſant que vous pouvez perdre la perſévérance, & que ſi vous la perdez vous ſerez condamné : *Ne fortè nec tibi parcat.* Avançons.

Rom. c. 11.

De tous les dons que Dieu nous fait en cette vie, ce don ſi incertain eſt en même-tems le plus grand. C'eſt pourquoi le Concile de Trente, au même endroit, l'appelle le grand don de Dieu : *Magnum illud uſque in finem perſeverantiæ donum.* Don véritablement grand par ſa rareté ; car, comme dit ſaint Jerôme : *Cœpiſſe multorum eſt ; ad culmen perveniſſe, paucorum.* Pluſieurs commencent l'édifice de leur ſalut, mais peu l'achevent, & l'élevent juſqu'au

Trid. ſeſſ 6.

Hyeron. l. 1. contra Jovin.

comble. Don véritablement grand par ſa néceſſité. Avec ce don de la perſévérance, tout eſt gagné ; ſans lui, tout eſt perdu, ſelon la parole de JESUS-CHRIST, que tous les Peres ont toujours entenduë, pour m'exprimer de la ſorte avec l'Ecole, & dans un ſens affirmatif, & dans un ſens négatif : *Qui perſeveraverit uſque in finem, hic ſalvus erit.* C'eſt-à-dire, celui qui perſévérera juſqu'à la fin ſera ſauvé, & celui qui ne perſévérera pas ſera damné. Don véritablement grand par ſon excellence, puiſqu'il eſt ſeul la marque & le caractere qui fait le diſcernement entier & parfait du prédeſtiné & du réprouvé : *Quis te diſcernit ?* De deux hommes qui vivent actuellement enſemble dans le ſein de la même Egliſe, par où l'un ſera-t'il ſauvé, & l'autre damné ? Qui met préſentement entr'eux pour l'avenir cette différence ſi eſſentielle ? Eſt-ce la foi ? Non, tous deux ſont fidéles. Eſt-ce l'eſpérance ? Non, tous deux aſpirent à la même béatitude ? Eſt-ce la charité ? Non, puiſque peut-être

Matth. c. 10.

1. Cor. c. 4.

ils ſont maintenant tous deux dans l'état de la grace ? Qu'eſt-ce donc ? *Quis te diſcernit* ! C'eſt la perſévérance, & la ſeule perſévérance, laquelle ſera donnée au prédeſtiné, & qui manquera au réprouvé.

O perſévérance, le juſte ſujet & de ma joie & de ma crainte ! Dans ce ſeul don je trouve la fin de tous les maux, & la poſſeſſion éternelle de tous les biens : mais ſans lui, je trouve la perte irréparable de tous les biens, & le funeſte aſſemblage de tous les maux. L'aurai-je, cette perſévérance ? ne l'aurai-je pas ? don tellement précieux, que je donnerois tout pour l'acheter, & que je voudrois tout faire pour le mériter. Que dis-je, Chrétiens ? Nous ne pouvons, ni acheter, ni mériter par toutes nos œuvres la perſévérance finale ; ainſi l'enſeigne la Théologie : & la raiſon, eſt qu'il n'appartient qu'à Dieu de nous diſcerner les uns des autres. Donc puiſque ce diſcernement ſe fait par la perſévérance, il étoit convenable que Dieu nous la donnât gratuite-

ment & comme un pur don, & non point par juſtice & comme une rétribution: *Tributum*, dit ſaint Auguſtin, *non retributum.* Je pourrois dire que Dieu ſe comporte comme un habile ouvrier, qui ébauche d'abord un ouvrage, qui le donne enſuite à d'autres pour le continuer, en ſorte néanmoins qu'il le dirige toujours, qu'il le conduit; & qui le reprend enfin lui-même pour le perfectionner, & pour y mettre la derniere main. *Auguſt.*

C'eſt ainſi que Dieu met la premiere & la derniere main à l'affaire de notre ſalut: c'eſt lui qui la commence, & c'eſt lui qui la finit. Il la commence en nous donnant la premiere grace ſans aucun mérite de notre part, parce que ſi nous l'avions méritée, ce ne ſeroit plus la premiere, mais elle en ſuppoſeroit une autre avant elle. Il la finit en nous donnant pareillement ſans nul mérite de notre part la perſévérance. Mais parce qu'il y a du travail entre les deux, je veux dire, entre la premiere grace & la grace

de la perſévérance finale ; il ſe ſert de notre vigilance & de nos ſoins. Et n'eſt-ce pas là le ſens de ſaint Paul dans l'Epître aux Philippiens, quand il dit : *Qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet uſque in diem Chriſti Jeſu :* Dieu qui vous a donné la premiere grace, *Qui cœpit in vobis opus bonum ;* qui a commencé le bien en vous, l'achevera par la perſévérance, juſqu'au jour où JESUS-CHRIST, après votre mort, viendra vous juger. Car le bien conſommé au moment de la mort, c'eſt ce qu'on appelle le don de la perſévérance : *Perficiet uſque in diem Chriſti Jeſu.* Tellement que comme la premiere grace, à laquelle ſaint Paul compare la derniere, eſt abſolument indépendante de nos mérites, la derniere n'en doit point non plus dépendre.

Philipp. c. 1.

Cette doctrine, me direz-vous, abbat le courage des gens de bien, & les refroidit dans la pratique des bonnes œuvres. Ah ! c'eſt ainſi, reprend ſaint Auguſtin, qu'il faut les abbattre, non pas pour les découra-

ger, mais afin qu'ils ne s'enflent plus déſormais d'une vaine préſomption : *Cavendum eſt, ne, dùm timemus ne tepeſcat hortatio, accendatur elatio.* Cette vérité eſt terrible, j'en conviens ; ces réflexions ſont effraiantes : Je ne ſuis pas pour demeurer toujours dans le monde : Je dois bien-tôt paſſer dans un autre. Là, il y a des biens ou des maux éternels qui m'attendent ; le ciel, ou l'enfer : le ciel, ſi j'ai la perſévérance ; l'enfer, ſi je ne l'ai pas : & je ne ſçai ſi je l'aurai, ou ſi je ne l'aurai pas! Ce qu'il y a de plus étonnant encore pour moi, c'eſt que quelque bien que je faſſe, quelque peine que je me donne, je ne la puis mériter. Mes freres, ces penſées vous épouvantent, & j'en ſuis épouvanté comme vous. Mais dans le juſte effroi où je me trouve, je n'ai qu'à courber la tête, & à m'écrier avec ſaint Paul : *O altitudo* ! O profondeur impénétrable des ordres & des deſſeins de Dieu!

Aug. l. de perſ. c. 16.

Rom. c. 11.

Toutefois il faut que je me conſole, & que je vous conſole avec

moi. Il faut que je vous apprenne un moien prompt, puissant, pour nous rassurer, & pour revenir de ces fraieurs atterrantes & désespérantes. Or quel est-il ce moien si désirable & si nécessaire ? C'est la priere. Car je dis que par la priere nous pouvons obtenir de Dieu la persévérance. Ecoutez sur cela saint Augustin : *Vos ipsam obediendi perseverantiam à Patre luminum sperare debetis & quotidianis orationibus poscere ; atque hoc faciendo confidere non vos esse à prædestinatione populi ejus alienos.* C'est-à-dire : pour avoir ce grand don de la persévérance, vous devez le demander à Dieu, & le demander tous les jours, *quotidianis orationibus* ; & en le demandant, l'esperer, parce que toute priere doit être accompagnée de l'espérance Chrétienne. Alors prenez confiance. J'ose vous répondre que Dieu aura égard à votre demande, si elle est telle qu'elle doit être, & que vous serez du nombre des prédestinés. Ne nous plaignons donc plus, Chrétiens, de ce que nous ne pouvons mériter la persévérance,

Aug. lib. de Pers. c. 22.

puiſque nous pouvons par la priere engager Dieu à nous la donner ; ce que ſaint Auguſtin appelle, *ſupplicitèr demereri perſeverantiam* ; la gagner, non par un mérite de rigueur, mais par un mérite de ſupplication. Plaignons-nous ſeulement de notre négligence à nous ſervir d'un moien auſſi facile & auſſi efficace que la priere. *Aug. lib. 2. c. 6.*

Mais ſi je demande à Dieu la perſévérance, eſt-il certain, eſt-il infaillible qu'il me l'accordera ? Quand la choſe ſeroit ſeulement probable, mon cher Auditeur, ne ſeroit-ce pas une raiſon ſuffiſante pour prier ? Mais je vais plus loin, & je dis que, ſi vous priez comme il faut, vous obtiendrez immanquablement la grace dont je parle. Je me fonde ſur l'autorité inconteſtable de JESUS-CHRIST : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* ; tout ce que vous demanderez à mon Pere en mon nom, il vous le donnera. Le Fils de Dieu dans cette promeſſe n'excepte rien ; toutes nos autres actions, pour ſaintes qu'elles *Joan. c. 16.*

ſoient, ne nous attirent pas toujours de la part de Dieu la grace de la perſévérance. Jeûnez tous les jours de votre vie, ruinez-vous le corps & la ſanté par de longues & de rigoureuſes auſtérités, renoncez au monde & à tout ce qu'il a de plus engageant pour vous ; aurez-vous pour cela la perſévérance finale ? Je n'en ſcai rien, & je ne puis prononcer là-deſſus avec certitude. Mais priez, & priez bien, vous avez l'Evangile même pour garant du ſuccès de votre priere, & j'avance ſans héſiter que vous perſévérerez : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.*

Mais ſi je ne prie pas, ſi je ne demande pas la perſévérance, eſt-il infaillible eſt-il certain que je ne l'aurai pas ? Oüi, Chrétiens, il eſt certain, il eſt infaillible : j'entends toujours dans le cours ordinaire de la providence : & voilà l'abſoluë néceſſité de la priere par rapport au ſalut, que nous appellons une neceſſité de moien. Faiſons encore parler ſaint Auguſtin : *Deum conſtat alia*

Aug. lib. de perſ.

non orantibus, ut initium fidei ; aliæ non niſi orantibus præparaſſe, ſicut uſque in finem perſeverantiam. C'eſt une doctrine conſtante, *conſtat :* Et quoi ! que Dieu donne certaines graces à ceux mêmes qui ne les demandent pas, comme la grace du baptême aux enfans ! *ut initium fidei ;* mais qu'il y en a d'autres que Dieu ne donne qu'à ceux qui les lui demandent ! telle eſt la perſévérance juſqu'à la fin : *Sicut uſque in finem perſeverantiam.*

Prenez garde, s'il vous plaît, Meſſieurs, voilà un exemple qu'apporte ſaint Auguſtin, & qu'il apporte pour confirmer une vérité qu'il dit être inconteſtable. Lorſqu'un homme auſſi habile & auſſi juſte dans ſes raiſonnemens qu'il l'étoit, propoſe un exemple pour preuve de ce qu'il avance, il faut que ce ſoit un exemple tellement avéré qu'il ne ſouffre nulle contradiction. Ainſi quand ſaint Auguſtin nous dit : Il eſt certain, & c'eſt un principe dont tout le monde convient, qu'il y a des graces que Dieu ne donne point,

ſi l'on ne ſe met par la priere en état de les obtenir : & quand, pour juſtifier ſa propoſition, il indique & marque en détail la perſévérance finale, il nous fait entendre qu'il eſt au moins de la même certitude que cette grace de la perſévérance n'eſt promiſe qu'à ceux qui prennent ſoin de la demander.

Reprenons & réduiſons tout ceci en peu de paroles. La perſévérance finale eſt abſolument néceſſaire au ſalut, en ſorte que la perſévérance manquant, le ſalut manque. La priere eſt abſolument néceſſaire pour avoir la perſévérance finale, en ſorte que la priere manquant, la perſévérance doit auſſi manquer. Donc la priere eſt abſolument néceſſaire au ſalut ; & c'eſt vouloir ſe damner que de ne vouloir pas prier, & prier ſouvent, puiſque c'eſt vouloir manquer de perſévérance, laquelle n'eſt accordée qu'à la priere & à la fréquente priere : *Non niſi orantibus.* Par quelles raiſons me perſuader plus ſenſiblement de l'extrême néceſſité de la priere ? Par quels mo-

tifs, par quelles considérations m'engager plus fortement à la mettre en œuvre & à m'en servir, que par ces quatre vérités, que nous ne pouvons nous remettre assez dans l'esprit, & que je vous prie de ne pas oublier ? Par la priere, je puis, & je dois espérer que j'aurai la persévérance : c'est l'Evangile qui me l'apprend, & saint Augustin après l'Evangile. Par la priere, si elle est bien faite, je suis même assuré que j'aurai la persévérance : c'est JESUS-CHRIST qui me l'a promis. Par toutes mes autres bonnes œuvres, il n'est pas infaillible que j'aurai la persévérance : c'est ainsi que toute la Théologie me l'enseigne. Sans la priere, il est certain que je n'aurai pas la persévérance : C'est, dit saint Augustin, une doctrine commune & constante dans l'Eglise de Dieu. Que s'en suit-il de là ? Je vous laisse tirer vous-mêmes la conséquence.

Il me semble que Dieu en use à notre égard, comme un pere à l'égard d'un enfant qu'il veut intimi-

der & corriger. Il le prend entre ſes bras, le porte ſur le bord d'un précipice, le tient ſuſpendu, & le menace de le laiſſer tomber. Que fait cette enfant éperdu & hors de lui-même ? Dans la fraieur qui le ſaiſit, il prie, il conjure, il pouſſe de hauts cris, il verſe des larmes, il fait mille promeſſes. Ce n'eſt là qu'une feinte de la part du pere : mais voici, Chrétiens, une vérité de la part de Dieu. Quel affreux abîme eſt ouvert ſous nos pieds ! combien de malheureux y ſont tous les jours précipités ! Tel ſera notre ſort, ſi Dieu par ſa grace ne nous ſoutient. Mais pour l'engager à nous ſoutenir de la ſorte, qu'avons-nous à faire ? c'eſt de l'invoquer, de le reclamer, de lui dire
Pſal. 70. ſouvent : *Ne derelinquas me. Deus meus, in auxilium meum reſpice.* Ah ! Seigneur, ſi vous m'abandonnez, je ſuis perdu ; je ne puis rien ſans vous durant la vie ; mais ſur tout je ne puis rien ſans vous à la mort. A cette heure fatale, à cette heure critique & déciſive, ſi

vous me refuſez votre ſecours, où en ſuis-je ? *Deus meus, in auxilium meum reſpice.* Souvenez-vous que vous êtes mon Créateur, & que je ſuis votre ouvrage; vous ne m'avez pas créé pour me réprouver. J'offenſerois votre miſéricorde, ſi je le penſois ainſi; & je ne la bleſſerois pas moins, ſi je croiois qu'elle fût inſenſible aux vœux que je lui adreſſe. Je les renouvellerai mille fois le jour : je ne ceſſerai point de vous preſſer, de vous ſolliciter en ma faveur. Mon Dieu, ne m'oubliez pas, ne me rejettez pas : *Ne derelinquas me. Deus meus, in auxilium meum reſpice.*

Une ſeconde preuve de la néceſſité abſoluë de la priere par rapport au ſalut, eſt tirée de la néceſſité des graces actuelles & efficaces, pour nous ſoutenir dans le cours d'une vie chrétienne; & voici comment je raiſonne : Sans les graces actuelles & efficaces, point de ſalut; c'eſt un article de foi dont il ne nous eſt pas permis de douter. Or pour des Chrétiens prévenus de la grace de la

priere, peu ou point de ces graces puiſſantes & efficaces, s'ils ne prient. Donc pour les Chrétiens prévenus de la grace de la priere, point de ſalut ſans la priere. Puiſque la premiere propoſition eſt un point de notre croiance, reſte à établir celle-ci, que les Chrétiens prévenus de la grace de la priere ne doivent point attendre ſans elles ces graces efficaces, ces graces de ſalut.

Ce n'eſt guéres ma coutume de produire dans la Chaire les Auteurs modernes : mais le judicieux & le ſçavant Suarez, parmi tous les Théologiens, eſt dans une eſtime ſi générale, que j'ai crû que ſon ſentiment ſur une matiere de cette conſéquence ſeroit d'un très-grand poids. Il dit, dans ſon traité de la Priere, que Dieu, qui donne le néceſſaire & ce qui eſt ſuffiſant, ſans qu'on le demande, ne donne peut-être jamais d'autres ſecours, des ſecours abondans, ſans la priere, *Suarez.* *niſi mediâ oratione*, à ceux qui ont la grace de prier. Ce n'eſt pas que Dieu n'en pût autrement uſer ; mais

il veut en user ainsi. Par quelle raison ? Je vais bien-tôt vous l'apprendre. Mais un signe évident qu'il le veut, c'est l'obligation qu'il nous a imposée de prier, par le commandement qu'il nous en a fait.

Ce docte Théologien parloit suivant la tradition invariable de tous les Peres de l'Eglise, qui ont agi le plus fortement contre les Pélagiens, sur tout de saint Jerôme, de saint Augustin, de S. Prosper & de ces soixante Evêques assemblés à un Concile de Carthage, qui de-là écrivant au Pape Innocent contre Pelage & Celestius, ne répétent rien tant, sinon que s'il n'y avoit point de nécessité de la grace, comme le prétendoient ces hérétiques, il n'y auroit point pareillement de nécessité de la priere ; que JESUS-CHRIST n'auroit pas dû nous commander non-seulement de veiller, mais encore de prier, afin de ne point succomber à la tentation : *Vigilate & orate, ut non intretis in tentationem* ; mais qu'il auroit précisément fallu nous avertir de veiller, *Matth. c. 26.*

Auſſi S. Auguſtin, expliquant cette parole de JESUS-CHRIST : *Nemo poteſt venire ad me, niſi Pater meus traxerit eum* : Perſonne ne peut venir à moi, ſi mon Pere ne l'attire ; ajoute cet excellent diſcours : *Magna gratiæ commendatio : nemo venit niſi tractus.* Voilà une haute recommandation de la grace, que perſonne n'aille à Dieu, s'il n'en eſt attiré. Mais du reſte, pourquoi Dieu attire-t'il celui-ci, & pourquoi n'attire-t'il pas l'autre ? C'eſt une diſcuſſion où vous ne devez point entrer. Voici ſeulement le point que vous devez bien comprendre : *Semel accipe & intellige.* Vous ne vous ſentez pas aſſez efficacement attiré, priez, afin de l'être davantage : *Non traheris ? Ora ut traharis.*

Joan. c. 6.

Aug. tract. 26. in Joan.

Ibid.

Ibid.

Que ſi vous voulez ſçavoir pourquoi Dieu ſe comporte de cette maniere envers nous, & ce qui l'engage à garder cette regle dans la diſtribution qu'il fait de ſes graces victorieuſes, je réponds en premier lieu, qu'il eſt juſte que nous demandions au moins ce qui nous manque

& ce que nous voulons avoir, ſur tout ſi c'eſt un bien d'un très-grand prix, comme le ſont ces graces de ſurérogation & de faveur. J'ajoute en ſecond lieu, que comme la divine Providence ſe ſert de la coopération des cauſes ſecondes pour les effets naturels, il eſt convenable que Dieu tienne la même conduite dans les effets ſurnaturels & à l'égard du ſalut. Or la moindre diſpoſition, la moindre coopération que Dieu puiſſe exiger de nous, c'eſt la priere. Par conſéquent, conclut ſaint Auguſtin, c'eſt par la priere que nous devons nous diſpoſer à recevoir ce que Dieu ſe diſpoſe à nous donner : *Quò poſſimus capere quod præparat dare.* *Aug. Ep. 121, c. 8.*

De-là même, apprenez, Chrétiens, pourquoi tant de gens dans le monde ſont ſi foibles, tombent ſi aiſément, trouvent les exercices de pieté ſi pénibles, & les abandonnent; en un mot, ſe damnent, & ſe damnent preſque ſans remords & ſans réfléxion. Ne craignons point de le dire, c'eſt qu'ils n'ont

pas certaines graces ſpéciales ; & comment ne les ont-ils pas ? Par leur faute. Et par quelle faute ? Parce que pouvant les demander, ils ne les demandent pas. Ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, mes Freres, & non point à la bonté divine : vous auriez tout abondamment, ſi vous aviez ſoin de mieux prier, & plus ſouvent.

Je finis par une troiſiéme preuve, qui achevera de vous faire connoître la néceſſité de la priere pour le ſalut ; & je vous prie de recuëillir encore pour un moment votre attention. C'eſt une vérité terrible, mais dont je ſuis très-perſuadé, que les pécheurs, après de longs déſordres, en viennent quelquefois à un point, où il ne leur reſte nulle autre grace pour ſe convertir, que celle de la priere. S'ils prient, Dieu les touchera ; s'ils ne prient pas, Dieu les laiſſera dans leur endurciſſement. Ainſi plus d'autre reſſource pour eux, plus d'autre moien de ſalut, que la priere. Conſultons ſur cela les Peres & les Conciles.

Saint

Saint Augustin parlera pour les Peres. Quand un homme est vaincu, captif, & déja presque condamné, (c'est ainsi qu'il nous représente un pécheur) *Homini victo, damnato, captivo*; que doit-il faire alors? Il faut qu'il s'écrie humblement, en se tournant vers Dieu: Qui me délivrera de cet état de mort où je suis? *Humiliter exclamandum est: Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Et qui est-ce en effet qui l'en délivrera? Ce sera la grace, par notre Seigneur JESUS-CHRIST: *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum.* Mais cette grace, qui la fera descendre sur lui? La priere. Car la volonté d'un homme ainsi habitué au mal, (ces paroles sont remarquables) n'a souvent plus la grace d'accomplir la justice, & de garder les commandemens de Dieu; mais seulement celle d'implorer par une humble demande le secours de Dieu, afin de pouvoir obéir à ses ordres: *Hoc enim restat libero arbitrio, non ut impleat homo justitiam cùm voluerit, sed ut se supplici pietate convertat ad eum cujus*

Aug. l. 1. ad Simp. q. 1.

Ibid.

Rom. c. 7.

dono possit implere. Cela est net & décisif.

Le Concile de Trente parlera pour tous les Conciles. Dieu ne nous commande point des choses impossibles : *Deus impossibilia non jubet ;* mais en nous donnant sa loi, il nous avertit, & de faire ce que nous pouvons, & de demander ce que nous ne pouvons pas : *Sed jubendo monet, & facere quod possis, & petere quod non possis.* Et alors il nous aide, afin que nous le puissions : *Et adjuvat ut possis.* Si le saint Concile eût crû que tous les pécheurs ont toujours une grace prochaine & immédiate, pour faire ce que Dieu leur commande, il eût seulement dit : Dieu ne nous commande pas des choses impossibles, parce qu'il nous avertit de faire ce que nous pouvons, & qu'il nous aide afin que nous le puissions. Quand donc il met cette disjonctive, que Dieu ne commande pas des choses impossibles, ou bien parce qu'il nous donne la grace de les accomplir, ou bien parce qu'il

Trid. Sess 6. c. 11.

Ibid.

Ibid.

nous donne la grace de demander de quoi les accomplir, il nous fait ouvertement entendre que les pécheurs n'ont en certains tems que la ſeule grace de la priere. Affreuſe & derniere extrémité, où ils ſe trouvent réduits ! S'ils n'uſent de ce reméde, ils ſont déſeſpérés ; s'ils ne prennent cette planche pour ſe ſauver du naufrage, ils ſont perdus ; s'ils n'entrent par cette porte, le ciel leur ſera éternellement fermé.

Que devez-vous donc remporter de tout ce diſcours ? En trois mots, trois courtes concluſions, mais très-importantes. Etes-vous pécheurs, mais de grands pécheurs ? Ah ! ne ceſſez point en ce triſte état de prier. Car qui ſçait ſi vous avez maintenant d'autres moiens de converſion que celui de la priere ? Dites ſouvent à Dieu comme le Prophéte, & avec bien plus de raiſon que le Prophéte : Convertiſſez-nous, Seigneur, & nous nous convertirons. Sans cela, mon cher Auditeur, je vous regarde, ou

du moins j'ai lieu de vous regarder comme un réprouvé.

Etes-vous juſtes, & avez-vous un ſujet raiſonnable de croire que vous vivez habituellement dans la grace de Dieu ? Ah ! ne penſez pas que vous puiſſiez pour cela négliger l'uſage de la priere : car il faut perſévérer. Judas avoit bien commencé ; mais il eſt damné, parce qu'il a mal fini. Saint Paul au contraire eſt ſauvé pour avoir bien fini, quoiqu'il eût très-mal commencé. Ainſi c'eſt la fin qui couronne notre vie, c'eſt elle qui conſomme notre ſalut, & l'on ne parvient guéres à une bonne fin ſans la priere.

N'êtes-vous, ni pécheurs par état, ni juſtes par état, mais tantôt pécheurs, tantôt juſtes, tels que ſont tant de Chrétiens imparfaits & lâches ? Ah ! combien vous faut-il de graces toujours préſentes, de graces particulieres pour vous attacher plus étroitement à votre devoir, pour vous y maintenir ? & le canal par où Dieu communique

plus ordinairement ces graces choiſies, par où vous devez tâcher à les faire deſcendre ſur vous, n'eſt-ce pas la Priere ? Plaiſe au ciel que ces vérités ne ſervent jamais à votre condamnation, comme elles y ſerviront ſans doute, ſi, après les avoir connuës, vous les oubliez dans la pratique. Plus ſages mille fois & plus heureux, ſi nous engageons Dieu par des vœux ardens, par des vœux tous les jours réitérés à nous ouvrir en ce monde les tréſors de ſa miſéricorde, & à nous donner en l'autre ſon roiaume, où nous conduiſe, &c.

SERMON
POUR
LE VENDREDI
DE LA PREMIERE SEMAINE.

SUR L'AFFAIRE du ſalut.

Vis ſanus fieri ?

Voulez-vous être guéri ? En ſaint Jean, ch. 5.

S'IL s'agiſſoit ſeulement de guérir le paralytique de ſon infirmité corporelle, la demande du Fils de Dieu ſeroit, ce ſemble, aſſez inutile ; & il n'y avoit guéres lieu de douter qu'un malade de trente-huit ans ne ſouhaitât ſa guériſon, & qu'il ne fût venu pour cela même, comme les autres, à la Piſci-

ne. Mais cette question que lui fait le Sauveur du monde renferme, selon la pensée de S. Augustin, un sens bien plus relevé : Et l'Evangile, dit ce Pere, sous la figure de cet homme affligé d'une longue paralysie, & hors d'état de se remuer en aucune sorte & d'agir, nous représente ces Chrétiens paresseux & lâches, qui vivent à l'égard du salut dans une criminelle indifférence, & qui, trop vigilans sur toutes les autres affaires, ne pensent presque jamais à celle qui devroit toujours & uniquement les occuper. Je leur demande, en leur adressant les paroles de JESUS-CHRIST, s'ils veulent se sauver : *Vis sanus fieri* ? & j'ai bien lieu de croire qu'ils ne le veulent pas, témoin que je suis du peu de soin qu'ils y apportent, & de l'extrême négligence avec laquelle ils y travaillent. D'où vient ce désordre? C'est aveuglement dans les uns, c'est découragement dans les autres. Aveuglement ; il y en a qui ne sçavent point assez ce que c'est que le salut, & qui n'en com-

prennent pas la conſéquence. Découragement ; il y en a qui ſe rebutent trop tôt des difficultés qu'ils rencontrent dans le chemin du ſalut, & qui déſeſperent de les pouvoir ſurmonter. Or je veux vous faire voir deux choſes ; obſervez-les : elles vont faire la matiere & le partage de ce diſcours. Je dis premierement, que de toutes les affaires, celle du ſalut eſt par elle-même la plus digne de nos ſoins : ce ſera la premiere Partie. Secondement, que quelque difficile que ſoit le ſalut, c'eſt néanmoins de toutes les affaires celle où nous avons plus de moiens pour réuſſir : ce ſera la ſeconde Partie. Pour bien traiter ce grand ſujet, demandons les lumieres du ſaint Eſprit par l'interceſſion de Marie : *Ave.*

PREMIERE PARTIE. De toutes les maximes de l'Evangile, je n'en trouve point qui mérite plus nos réflexions, & qui doive plus faire d'impreſſion ſur nos eſprits, que cet oracle ſorti de la bouche de JESUS-CHRIST mê-

me : Que sert à un homme de gagner tout le monde, s'il vient à se perdre lui-même ? *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ?* Quelle échange pourra compenser la perte qu'il aura faite de son ame ? *Aut quam dabit homo commutationem pro animâ suâ ?* Saint Jean Chrysostome, dans la sçavante homélie qu'il a composée sur le seiziéme chapitre de saint Matthieu, & en divers endroits de ses ouvrages, observe que ce principe a cela de propre, qu'il est universel, & qu'il nous regarde tous également, en quelque situation & en quelque état que nous nous trouvions. Quand le Fils de Dieu dit : Faites l'aumône, ce n'est point à nous qu'il parle, si nous sommes pauvres. Quand il dit : Ne vous laissez point enfler de votre prospérité, mais soiez humbles & modestes dans la grandeur : nous sommes dispensés de ce devoir, si la Providence nous a mis dans une condition obscure. Quand il dit : Corri-

Matth. c. 16.

Ibid.

gez votre frere, & reprenez-le de ſes fautes; cette obligation n'eſt pas communément pour nous, ſi celui qui auroit beſoin d'un avertiſſement ſalutaire tient un rang ſupérieur au nôtre. Mais ſoit que nous ſoions dans l'opulence ou dans la diſette, dans l'autorité ou dans la dépendance, dans la gloire ou dans l'humiliation; c'eſt, ſans en excepter un ſeul, à tous les hommes qu'il s'adreſſe, lorſqu'il nous dit: Travaillez à votre ſalut, & préférez cette importante affaire à la conquête même de l'Univers: *Quid prodeſt homini ſi mundum univerſum lucretur, animæ verò ſuæ detrimentum patiatur?*

Pour développer le ſens de ces paroles, & pour établir ſolidement la premiere propoſition que j'ai avancée; ſçavoir que de toutes les affaires, celle du ſalut eſt la plus digne de nos ſoins, je fais deux réflexions qui ſe réduiſent preſque à la même, mais que je diſtingue néanmoins, pour m'expliquer plus clairement & avec plus d'ordre. Car

l'affaire du salut est tellement au-dessus de toutes les autres affaires, que si celle-là réussit, quand toutes les autres auroient manqué, nous sommes souverainement heureux : c'est la premiere réflexion. Au contraire toutes les autres affaires sont tellement au-dessous de l'affaire du salut, que si elle manque, quand toutes les autres auroient réussi, nous sommes souverainement malheureux : c'est la seconde réflexion. Ainsi, mes Freres, si nous nous sauvons, toutes les disgraces passageres du monde ne pourront en aucune sorte altérer notre souverain bonheur ; & si nous nous damnons, toute la félicité passagere du monde ne pourra en aucune sorte nous garantir d'un souverain malheur. Disons donc encore une fois avec JESUS-CHRIST : Qu'importe à l'homme de posséder tous les biens de la vie, s'il n'entre pas un jour en possession des biens de l'éternité ; puisque rien alors ne sera capable de le dédommager de cette suprême béatitude qu'il aura perduë ? Et dans

un autre tour, ajoutons : Que n'importe-t'il point à l'homme d'entrer un jour, aux dépens même de tous les biens de la vie, dans la poſſeſſion des biens de l'éternité ; puiſque rien alors ne ſera capable de lui enlever ou de troubler la ſuprême béatitude où il ſera parvenu ? *Quid prodeſt homini ſi mundum univerſum lucretur, animæ verò ſuæ detrimentum patiatur ? aut quam dabit homo commutationem pro animâ ſuâ ?*

Oui, mon cher auditeur, ſauvez votre ame. Voilà le point capital pour vous. Du reſte, que Dieu vous ait fait naître dans le plus bas rang, & qu'il vous ait réduit à la plus vile condition ; aiez vêcu dans le mépris, dans la miſere, dans le travail, dans la ſouffrance ; aiez été dépouillé de tout ſur la terre, ſans nom, ſans biens, ſans ſecours, ſans amis, accuſé, condamné, perſécuté, maltraité, l'opprobre & le rebut des hommes ; tout cela n'eſt rien, ſi vous arrivez au terme du ſalut. Pourquoi ? C'eſt que là vous trouverez une gloire qui vous dé-

dommagera bien de tous les mépris du monde ; un tréſor qui vous dédommagera bien de toutes les miſeres du monde ; un repos qui vous dédommagera bien de tous les travaux du monde ; un bonheur qui vous dédommagera bien de toutes les ſouffrances du monde. Obſervez, je vous prie, toutes mes paroles. Je dis que vous trouverez une gloire qui vous dédommagera bien de tous les mépris du monde, puiſque ce ſera une gloire infinie, *magna nimis* ; une gloire immortelle, *juſti autem in vitam æternam.* Je dis que vous trouverez un tréſor qui vous dédommagera bien de toutes les miſeres du monde, puiſque vous ſerez riche de Dieu même & de la poſſeſſion de Dieu, ſi je puis ainſi m'exprimer, *ego merces tua* ; tréſor où les vers n'entrent point, que la rouille ne corrompt point, *ubi neque ærugo, neque tinea demolitur* ; tréſor inépuiſable, *theſaurum non deficientem in cœlis.* Je dis que vous trouverez un repos qui vous dédommagera bien de tous les tra-

Geneſ. c. 15. *Matth. c. 25.*

Geneſ. c. 15.

Matth. c. 6. *Luc. c. 12.*

vaux du monde, puiſque ce ſera un repos déſormais ſans trouble ; plus de ſoin des choſes de la vie, plus de faim qui vous preſſe, de ſoif qui vous tourmente, *non eſurient, neque ſitient amplius* ; plus de faiſons qui vous incommodent, *nec cadet ſuper illos ſol, neque ullus æſtus* ; ni infirmitez, ni calamitez, ni pleurs, *abſterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.* Enfin je dis que vous trouverez un bonheur qui vous dédommagera de toutes les ſouffrances du monde, puiſque ce ſera un bonheur plein, *ut gaudium veſtrum ſit plenum.*

Apoc. c. 7

Ibid.

Ibid.

Joan. c. 16.

C'eſt, mon cher Auditeur, ce que je voudrois vous faire comprendre dès maintenant, comme vous le comprendrez au ſortir de cette vallée de larmes, & à l'entrée de l'héritage céleſte ; quand Dieu, vous recevant dans ſon roiaume, vous dira ce que l'époux des Cantiques diſoit à ſon épouſe : L'hyver eſt paſſé, les nuages ſe ſont diſſipez, vous n'avez plus de tempêtes à craindre : *Hyems tranſiit, imber abiit & receſ-*

Cantic. c. 2.

ſit ; c'eſt-à-dire, vous avez ſouffert dans la vie ; le monde vous a refuſé ſes biens, ſes plaiſirs, ſes honneurs ; mais quittez cette terre d'exil, & venez, *ſurge & veni.* La ſaiſon a changé, les beaux jours ont ſuccédé aux orages ; & après la ſtérilité, voici le tems des fleurs & des fruits : *Flores apparuerunt in terrâ noſtrâ, tempus putationis advenit.* Or que vous importe à préſent de n'avoir pas brillé, comme les autres, dans le monde ; de n'y avoir pas occupé comme eux les premieres places, de n'avoir pas ſçû vous pouſſer, vous élever, vous enrichir ? Que vous importe que tous vos deſſeins aient été traverſés, que toutes vos entrepriſes aient malheureuſement échoué, que votre naiſſance vous ait confondu parmi le peuple, que de triſtes revers aient déſolé votre famille, que de ſanglans outrages vous aient flétri & dèshonoré, que l'adverſité, la pauvreté vous aient aſſailli de toutes parts & durant tout le cours de vos années ? Elles ne ſont plus,

Ibid.

Ibid.

ces années de douleur & d'amertume, ces années de chagrin & de peine ; mais vous, vous voilà éternellement grand ; mais vous voilà éternellement glorieux, éternellement heureux : *Hyems transiit, imber abiit & recessit ; surge & veni.*

Ah ! mes Freres, que pense en effet alors un homme qui voit cette carriere immense de l'éternité s'ouvrir devant ses yeux, & lui présenter une félicité consommée, une félicité sans mesure & sans bornes ? Comment & de quel œil regarde-t'il tous les événemens humains, afflictions, décadences, pertes, renversemens de fortunes ? Quel jugement forme-t'il de tout ce que nous appellons sur la terre les grandes affaires, gouvernement des Roiaumes, conduite des armées, gain des batailles, charges, dignités, ministeres ? Regrette-t'il ces occasions où il pouvoit se distinguer, mais où il n'a pas eu le succès dont il se flattoit ? Regrette-t'il ces emplois qu'il pouvoit obtenir, mais que des concurrens lui ont enlevés ? Regrette-t'il ces éta-

blissemens, ces alliances qu'il pouvoit ménager, mais que de fâcheux accidens lui ont fait manquer ? Que dis-je ? & daigne-t'il même tourner un moment ses regards vers un monde qui ne lui sera plus rien jamais, qui ne fut jamais pour lui qu'un lieu de passage, & qui jamais enfin ne dût être le terme de ses désirs ? *Hyems transiit, imber abiit & recessit ; surge & veni.*

Renversons maintenant, Chrétiens, la proposition. Car si vous perdez au contraire votre ame, si vous vous damnez, où en êtes-vous ? consultez-vous bien là-dessus vous-mêmes, méditez-le bien, pensez-y bien : où en êtes-vous ? Je ne sçai quel charme nous aveugle, quel enchantement nous séduit ; nous courons, nous avançons, sans envisager la fin où nous devons aboutir. Mais encore une fois, je vous le demande, & vous ne pouvez trop repasser, trop approfondir cette importante question : Sans le salut, où en êtes-vous ? Faites-vous dans la vie le sort le plus agréable ;

tracez-vous à votre gré une route aiſée, commode, à couvert de toutes les diſgraces ; aſpirez aux hauts rangs, & y montez ; ſoiez ſorti d'une maiſon également illuſtre, & par l'opulence & par la nobleſſe, & par les titres, & par les faits héroïques de vos ancêtres : que tout ſuccede ſelon vos vœux, que tout conſpire à vous mettre dans l'état le plus floriſſant & le plus digne d'envie : Hélas ! cet état doit finir ; il eſt fini pour vous, riche malheureux de l'Évangile, qui dès le triſte moment de votre mort, fûtes enſeveli dans l'enfer. Il finira pour vous, mon cher Frere ; & ſi ce faux bonheur du ſiécle eſt ſuivi du ſouverain malheur, ah ! je ne me laſſerai point de le dire, où en êtes-vous ? Apprenez-le de tant de réprouvés, qui ne peuvent que trop bien vous en inſtruire, puiſqu'ils en font une ſi terrible épreuve. Ecoutez-les parler, & ſe plaindre. Rendez-vous attentif à leurs regrets ; regrets inutiles pour eux : Profitez-en.

Quid nobis profuit superbia? aut divitiarum jactantia quid contulit nobis? Sap. c. 5.

Nous avons vêcu dans la splendeur & dans l'éclat, dans l'abondance & dans les plaisirs; mais, ô grandeurs mortelles, ô richesses périssables, ô plaisirs séduisans! *Quid nobis profuit?* Ces biens que nous avons possédés nous serviront-ils de rançon, pour nous racheter des mains de cette justice redoutable à qui nous sommes abandonnés? Cette autorité dont nous avons été revêtus nous servira-t'elle pour faire révoquer l'arrêt éternel porté contre nous? Ces honneurs qu'on nous a déférés, ces marques de distinction que nous avons portées, nous serviront-elles pour réparer, pour effacer l'opprobre d'une si honteuse condamnation? Ces flatteuses voluptés, où nous avons tant cherché à contenter nos plus grossiers appétits, nous serviront elles pour émousser les pointes de ce feu qui nous investit & qui nous brûle, pour modérer l'ardeur de ces flammes qui ne s'éteindront jamais, & pour en

amortir le ſentiment ? *Quid nobis profuit ?* Nous traitions de folie la ſainte vigilance de ces ames fidelles, qui nous laiſſoient courir après des avantages temporels, & qui travailloient à s'aſſurer une éternité. Ce ſalut, dont ils nous parloient, nous n'y penſions pas, nous les mépriſions, nous les regardions comme des eſprits foibles, craintifs, ſuperſtitieux : Inſenſés nous-
Ibid. mêmes ! *Nos inſenſati !* La mort les a juſtifiés, & nous a confondus ; elle nous a ouvert les yeux, elle nous a fait voir nos égaremens paſſés, elle nous a fait connoître nos véritables intérêts, mais trop tard. Il n'eſt plus tems : & tout ce qui nous reſte déſormais, c'eſt de confeſſer, à notre déſeſpoir, que nous nous ſommes trompés, qu'une vaine apparence nous a éblouis, que nous ſommes ſortis des voies de la vérité, que nous avons perdu notre chemin, & que jamais nous n'y rentrerons :
Ibid. *Ergò erravimus à via veritatis.*

Il ne s'agit point ici, mes Freres, de raiſonner beaucoup ; ces points eſ-

sentiels de la sainte religion que nous professons, se soutiennent assez par eux-mêmes; & vouloir former sur cela le moindre doute, c'est détruire tous les principes de notre foi. Revenons. Telle est donc l'affaire du salut, que, malgré la perte de toutes les autres, si celle-là seule réussit, nous sommes souverainement heureux; que malgré le succès de toutes les autres, si celle-là seule manque, nous sommes souverainement malheureux; & comme rien ne peut, ni ne doit entrer en comparaison avec un bonheur souverain, avec un souverain malheur, il s'ensuit, & c'est la conclusion de cette premiere Partie, que de toutes les affaires, quelles qu'elles soient, & pour importantes qu'elles paroissent, la plus digne, & même la seule digne de nos soins, est l'affaire du salut. C'est pourquoi le Fils de Dieu, en nous représentant le salut comme une perle précieuse, nous avertit de renverser tout dans la maison, de chercher par tout pour la trouver. C'est pourquoi le même Sauveur des hommes, en nous par-

lant du ſalut comme du ſommet d'une haute montagne, où regne le calme & la paix, nous exhorte à faire les derniers efforts pour y grimper & pour y parvenir. C'eſt pourquoi l'Apôtre, en nous propoſant le ſalut comme le prix, ou d'une courſe, ou d'une victoire, nous anime, tantôt à redoubler nos pas, à nous dépouiller de tout, pour marcher avec plus de vîteſſe, & pour atteindre plutôt au but; tantôt à prendre les armes, à combattre, à attaquer, à expoſer nos biens, à verſer notre ſang, à donner notre vie pour emporter la couronne. C'eſt pourquoi tous les Peres, tous les maîtres de la vie ſpirituelle, en nous faiſant conſiderer le ſalut comme un port tranquille & aſſuré, nous encouragent à tenir ferme au milieu des vagues & des flots, à recueillir toutes nos forces, à les emploier toutes contre la fureur des vents, pour conduire heureuſement à bout une navigation dont le terme eſt ſi déſirable. De-là même, cette excellence du miniſtere évangélique, & du

zéle des ames. Rien de plus grand, que de travailler au ſalut de ſes freres, en travaillant à ſe ſauver ſoi-même. C'eſt, dit ſaint Denis, de tous les emplois qui concernent Dieu le plus divin : *Omnium divinorum negotiorum divinissimum.* C'a été ſur la terre l'unique occupation d'un homme-Dieu; ç'a été après lui l'occupation de tant d'hommes apoſtoliques. Ils n'y ont rien épargné, parce qu'ils comprenoient ce que vaut une ame, & quel bien on lui procure en contribuant à ſon ſalut. De-là ces hautes maximes de la morale chrétienne, que pour le ſalut il faut renoncer juſqu'à ſon pere, juſqu'à ſa mere; qu'il faut ſe renoncer ſoi-même, & que c'eſt-là s'aimer de l'amour le plus ſolide & le plus parfait. De-là cette vie pauvre & ſolitaire, cette vie dure & laborieuſe, cette vie mortifiée, crucifiée, de tant d'Anacorétes dans les déſerts, de tant de Religieux dans les Monaſteres, de tant de perſonnes du monde au milieu du monde même. Que d'exem- *Dionyſ.*

ples, mes chers Auditeurs, que de raisons qui vous condamnent! Et ne me répondez point que le salut est difficile; car si c'est de toutes les affaires celle qui mérite plus nos soins, j'ajoute que c'est encore celle où nous avons plus de moiens pour réussir. Je vais vous le montrer dans la seconde Partie.

SECONDE PARTIE. L'affaire du salut a ses difficultés; c'est de quoi je suis obligé de convenir; & ce seroit contredire l'Evangile que de parler autrement, puisque l'Evangile nous apprend en termes si formels, que le roiaume des cieux ne s'emporte que par violence, & qu'il faut faire effort pour y entrer : *Violenti rapiunt illud.* Matth. c. 11. Mais je prétends au même-tems, que c'est de toutes les affaires celle où nous avons, pour réussir, des moiens plus abondans, des moiens plus présens, des moiens plus efficaces & plus puissans. J'en donne les preuves; comprenez-les. Moiens abondans & de toutes les espéces. Car tout peut servir au salut; la pauvreté

pauvreté & les richesses, l'affliction & la prospérité, l'élévation & l'abbaissement, l'honneur & le mépris, la santé & la maladie; quoi que ce soit, il n'est rien qui ne puisse contribuer à ce grand ouvrage. Etes-vous pauvre? écoutez ce que dit le Sauveur du monde: Bienheureux les pauvres, qui, soumis dans leur pauvreté, & contens de l'état où Dieu les a mis, en supportent avec patience les incommodités & les besoins; & qui détachés des biens de fortune, ne sont pas seulement pauvres en effet, & par nécessité, mais de cœur & d'affection: le ciel leur appartient comme leur héritage: *Ipsorum est regnum cœlorum.* Matth. c. 5. Etes-vous riches? vous pouvez, suivant la parole du Fils de Dieu, emploier les trésors que vous possédés, à vous faire des amis, qui vous recevront dans les tabernacles éternels; donnez, & on vous donnera; assistez les misérables, soulagez ceux qui sont dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les maisons particulieres, &

vous entendrez au Jugement de Dieu cette sentence favorable qui vous mettra au nombre des élus : Matth. c. 25. *Venite, benedicti : possidete regnum. Esurivi enim, & dedistis mihi manducare.* Etes-vous dans l'adversité ? Il ne tient qu'à vous de la sanctifier par votre patience ; & l'adversité sanctifiée est le gage le plus certain de notre prédestination. Par un moment de tribulation, dit l'Apôtre, & d'une tribulation même très-légere & très-supportable, nous acquerons une gloire infinie : 2 Cor. c 4. *Momentaneum & leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Etes-vous dans la fortune, dans l'autorité, dans la puissance ? Il ne dépend que de vous d'en bien user ; & le point de votre perfection consiste dans le bon usage que vous en ferez, en vous humiliant sous la main de Dieu, tandis qu'il prend plaisir à vous élever, en lui référant tout, & en reconnoissant ses bienfaits, en rendant la justice, en défendant le bon droit, en maintenant l'ordre : *Qui*

judicat in veritate, thronus ejus in æternum firmabitur. Etes-vous sain & robuste ? travaillez & agissez. Etes-vous infirme & foible ? supportez votre infirmité & votre foiblesse. Etes-vous dans les emplois ? remplissez chrétiennement toutes vos fonctions. Etes-vous dans la retraite ? appliquez-vous à la priere & à la méditation. Enfin quels que soient l'état, la situation, la disposition où vous vous trouvez; quels que soient les évenemens particuliers de votre vie, soit heureux, soit malheureux, tout cela peut vous conduire au terme où vous êtes appellé; & en voici la raison: c'est que Dieu ne veut pas tous nous sauver par la même voie, mais il nous a marqué à chacun notre route; or notre route, notre voie, c'est la condition où nous sommes par l'ordre de la Providence. Marchez par ce chemin; faites dans votre profession ce que Dieu demande de vous ? faites-le suivant votre pouvoir, vos forces, vos lumieres, suivant le don que vous en

Prov. c. 29.

avez reçû ; & Dieu eſt content. Or ſi Dieu eſt content de vous, votre ſalut eſt en aſſurance.

De-là, moiens prompts & préſens. Moyſe, en donnant aux Juifs la loi qu'il avoit reçûë ſur la montagne, leur diſoit de la part de Dieu : Le commandement que je vous fais, n'eſt ni trop élevé au-deſſus de vous, ni trop éloigné au-delà des mers ; en ſorte que vous puiſſiez me répondre : Comment pourrons-nous monter ſi haut, ou comment pourrons-nous aller ſi loin ? mais il eſt devant vous, au-
Deut. c. 30. près de vous, dans vous : *Mandatum quod ego præcipio tibi hodie, non ſuprà te eſt, neque procul poſitum, nec in cœlo ſitum ; ſed juxtà te eſt ſermo valdè, in ore tuo, & in corde tuo.* L'homme, ajoute le Sage, a devant ſes yeux, & comme dans ſes mains, la vie & la mort, le bien &
Luc. c. 27. le mal : *Ante hominem vita & mors.* Enfin, ſelon la parole de JESUS-CHRIST, le roiaume de Dieu eſt
Eccl. c. 15. au milieu de vous : *Regnum Dei intrà vos eſt.* En effet, qu'y a-t'il de plus

préſent pour vous que la condition même où vous êtes, & les divers exercices qui vous y doivent occuper ? Qu'y a-t'il de plus préſent pour vous, peres & meres, que l'éducation de vos enfans & le reglement de votre famille ? Qu'y a-t'il de plus préſent pour vous, juge, que le ſoin de vos affaires ; marchand, que votre négoce ; artiſan, que votre ouvrage ? Qu'y a-t'il de plus préſent pour vous, dans la douleur, que votre douleur à offrir à Dieu ; dans la diſette, que votre diſette à ſouffrir ; dans l'abondance, que votre argent, que vos revenus à bien adminiſtrer ? J'en dis de même de tous les autres états où vous pouvez être, & je vous en laiſſe faire le détail.

Et ne me répondez point que pour faire de tout cela des moiens de ſalut, il faut y joindre bien des choſes dont l'aſſemblage eſt difficile, & qui demandent une grande aſſiduité & une grande vigilance. J'en conviens ; il faut aimer la priere, lire de bons livres, écou-

ter la parole de Dieu, assister à l'Office divin, fréquenter les Sacremens, pratiquer les vertus chrétiennes, la charité, l'humilité, la mortification. Mais je reprens, & je vous demande encore, s'il y a rien de plus présent pour vous que ces devoirs de la Religion, & tous les autres. Qu'y a-t-il de plus présent pour vous que la priere ? Vous pouvez prier par tout, à toute heure, & en mille manieres différentes. Qu'y a-t-il de plus présent pour vous que la lecture des bons livres ? Il y en a tant, & sur tous les sujets, & qui contiennent de si solides instructions. Il n'en faudroit même qu'un seul, mais lû & relû avec attention, avec réfléxion : & il ne seroit pas enfin nécessaire d'y donner chaque fois beaucoup de tems ; un tems reglé tous les jours, quelque court qu'il fût, pourroit suffire. Qu'y a-t-il de plus présent pour vous que la parole de Dieu ? Combien de Prédicateurs l'annoncent avec zéle, avec force ? Les villes en sont remplies, & ils

sont plus prêts à se faire entendre que vous ne l'êtes à les écouter. Qu'y a-t-il de plus présent pour vous que l'Office divin, sur tout, que l'adorable sacrifice de la Messe ? On l'offre tous les jours à Dieu en tant d'Eglises & à tant d'Autels. Qu'y a-t-il de plus présent pour vous que la fréquentation des Sacremens, la Confession, la Communion ? Les tribunaux de la Pénitence vous sont ouverts, la table du Seigneur est toujours dressée ; les Ministres du Dieu vivant vous invitent, vous attendent, ou pour répandre sur vous de salutaires bénédictions, ou pour vous distribuer le Pain sacré qui doit être l'aliment de vos ames. En un mot, qu'y a-t-il de plus présent pour vous que la pratique de toutes les vertus ? De la foi : c'est un acte de votre entendement que la volonté soumet à croire des vérités que Dieu lui révéle. De l'espérance : c'est un désir de la gloire que Dieu vous promet, un désir de votre cœur accompagné d'une sainte con-

fiance. De l'amour de Dieu : c'eſt un attachement de l'ame à Dieu qui vous le fait préférer à tout, parce que vous ſçavez que cette préférence lui eſt dûë. De la charité envers le prochain : vous avez ſans ceſſe tant d'occaſions de conſoler les affligés, d'aider des malheureux, de pardonner des injures, d'excuſer des défauts. De l'humilité : il ne faut que rentrer en vous-même : vous connoîtrez bien-tôt votre foibleſſe, & vous découvrirez des imperfections, qui vous donneront bien lieu de vous mépriſer. De la mortification, ſoit intérieure, ſoit extérieure : n'en cherchez point d'autre ſujets que vos inclinations qu'il faut regler, que vos paſſions qu'il faut réprimer, que tous les chagrins, tous les maux de la vie qu'il faut endurer. Un plus long dénombrement me conduiroit trop loin. Prenez l'Evangile ; examinez, par rapport à vous, tous les points de la loi, de cette loi divine à quoi le ſalut eſt attaché; vous ne trouverez pas un article

dont l'observation ne puisse vous devenir commune & familiére. Moiens abondans, moiens présens, & moiens encore efficaces & puissans.

Car faites, Chrétiens, ce que je viens de vous tracer, & vous vivrez : *Hoc fac, & vives.* Soiez-y fideles, & je vous répons de votre salut. Il est vrai qu'il y a des obstacles à vaincre, qu'il y a des ennemis à surmonter ; que toutes les puissances de l'enfer déchaînées contre nous, nous livrent de fréquens assauts ; que le poids de la nature corrompuë nous entraîne, que les sens se révoltent, & qu'il fait une résolution bien généreuse & bien ferme pour n'être pas ébranlé. Mais après tout, dit l'Apôtre, vous ne serez jamais tentez au-delà de vos forces. Dieu vous l'a promis, & il vous gardera sa parole. L'ennemi de notre salut, comme un lion rugissant, ou comme un serpent adroit & subtil, peut bien tourner sans cesse autour de vous : mais avec toute sa fureur, ou *Luc. ci 10.*

avec tous ſes artifices, il ne peut vous nuire, ſi vous ne le voulez pas. Que l'enfer redouble tous ſes efforts; la grace eſt plus forte que tout l'enfer. Que la nature mille fois ſe ſouléve; la grace eſt bien au-deſſus de la nature. Que le monde à chaque moment vous préſente de nouveaux obſtacles; la grace emporte au travers de tous les obſtacles. Prenez confiance, mes chers Freres; JESUS-CHRIST a triomphé du monde, de ce monde ſi redoutable en apparence, mais ſi foible en effet contre une ame aidée, & pour ainſi dire, armée de la grace: *Confidite; ego vici mundum.* *Joan. c. 16.*

Sont-ce là les avantages que vous avez dans les affaires du ſiécle? & ſi nous en jugeons par comparaiſon, n'ai-je pas eu raiſon de dire, que quelque difficile que ſoit l'affaire du ſalut, elle l'eſt encore moins que toutes les autres? Avez-vous, pour vous avancer dans le monde, des moiens auſſi abondans, des moiens auſſi préſens, des moiens auſſi efficaces & auſſi puiſſans? Avez-vous,

dis-je, des moiens aussi abondans & en aussi grand nombre ? Ah ! Messieurs, combien de gens parmi vous, & par rapport aux affaires du monde & à leur succès, disent avec autant de sujet que cet homme de l'Evangile, *hominem non habeo* : je n'ai personne qui me porte ; je n'ai ni appui, ni patron ? Ils attendent, ils languissent comme lui, depuis les vingt & les trente années, & ils se trouvent à la trentiéme tels qu'ils étoient à la premiere : pourquoi ? parce que les moiens leur manquent. Les voies de la fortune ne sont ouvertes qu'à quelques uns : on n'y parvient pas par toutes sortes de chemins ; on n'y est pas appellé de tous les états & de toutes les conditions ; & pour y atteindre, c'est souvent trop peu que de bien remplir sa condition & son état. *Joan. c. 5.*

Avez-vous des moiens aussi présens ? Si c'est un procès qu'on veut intenter, si c'est un établissement qu'on veut ménager, si c'est la faveur d'un maître qu'on veut ga-

gner, ſi c'eſt un bénéfice, une commiſſion qu'on veut avoir, une terre qu'on veut faire valoir, un commerce qu'on veut ſoutenir : que de meſures pour cela ſont néceſſaires, & de longues meſures ! que de préparatifs, & de longs préparatifs ! On ſe croit heureux, ſi après des années entieres d'étude, de réflexions, de ſollicitations, de pourſuites, de courſes, de fatigues, on a trouvé quelque expédient pour venir à bout de ſes deſſeins.

Enfin avez-vous des moiens auſſi efficaces & auſſi puiſſans ? Helas ! après avoir remué bien des machines, après avoir fait jouer bien des reſſorts, après avoir tout mis en œuvre, ſouvent l'entrepriſe échouë ; un obſtacle naît tout-à-coup, & vous retient ; un contretems trouble & déconcerte toutes vos vûës, un ennemi cabale contre vous, & vous détruit ; un concurrent vous prévient, & l'emporte ; l'inclination du maître change, & un caprice le fait tourner ailleurs ; les vents & les orages ruinent votre

négoce, désolent vos campagnes, renversent vos maisons. Il n'y a plus quelquefois qu'un pas à faire pour toucher au but où vous aspirez; mais à ce dernier pas, vous vous trouvez arrêté. Ainsi le Paralytique alloit jusqu'au bord de la piscine; mais un plus diligent que lui s'y plongeoit avant lui. Vous sçavez si je vous déguise les choses: & comment pourrois-je vous les déguiser? comment pourrois-je vous tromper sur ce qui vous est & qui vous doit être beaucoup mieux connu qu'à moi? L'usage du monde ne vous apprend-il pas combien il en coûte pour se pousser, & combien les moïens qu'on prend pour cela sont incertains? De mille personnes qui entrent dans la même route & qui visent au même terme, à peine un petit nombre y peut-il arriver; tandis que tous les autres ont le chagrin de se voir frustrer de leurs espérances.

De tout ceci, Chrétiens, il faut toujours conclure qu'il n'est point d'affaire qui soit plus en vorre

pouvoir que le ſalut ; & par conſéquent que ſi vous ne vous ſauvez pas, vous n'en devez accuſer que vous-même & votre propre négligence. Car comme le ſalut eſt de toutes les affaires la plus digne de nos ſoins, comme c'eſt de toutes les affaires celle où nous avons plus de moiens pour réüſſir par nos ſoins, une triſte expérience m'oblige au même tems à dire, que de toutes les affaires le ſalut eſt celle à qui nous refuſons le plus nos ſoins. Un moment de réfléxion ſur la vie ordinaire du monde vous en convaincra.

Il y a dans le monde deux ſortes de perſonnes. Les uns ſont des gens oiſifs & ſans occupation, les autres ſont emploiez & travaillent. Or à quoi ſe paſſe la vie des premiers ? De vingt-quatre heures qui compoſent le jour, une grande partie eſt pour le ſommeil ; une autre pour s'habiller, ſe parer, s'ajuſter ; une autre pour la table & les repas ; une autre pour les viſites & certains devoirs de civilité ; une

autre pour les assemblées de plaisir, pour les conversations badines & dangereuses, pour le jeu, pour la comédie, les spectacles. Voilà les journées qui rempliſſent les semaines, voilà les semaines qui rempliſſent les mois, voilà les mois qui rempliſſent les années, & voilà les années qui rempliſſent tout le cours de la vie. Dans ce cercle continuel d'amuſemens, quel tems donne-t-on au salut ? A peine fait-on le matin, le soir, une courte priére ; & combien de fois y manque-t-on ? A peine entend-on une Meſſe entiére, aux jours même commandés ; & avec quelle pieté y vient-on ? A peine approche-t-on à Pâques des Sacremens, pour satisfaire au précepte ; & comment l'accomplit-on ? Du reſte, nulles bonnes œuvres, nuls exercices du Chriſtianiſme, nul ſouvenir de l'éternité, nul ſentiment de Dieu, nul retour ſur ſoi-même, ni examens, ni lecture, ni prédications, ni aumônes, ni jeûnes, ni pénitence. N'eſt-ce pas là la vie de tant de femmes mondaines, qui

n'ont, ce ſemble, point d'autre divinité qu'elles-mêmes, & que leur corps ? N'eſt-ce pas là la vie de tant de jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui n'ont point d'autre penſée que celle de leur plaiſir ? N'eſt-ce pas là la vie de tant d'hommes délicats, qui n'ont point d'autre ſoin que de contenter leurs ſens, & de ſe procurer toutes les douceurs d'une condition aiſée & commode ? N'eſt-ce pas là la vie de tant de libertins que la débauche conduit à l'impiété & à l'irreligion, & que l'irreligion plonge encore plus dans la débauche ? N'eſt-ce pas là, dis-je, la vie d'une partie du monde ? Et quelle eſt la vie de l'autre ? La voici ?

Ce ſont des gens que l'ennemi de notre ſalut traite comme Pharaon traita autrefois les Juifs. Ce Prince voiant qu'ils alloient dans le déſert ſacrifier à leur Dieu, & l'adorer, fit appeller les maîtres de ſes bâtimens, & les intendans qu'il avoit établis pour la conduite de ſes ouvrages. Les Juifs ne ſont point en-

core assez occupés, leur dit-il, ils vont perdre leur tems au désert; redoublez leur travail; imposez-leur des fardeaux encore plus pésans, afin qu'ils ne songent plus à leurs sacrifices; c'est ainsi que le monde, que la passion, que le démon, ce tyran des ames, fait naître sans cesse de nouveaux embarras, suscite mille affaires à ceux qui, moins lents & moins amateurs du repos, se trouvent engagés dans une vie laborieuse & agissante. Ils pensent à tout dans leur état, excepté à leur salut. L'un a toujours son trafic en tête, l'autre ses procès; celle-là son ménage, celui-ci sa fortune. Ce ne sont que tours & retours, que mouvemens & intrigues. Heureux après tout de ne pas demeurer dans une indolence molle & sans action. Mais il leur manque un point essentiel, c'est une intention droite & sainte. Ils font beaucoup pour le monde, mais ils ne font rien pour leur salut, parce que ce n'est point le salut qu'ils ont en vûë dans tout ce qu'ils font, mais le monde. De-là, nulle

regle, nulle modération. Ils se livrent tellement aux affaires humaines, qu'ils abandonnent toutes les pratiques de piété. Je pourrois bien leur appliquer ces paroles de saint Bernard au Pape Eugene : Vous ne manquez à rien de tout ce qui ne vous regarde pas, & vous manquez à tout ce qui vous concerne : *Soli te negas tibi.*

Bern. de Consid.

J'ai donc trois choses à vous demander, mes chers Auditeurs ; ne me les refusez pas, ou plutôt ne vous les refusez pas à vous-mêmes. Premiérement, aiez chaque jour des tems marqués pour les exercices du Christianisme ; on les sçait bien trouver quand on les veut bien chercher. Secondement, fréquentez les Sacremens ; approchez-en, si cela se peut, tous les mois, ou du moins aux grandes Fêtes de l'année. Troisiémement, si vous êtes dans une condition, qui par elle-même vous donne beaucoup de travail, rapportez tout votre travail à Dieu : si vous êtes dans un état plus libre, faites-vous vous-même une occupation

convenable, au lieu de perdre le tems au milieu du monde. Enfin dites-vous ſouvent comme ſaint Bernard : *Ad quid veniſti* ? pourquoi ſuis-je ſur la terre ? Eſt-ce pour m'aggrandir, pour m'enrichir, pour me divertir ? N'eſt-ce pas pour me ſauver ? Voilà mon but : voilà ma fin. Daigne le ciel vous y faire parvenir : c'eſt ce que je vous ſouhaite au nom du Pere, du Fils, & du ſaint Eſprit.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA SECONDE SEMAINE.

SUR LA GLOIRE DU CIEL.

Assumpsit Jesus Petrum & Jacobum & Joannem fratrem ejus, & duxit illos in montem excelsum seorsùm, & transfiguratus est ante eos.

Jesus prit avec lui Pierre, Jacques & Jean son frere, & il les mena à l'écart sur une haute montagne, & se transfigura en leur présence. En S. Matth. ch. 17.

C'Est une admirable providence de Dieu, de faire tellement succeder le bien au mal, & de compenser l'un par l'autre avec tant

de proportion, qu'au même-tems qu'il nous afflige, il nous console ; que de la même main dont il nous frappe, il nous guérit ; & qu'après nous avoir intimidés par la crainte, il nous rassure par l'espérance. Telle est la conduite que tient aujourd'hui le Fils de Dieu à l'égard des Apôtres. Si d'une part & devant eux, il s'entretient sur la montagne avec Moyse & Elie des souffrances de sa passion, & si par-là il leur donne à connoître ce qu'ils auront à souffrir eux-mêmes dans la vie ; d'autre part aussi & à leurs yeux, il se transfigure : il se trouve tout-à-coup investi d'une lumiere céleste ; il paroît, il brille comme un soleil, ses vêtemens deviennent plus blancs que la neige, ses disciples éblouis de cette splendeur nouvelle tombent par terre, & cet avant-goût des délices du ciel leur fait comprendre à quoi ils sont appellés & quelle gloire les attend dans la bienheureuse éternité. C'est ainsi qu'au milieu du combat où le Sauveur du monde les avoit engagés,

il falloit leur montrer la couronne, pour relever & pour soutenir leur courage : Et c'est, Chrétiens, ce que je viens faire moi-même dans ce discours ; où je veux vous parler de cette gloire immortelle qui vous est destinée, & qui doit être le prix de vos travaux. Je ne me suis point encore expliqué sur cette matiere assez au long, quoique j'en aie déja touché quelque chose en diverses prédications. Avant que de proposer mon dessein, demandons les lumiéres du saint Esprit, par l'entremise de Marie. *Ave.*

Qu'est-ce que j'entreprens, Chrétiens, & à quoi m'engage le sujet dont j'ai à vous entretenir ? Je veux rallumer votre ferveur ; & tandis que vous êtes encore dans la vie, &, pour ainsi dire, dans le champ de bataille, je veux vous animer à combattre comme de généreux soldats
2. Tim. c. 12. de JESUS-CHRIST. *Labora sicut bonus miles Christi.* Pour cela, je prétens vous mettre devant les yeux la récompense éternelle que Dieu vous

a promise, & qu'il vous réserve dans son Roiaume. Mais quand j'y emploierois les expressions les plus magnifiques, les traits les plus vifs & les plus brillans, quelle image vous tracerai-je d'une gloire qui est au-dessus de tout ce que nous pouvons penser & imaginer ? Et quand, pour l'acheter, vous voudriez vous dépoüiller de tout & tout entreprendre, que donneriez-vous, que feriez-vous, dont le prix pût égaler un bien qui passe tous nos mérites, & qui est sans prix ? Mais c'est dans cette même impuissance, & d'expliquer par nos paroles ce que c'est que cette souveraine félicité, & de la mériter pleinement par nos œuvres, que je trouve deux conjectures de son excellence & de sa grandeur. En deux mots, c'est une gloire telle, que pour la faire connoître, je n'en puis assez dire : ce sera la premiere Partie. C'est une gloire telle, que pour l'obtenir, vous ne pouvez ni trop donner, ni trop faire : ce sera la seconde Partie. Je vous demande pour l'une & pour l'autre votre attention.

PREMIERE PARTIE. C'eſt une queſtion que les Peres, ſur tout ſaint Denis, ſaint Jean Chryſoſtome, ſaint Auguſtin, & tous les Théologiens après eux, ont depuis long-tems propoſée, ſçavoir ſi l'on peut parler de Dieu d'une maniere affirmative, ou ſeulement d'une maniere négative. Ces termes ſont de l'Ecole; & pour vous les faire entendre, on demande, par exemple, ſi nous pouvons dire de Dieu qu'il eſt bon, qu'il eſt ſage, qu'il eſt puiſſant, d'une bonté, d'une ſageſſe, d'une puiſſance telle que nous la connoiſſons en lui; en ſorte que nous ſçachions comment & par où il eſt bon, comment & par où il eſt ſage, comment & par où il eſt puiſſant; ou bien ſi nous devons préciſément reconnoître en général que Dieu eſt puiſſant, que Dieu eſt ſage, que Dieu eſt bon, mais de toute autre bonté, de toute autre ſageſſe, de toute autre puiſſance que celle que nous nous figurons: tellement que nous ne puiſſions voir, ni comment & par où

où il est bon, ni comment & par où il est sage, ni comment & par où il est puissant. A cela l'on répond, Messieurs, que Dieu, par son excellence, est un être si relevé & si parfait, qu'il ne nous est pas possible de comprendre un seul de ses attributs, ni d'en rien dire de positif. D'où l'on conclut avec saint Zénon de Vérone, que nous ne le pouvons connoître sur la terre que par une humble ignorance. Or j'applique ceci à mon sujet; & comme la gloire du Ciel n'est rien autre chose que Dieu même, que Dieu, dis-je, connu, possedé par le bienheureux, & connu en lui-même, possedé en lui-même, il s'ensuit que je ne puis vous faire de cette gloire une peinture si noble, si belle, qui ne soit toujours très-imparfaite.

De-là ces manieres de parler si ordinaires dans l'Ecriture, que la gloire céleste est un trésor caché: *Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito*; que c'est une manne cachée: *Vincenti dabo manna absconditum*; que c'est un fonds inépuisa- *Matth. c. 13.* *Apoc. c. 2.*

Pſal. 30. ble de douceurs ſecretes : *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, quam abſcondiſti timentibus te !* que ce ſont des délices ineffables : *Exultabitis lætitiâ inenarrabili.* Tout ce que je puis donc vous en dire, c'eſt ce que Dieu commanda au Prophete de faire entendre à ſon Peuple : *Dicite juſto, quoniam benè.* Allez, Prophéte, & dites au juſte qu'il ſera bien. Allez, Prédicateurs de la loi nouvelle, & annoncez-le vous-mêmes. Quand les Princes donnent des ordres, ce n'eſt communément qu'en une parole. Ainſi Dieu ne nous dit qu'un mot, & je ne vous en dis qu'un de ſa part : mais que ce mot renferme un grand ſens ! *benè* : vous ſerez bien, & parfaitement bien. Ne m'en demandez pas davantage ; car c'eſt tout ce que je ſçai, & ce qu'il me ſuffit de ſçavoir. Soiez puiſſans, riches en ce monde, vous n'êtes pas néanmoins encore bien : pourquoi ? parce que vous n'êtes pas contents : votre cœur eſt comme un abîme profond, que rien de créé n'eſt capable de remplir. Les

Iſaïe c. 3.

biens du monde, dit saint Bernard, le peuvent enfler, mais ils ne le peuvent rassasier. Il ne nous est pas naturellement possible de goûter sur la terre tous les plaisirs à la fois. Nos sens pour cela sont trop bornés. Ainsi un plaisir qui nous flatte actuellement, ne fait qu'exciter l'envie d'un autre qui nous manque. C'est pourquoi le Prophéte compare ces mondains qui mettent leur félicité dans les biens sensibles, ou à un fébricitant, ou à un homme endormi & pressé de la soif, lequel rêve dans son sommeil qu'il boit, mais qui en s'éveillant se trouve toujours également altéré : *Sicut somniat sitiens & bibit, & postquam fuerit expergefactus, adhuc sitit.* Cette femme a passé toute une journée au jeu ; elle y a même employé une partie de la nuit. Est-elle satisfaite ? Non : dès le jour suivant, il faut, ou qu'elle recommence, ou qu'elle se trouve à telle assemblée, à tel rendez-vous, à tel spectacle, *adhuc sitit.* Cet avare s'est enrichi : il a les mains pleines ; & il peut désormais établir *Isaïe c. 29.*

toute sa famille. Mais tout opulent qu'il est, en a-t'il assez ? Non : encore cette terre, encore cet héritage ; *adhuc sitit.* Cet ambitieux ne visoit, ce semble, qu'à un tel point. Il y est arrivé ; mais en est-il plus en repos ? Non : sa fortune présente n'est plus pour lui qu'un dégré pour parvenir à un autre ; & sur cela, nouvelles prétentions, nouveaux mouvemens : *adhuc sitit.*

Il n'y a donc que Dieu qui puisse vous donner le vrai bien, ce bien parfait qui renferme tous les autres biens, & qui comble tous les souhaits de l'ame. Sans cette espérance qui nous soutient, nous serions, dit saint Paul, les plus misérables de tous les hommes, puisqu'après nous être privés de tout dans la vie selon l'esprit de l'Evangile, nous n'aurions rien à attendre après la mort. Mais ce qui nous console, c'est la promesse que Dieu nous a faite de nous mettre dans un état où nous nous trouverons éternellement & souverainement bien : *Dicite justo, quoniam bene.* Bien, par rap-

port au passé. Là, plus de larmes, plus d'afflictions humaines. Elles auront eu leur tems, & le tems n'en sera plus. Bien, par rapport au présent. Là, rien ne vous manquera, dit le Fils de Dieu: & que peut-il manquer à celui qui est dans le terme & au plus haut point de la gloire? Bien, par rapport à l'avenir. Là, point de retour fâcheux; point de décadence & de revers à craindre. Ce que l'homme bienheureux sera une fois, il le sera pour toujours.

Mais du reste, mes Freres, de vous dire en quoi consiste ce souverain bien, c'est ce que je ne puis vous apprendre, parce que je ne le sçai pas moi-même. Saint Augustin ne le sçavoit pas mieux que moi. Nous n'en pouvons parler, disoit-il; & cependant il ne nous est pas permis de nous en taire: *Ecce non possumus dicere, & non permittitur tacere.* Que ferons-nous donc? Soit que nous en parlions, soit que nous n'en parlions pas, conclut ce Pere, réjoüissons-nous dans le Seigneur. *Quid faciemus! Non loquentes, non* *Aug.* *Idem.*

tacentes, jubilemus Domino. Oui ; réjouiſſons-nous d'être réſervés à un bien ſi grand & ſi relevé, qu'il en eſt incompréhenſible & ineffable. Si nous le pouvions connoître, nous devrions moins l'eſtimer ; mais c'eſt l'impuiſſance même où nous ſommes de le repréſenter par les plus belles figures & par tous les traits de l'éloquence humaine, qui nous en marque le prix.

Conſultons toutefois ſaint Paul ; peut-être nous en donnera-t'il quelque connoiſſance. Il avoit été élevé juſqu'au troiſiéme ciel, & nul autre ne pouvoit être mieux inſtruit des beautés de cette ſainte Jeruſalem. Demandons-lui ce qu'il en a vû. Il nous répondra que l'œil n'a jamais rien vû qui égale ce
1. Cor. c. 2. que Dieu prépare à ſes Elûs : *Nec oculus vidit.* Demandons-lui ce qu'il en a entendu. Il nous répondra que l'oreille n'entend, ni n'a jamais entendu de ſemblables merveilles :
Ibid. *Nec auris audivit.* Demandons-lui ce qu'il en a compris. Il nous répondra que l'eſprit ne peut pénétrer

si avant, ni monter si haut : *Nec in cor hominis ascendit.* Ibid.

Mais ne pouvons-nous pas après tout par quelques conjectures nous en former une légere image ? Souffrez, Chrétiens, que je vous dise ce qui m'est arrivé plus d'une fois. Je considérois du rivage l'immense étenduë de la mer. Je portois la vûë aussi loin qu'elle pouvoit aller ; & je voiois les flots s'élever, s'entrechoquer, & tout à coup se perdre & s'abîmer les uns dans les autres. Je me figurois un homme au milieu de ce vaste élément, plongé dans les eaux, n'appercevant rien autre chose devant lui, derriere lui, sous lui, au-dessus de lui ; & je me disois à moi-même : c'est ainsi que le bienheureux enveloppé dans l'immensité divine nagera dans des torrens de délices. Ce ne sera pas proprement la joie du Seigneur qui entrera dans lui ; mais ce sera lui, selon l'expression de l'Evangile, qui entrera dans la joie du Seigneur. Soit qu'il avance, soit qu'il recule, soit qu'il monte, soit qu'il

descende, il la trouvera par tout, par tout il en sera investi, pénétré, comme enyvré : *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ, & torrente voluptatis tuæ potabis eos.* Psal. 35.

Ce n'est pas assez. D'autres fois à l'aspect d'une compagne florissante & couverte des fruits de la terre ; ou, levant les yeux au ciel, & voiant rouler sur nos têtes ces globes de feu qui nous éclairent, je me faisois une peinture abrégée de ce grand Univers. Je me représentois cette prodigieuse variété d'êtres de toutes les espéces qui le composent, qui l'ornent, qui l'enrichissent ; & ravi en admiration, je m'écriois : Ah ! Seigneur, que réservez-vous à vos élûs, puisque vous êtes si libéral même envers les pécheurs, & que vous les laissez jouir de ce monde encore plus que les justes ? Que sera-ce de notre patrie, si le lieu de notre exil est si magnifique ? Et que recevrons nous dans le terme, si Dieu dans la voie répand ses biens avec tant de profusion ? Quand donc je rassemblerois toute la fortune &

toute l'opulence du ſiécle, tous ſes honneurs & tous ſes plaiſirs, tous les ſceptres & toutes les couronnes; ſceptres & couronnes, honneurs & plaiſirs, fortunes du ſiécle & fortunes les plus opulentes, tout cela ne pourroit valoir, je ne dis pas toute la gloire, mais le moindre dégré de la gloire où Dieu nous appelle.

J'en dis beaucoup, ce ſemble, mais je ne dis rien en effet; & quand j'en dirois mille fois davantage, je ne dirois rien encore. Plus on creuſe dans ce tréſor céleſte, plus il y a à creuſer; & ſi j'en avois découvert quelque choſe, j'aurois toujours bien d'autres découvertes à faire. C'eſt pourquoi les Saints dans la bienheureuſe éternité, comme parle ſaint Auguſtin, & après lui Pierre Damien, ſont toujours raſſaſiés, & toujours néanmoins avides & affamés: *Semper pleni, & ſemper avidi.* Toujours raſſaſiés, parce qu'ils ont la plénitude du bonheur; & toujours avides & affamés, parce qu'ils trouvent toujours dans leur *Auguſt.*

bonheur même un nouveau bonheur, en y trouvant toujours un nouveau goût. Je n'en ſuis point ſurpris. Plus on voit Dieu, plus on déſire de le voir ; ſur-tout quand on le voit, non plus à travers les ténébres de la foi, mais dans la clarté du jour & dans le plus bel éclat de ſa Majeſté ; non plus en énigme & dans un long éloignement, mais de près & face à face. Depuis la création du monde, les Anges ne ceſſent point de le contempler ; & ce ſeroit le ſouverain malheur pour eux, que d'être privés un moment de ſa préſence : *In quem deſiderant Angeli proſpicere.*

Cependant qu'eſt-ce que cette vûë claire & diſtincte, cette vûë intime de Dieu ? Quelle impreſſion fait-elle ſur une ame ? Et comment l'ame en eſt-elle tellement occupée, ravie, tranſportée ? Encore une fois, Chrétiens, pour en revenir à ma premiere propoſition, c'eſt de quoi je ne puis vous donner nulle connoiſſance. Tout ce que je puis donc vous en dire, ſi toutefois vous l'i-

gnorez, c'eſt que cette vûë de Dieu, cette poſſeſſion de Dieu nous doit rendre heureux de la béatitude de Dieu même, puiſque la béatitude éternelle de Dieu n'eſt rien autre choſe que la vûë qu'il a de lui-même. Or qu'eſt-ce que d'être heureux de la même béatitude que Dieu, d'être heureux en quelque ſorte & à proportion comme Dieu ? Je n'ai point ſur cela d'autre réponſe à vous faire, que de m'écrier avec le Prophéte : Que le Dieu d'Iſraël eſt bon, & qu'il ſçait bien paier ceux qui le ſervent ! *Quàm bonus Iſraël Deus, his qui rectò ſunt corde.*

Quel autre maître eſt auſſi fidéle dans ſes promeſſes, & auſſi libéral dans ſes dons ? Si nous ne connoiſſons pas en particulier ce qu'il nous deſtine, ne ſuffit-il pas pour animer notre eſpérance, & pour réveiller tous nos déſirs, de ſçavoir en général que c'eſt un bien ſupérieur à tout ce que nous pouvons d'ailleurs eſpérer ; que c'eſt le premier bien, l'unique bien, le bien par excellence ? Hélas ! mes Freres,

que nous promet le monde, ce monde trompeur & faux, ce monde frivole & vain, ce monde sensuel & corrompu, ce monde volage & passager, ce monde dont vous avez tant de fois éprouvé l'inconstance, la légereté, la fragilité, la perfidie; ce monde dont vous vous êtes plaints tant de fois, & dont vous vous plaignez tant encore tous les jours; & toutefois ce monde à qui vous donnez & toute l'attention de votre esprit, & toutes les affections de votre cœur; ce monde que vous idolâtrez & dont vous faites votre divinité; ce monde qui vous éblouit, qui vous charme, qui vous enchante: que vous promet-il? Des biens trompeurs & faux comme lui, des biens frivoles & vains comme lui, des biens terrestres & grossiers comme lui, des biens périssables & passagers comme lui. Est-ce donc là ce qui balance dans votre estime une félicité réelle & solide, une félicité pure & sans trouble, une félicité parfaite? Est-ce là ce qui l'emporte sur

une immortalité, sur une éternité glorieuse ? Allez, aveugles partisans du monde, attachez-vous à un phantôme qui s'évanouit & qui vous jouë ; laissez-vous prendre à une figure aussi vuide qu'elle est spécieuse & apparente ; suivez l'attrait que vous présentent les sens ; & remplis de vos idées mondaines touchant les pompes & les grandeurs imaginaires du siécle, bornez-là toutes vos prétentions, & ne portez pas plus loin vos vûës. Pour moi, conduit par la foi, je m'éleve bien plus haut : une sainte ambition me fait aspirer jusqu'au Roiaume de Dieu. J'en suis l'héritier, ou du moins je le dois être. C'est un droit qui m'a été transmis, qui m'appartient, & dont je suis souverainement jaloux. Tout ce qui est au-dessous d'une gloire divine, d'une gloire universelle & surabondante, d'une gloire durable, & durable dans les siécles des siécles ; tout ce qui est au-dessous de Dieu, je le regarde avec mépris & comme indigne de moi. Si c'est un orgueil, c'est un orgueil

que la religion m'inſpire, un orgueil chrétien. Il n'y a que l'Evangile qui puiſſe me donner des ſentimens ſi nobles & ſi ſublimes, comme il n'y a que lui qui puiſſe m'apprendre à démêler le vrai bonheur de celui qui n'en a que le dehors & le nom. Je ſçai où elle eſt cette perle précieuſe, & je tourne là tous mes regards. Le monde ſe préſenteroit à mes yeux avec tout ce qu'il a de plus brillant, que je ne l'appercevrois pas.

Ainſi Moyſe éclairé des mêmes lumieres que moi, quoiqu'en d'autres tems que moi, au milieu d'une Cour mondaine, & parmi les pompes du ſiécle, dont ſes ſens étoient malgré lui frappés, n'avoit l'eſprit & le cœur remplis que des biens inviſibles & des grandeurs éternelles. Ainſi David aſſis ſur le Trône, tout conquerant, tout Roi qu'il fût, ne ſoupiroit qu'après l'heureux jour, où ſortant de cette terre d'exil, il pourroit entrer dans la céleſte patrie & dans la terre des vivans. Ah! Seigneur, s'écrioit-il, que j'aime vos taberna-

cles, ces tabernacles incorruptibles dont vous avez fait votre demeure & celle de vos élûs ! *Quàm dilecta tabernacula tua, Domine!* C'eſt là que je monte ſouvent en eſprit & par tous les vœux de mon cœur. Quand me les ouvrirez-vous, ô Dieu des vertus? Quand me retirerez-vous de cette vallée de larmes? Je ſoupire, je languis dans l'attente de ce moment favorable : *Concupiſcit & deficit anima mea in atria Domini.* Vous voiez, Seigneur, quels ſont les raviſſemens & les tranſports de mon ame, quand je penſe que j'irai à vous, & que vous m'y appellerez ; vous voiez avec quelle ardeur je m'élance vers vous, comme vers le centre & le terme de mon repos : *Cor meum & caro mea exultaverunt in Deum vivum.* Si j'envie un bonheur, ſi j'en reconnois un ſolide & véritable, c'eſt celui d'être avec vous dans votre ſainte maiſon. C'eſt là qu'on vous loüe, & qu'éternellement on vous louëra; c'eſt-là qu'on vous poſſede, & qu'éternellement on vous poſſedera; c'eſt-là qu'on vous aime, & qu'éter-

Pſal. 83.

Ibid.

Ibid.

Ibid. nellement on vous aimera : *Beati qui habitant in domo tuâ Domine; in sæcula sæculorum laudabunt te.* Un jour passé dans cette glorieuse demeure en vaut mille autres passés dans les plus superbes palais : que sera-ce donc d'une éternité? *Melior est dies una in atriis tuis super millia.* C'est une félicité telle, qu'on n'en peut assez dire pour l'expliquer ; nous l'avons vû dans la premiere Partie : & telle encore qu'on n'en peut assez faire pour la mériter ; vous l'allez voir dans la seconde.

SECONDE PARTIE.

Il n'en est pas d'une récompense comme d'une pure grace. Celle-ci se donne sans égard au mérite ; au lieu que l'autre n'est promise qu'au travail, & qu'elle doit être le fruit de la vertu. De là je conclus, que la gloire du ciel étant une récompense, il la faut mériter ; & je vais même plus loin : car puisque c'est une telle récompense que nous n'en pouvons assez dire pour en exprimer le prix, je prétends aussi que dans la pratique nous n'en pouvons

par conſéquent aſſez faire pour l'obtenir. Ce n'eſt pas que Dieu, maître de ſes dons, ne pût indépendamment de nos œuvres nous recevoir dans ſon Roiaume, & nous faire part de ſa gloire; mais ſa Providence en a autrement ordonné. Il veut que la victoire nous coûte des combats; il veut que le repos ſoit précédé par la peine. Il le veut, & quel droit n'a-t'il pas de le vouloir? Quelle raiſon aurions-nous d'en appeller là-deſſus à ſa juſtice, & de nous plaindre? Que dis-je? & pouvons-nous même aſſez exalter ſa miſéricorde, aſſez bénir notre ſort, quand aux dépens d'une vie ſi courte nous nous trouvons en état d'acquérir un héritage éternel?

Car mettez, Chrétiens, dans la balance, d'une part ce que vous donnez, d'autre part ce qu'on vous prépare, qu'elle proportion y a-t'il entre l'un & l'autre? Ecoutez ſaint Paul; il va vous l'apprendre. Ce que dit cet Apôtre, & la circonſtance du tems où il le dit, eſt remarquable. Il avoit annoncé l'Evangile aux na-

tions; il leur avoit porté le nom de JESUS-CHRIST. Dans ſes courſes Apoſtoliques, qu'avoit-il fait pour Dieu ? qu'avoit-il ſouffert ? Que de travaux & de fatigues ! que de veilles & de ſueurs ! que de périls il avoit courus ſur la terre, ſur la mer, dans les villes, dans les déſerts, de la part des ſiens, de la part des étrangers, de la part des voleurs, de la part de ſes freres ! Par où n'avoit-il pas ſignalé ſon zéle ? par de fréquentes prédications aux peuples, aux grands, aux petits ; par de continuelles traverſes qu'il avoit eſſuiées, par les naufrages qu'il avoit faits, par les accuſations qu'il avoit ſoutenuës devant les Juges, par les outrages qu'il avoit reçûs dans les places publiques, par les fers qu'il avoit portés dans les priſons, par les coups, les fouets, par les plus rigoureux & les plus indignes traitemens. Que dirai-je de tant de vertus particulieres & domeſtiques, pour ainſi parler, qu'il avoit pratiquées, & qu'il pratiquoit encore tous les jours ? Quel amour

de Dieu, quelle haine & quel mépris de lui-même ! quel renoncement ! quelle abnegation ! quelle pauvreté, non point seulement de cœur & d'affection, mais réelle & d'effet ! Quelles macérations du corps ! quelles abstinences ! quels jeûnes ! quelles prieres mille fois réiterées, & quelles ferventes oraisons ! Jamais homme amassa-t'il un plus riche fonds de mérites, & jamais homme dût-il donc espérer une plus abondante récolte, & parler avec plus de confiance ? Mais quels sont néanmoins sur cela ses sentimens ? Ah ! je n'ay rien fait, dit-il. Si Dieu vouloit compter avec moi, à peine trouverois-je quelque chose à lui offrir. Car toutes les œuvres, toutes les souffrances de notre vie ne peuvent entrer en comparaison avec le bonheur & la vie future où nous aspirons. Tel est le jugement qu'il en forme. *Existimo quòd non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* Rom. c. 8. Il en donne la raison ; & la voici : C'est que tout ce que nous souffrons

est léger & passager ; & qu'au contraire ce que nous espérons est grand en lui-même, & éternel dans sa durée : c'est un poids de gloire, & d'une
2. Cor. 4. 4. gloire qui ne finit point : *Momentaneum & leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis.*

C'est pour cela même que le Fils de Dieu, en nous annonçant son Evangile, cet Evangile si dur & si sévére, cet Evangile si ennemi des sens & de la nature, cet Evangile de gêne, de contrainte, de pénitence, d'abnégation, nous ordonne de nous réjouir ; de prendre, de porter avec une sainte allégresse le fardeau qu'il nous impose : *Gaudete & exultate.* Mais comment se réjouir dans la pauvreté & le renoncement à toutes choses ? comment se réjouir dans les larmes & les afflictions ? Comment ? C'est que tout nous doit être aisé & facile, que tout nous doit être même
Ibid. doux & agréable, dès que nous envisageons la fin qui nous est proposée : *Quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.*

Les Saints en ont été bien persua-

dés, ces Saints qui nous ont précédés dans le céleſte ſéjour, & qui nous en ont tracé par leurs exemples le chemin. A quel prix ont-ils acheté cette gloire, & par quelle ſainteté de vie y ſont-ils parvenus ? Ils ont obſervé tous les commandemens, & ç'a été le premier dégré de leur ſainteté. Ils ont gardé tous les conſeils, & ç'a été le ſecond dégré de leur ſainteté. Enfin ils ont même donné leur ſang, enduré la mort, & la mort la plus cruelle ; & ç'a été le comble & la conſommation de leur ſainteté. Mettons ceci dans tout ſon jour, & au même tems dans toute ſa force ? Les Saints n'ont rien omis de tout ce que leur inſpiroit la ferveur la plus agiſſante ; & toutefois après de longues années ils ne croioient pas encore avoir aſſez travaillé. Quelle leçon pour nous ! Profitons-en.

Je dis d'abord que pour s'aſſurer l'immortalité bienheureuſe de l'autre vie, ils ont obſervé tous les commandemens. Comprenez-vous tout ce qui eſt renfermé dans cette

obſervation entiere de la loi ? C'eſt-à-dire, qu'ils ont réſiſté aux tentations les plus violentes, qu'ils ſe ſont ſoutenus dans les occaſions les plus dangereuſes, qu'ils ont réprimé les paſſions les plus vives, & tenu la chair toujours ſoumiſe à la raiſon & à la loi. C'eſt-à-dire, qu'au milieu des richeſſes ils ont conſervé l'eſprit de détachement ; au milieu des grandeurs, l'eſprit d'humilité ; au milieu des aiſes & des commodités, l'eſprit de mortification ; au milieu du monde, l'eſprit de retraite. C'eſt-à-dire, qu'ils ont pratiqué la pénitence, la patience, la charité ; qu'ils ont ſoulagé les pauvres, aimé le prochain, pardonné à leurs ennemis ; en un mot, qu'ils ont accompli tous leurs devoirs, ſoit généraux, ſoit particuliers, ſoit dans l'exercice des bonnes œuvres, ſoit dans le ſoin des affaires humaines, ſoit dans la diſpenſation de la juſtice, ſoit dans la conduite d'une maiſon, envers Dieu, envers eux-mêmes, envers les autres. A vous conſulter là-deſſus, mes Fre-

res, & à vous en croire, ils en avoient fait plus qu'il ne falloit pour être mis au rang des bons serviteurs & pour recevoir de la main du Pere de famille un riche salaire: mais à les consulter & à les en croire eux-mêmes, ils n'étoient que des serviteurs inutiles; rien ne leur étoit dû & ils ne comptoient que sur la miséricorde du Seigneur, qui couronne en nous, comme disoit saint Augustin, non pas tant nos mérites, que ses dons.

Ils ont donc encore porté plus loin leur zéle; ou, si vous voulez, leur zéle les a encore portés plus loin. Ils n'en sont pas demeurés aux commandemens; ils y ont ajoûté les conseils. Passons en esprit dans les déserts de l'Egypte; considérons ces fameux solitaires de la Thébaïde; suivons-les sur la pointe des rochers; cherchons-les dans le creux des cavernes: sont-ce des hommes? sont-ce des Anges? Toujours veiller, toujours jeûner, toujours prier, toujours méditer, se priver de tout, se refuser tout,

eſt-ce vivre, ou n'eſt-ce pas mourir chaque jour ? Pourquoi tant d'oraiſons, d'abſtinences, d'auſtéritez, de macérations ? Pourquoi ? Ah ! que vous l'entendez mal ! & appartient-il à des Chrétiens de nous faire une telle demande ? Malgré toutes les rigueurs que nous exerçons contre nous-mêmes, nous nous ménageons encore trop. Heureux, ſi nous pouvions après des cinquante & des ſoixante années de ſolitude, après des ſiécles entiers paſſés dans le ſervice de notre Dieu, être reçûs dans ſa ſainte maiſon, & avoir place parmi ſes prédeſtinés ! Ainſi l'ont penſé tant de fervens Anachoretes. Ainſi l'ont penſé dans le monaſtére & le cloître tant de parfaits Religieux. Sortis d'un ſang illuſtre, ils ont renoncé à tous les avantages de la naiſſance ; comblés des biens de fortune, ils ſe ſont réduits dans une extrême diſette ; revêtus des plus belles dignités du monde, ils ſe ſont cachés dans la plus profonde obſcurité. De jeunes Vierges avec tous les dons

de

de la nature, & tous les agrémens du ſexe, ſe ſont condamnées à une clôture perpétuelle. Elles ont regardé l'engagement inviolable qu'elles contractoient, comme l'état de la plus douce liberté. Dans le tranſport de leur joie, elles ſe ſont écriées avec David : *Funes cecide-* *Pſal. 15.*
runt mihi in præclaris. Précieuſes chaînes, qui nous attachez à Dieu ! Nous ſommes à lui, & il ſera auſſi éternellement à nous. Si nous lui faiſons un plein ſacrifice de nous-mêmes, nous en ſommes bien dédommagées par les hautes eſpérances que nous avons conçûës, & à quoi tout doit être ſacrifié : *Etenim* *Ibid.*
hereditas mea præclara eſt mihi.

Que dirai-je des Martyrs ? de ces généreux combattans de l'Egliſe militante ? Quels ſupplices n'a pas imaginé la barbarie des tyrans pour les tourmenter ? Mais les ſupplices les ont-ils étonnés ? On les élevoit ſur des chevalets, on les attachoit à des croix, on les étendoit ſur des rouës, ſur des grils & des braſiers ardens, on les plongeoit dans des

huiles bouillantes. Mais sur les chevalets, sur les croix, sur les rouës, sur les buchers & au milieu des feux, qu'avoient-ils autre chose dans la bouche que des chants d'allégresse ? N'eût-on pas dit que les tourmens avoient changé de nature pour eux ? Un saint Estienne sous une grêle de pierre, ne pensoit qu'à prier pour ses persécuteurs ; un saint André embrassoit sa croix comme l'objet de tous ses désirs ; un saint Laurent faisoit remarquer à ses bourreaux que la flamme d'un côté avoit déja brûlé son corps, & les invitoit à le tourner de l'autre. D'où leur venoit ce courage, cette force plus qu'humaine ? C'est qu'ils voioient les cieux ouverts sur leur tête ; qu'ils appercevoient JESUS-CHRIST leur chef, avec les palmes qu'il tenoit dans ses mains & qu'il leur présentoit. A cette vûë ils perdoient le sentiment & le souvenir de leurs souffrances. Ce n'étoient plus même des souffrances pour eux ; & ils y trouvoient un goût, une onction qu'il faut sentir pour la connoître.

Arrêtons-nous là un moment, Chrétiens, & instruisons-nous par ces exemples. Des hommes comme nous, mais d'ailleurs mille fois plus innocens que nous, plus mortifiés que nous, plus fervens que nous, consommés dans la pratique de toutes les vertus, après avoir blanchi dans le service de Dieu, après lui avoir fait mille sacrifices d'eux-mêmes & de leurs inclinations les plus naturelles & les plus vives; des Religieux assujettis à une regle fatigante, des Anachorettes crucifiés au monde, des Martyrs couverts de leur sang, ne s'estimoient pas dignes encore de la récompense: & nous, pour une courte priere, pour une légere aumône, pour une œuvre de piété négligemment pratiquée & souvent interrompuë, après une vie tiéde & lâche, nous nous flattons d'avoir un droit inconteſtable à toute la gloire & à toute la félicité des bienheureux?

N'allons pas si loin: je ne veux que vous-mêmes, mes Freres, pour vous convaincre; je ne veux que

votre exemple, & la conduite que vous tenez dans la recherche & dans l'acquisition des biens de la vie. Quand, pour établir son commerce & pour en profiter, un négociant a couru les mers, qu'il s'est exposé aux orages, qu'au travers des écueils il a passé d'une partie du monde à l'autre, & qu'il en est enfin revenu chargé de richesses: croit-il alors en avoir trop fait ? Quand, pour s'insinuer auprès du Prince & pour entrer dans sa faveur, un courtisan a essuié mille rebuts, dévoré mille chagrins, qu'il s'est réduit durant de longues années à la plus ennuieuse contrainte, & qu'il a pû monter enfin par-là au rang où il aspiroit: croit-il alors en avoir trop fait ? Quand, pour se distinguer dans la guerre & pour s'avancer, un Capitaine a formé les plus hazardeuses entreprises; que pour en soutenir l'exécution, il a mille fois, au milieu des combats, affronté la mort, & que l'événement enfin répond à ses espérances & comble ses vœux : croit-il alors en avoir

trop fait ? Quand, pour élever une famille, pour ménager un mariage, pour enrichir une terre, pour obtenir le gain d'un procès, vous vous êtes conſumés de veilles, de ſoins, de travaux, & que vous avez enfin réuſſi dans vos prétentions : croiez-vous alors en avoir trop fait ? Tout cela n'eſt rien, dit-on ; le ſuccès compenſe la peine ; & je me trouve bien dedommagé des fatigues paſſées par l'avantage qui m'en revient. Ah ! Chrétiens, mettez au moins un bonheur éternel dans le même rang qu'une fortune périſſable, & ne refuſez pas à l'un ce que vous accordez à l'autre.

Etrange renverſement ! Je parle à un homme de travailler à gagner le Ciel, & pour cela de ſe renoncer lui-même, de ſe faire violence en quelques rencontres, de réprimer certains déſirs mal réglés, de s'aſſujettir à certains exercices ordinaires dans le Chriſtianiſme : quels obſtacles, quelles difficultés ne forme point alors la nature ? que d'excuſes frivoles ! que de prétextes vains !

que d'adouciſſemens, de ménagemens, d'explications favorables, de retours ſur ſoi-même ! La ſévérité de l'Evangile, dit-il, à des bornes ; il faut diſtinguer les conditions ; tous n'auront pas le même compte à rendre. D'ailleurs, on a des meſures à garder, on a des bienſéances à obſerver. Pourquoi ſe priver de plaiſirs innocens ? Pourquoi ſe gêner toujours & ſe contraindre ? comment ſe ſoutenir long-tems dans cet état ? C'eſt ainſi que parle un Chrétien pareſſeux & foible. Mais d'autre part une occaſion ſe préſente, & il s'agit de ſe procurer un avantage temporel : un avis important eſt venu touchant une préférence que l'on veut avoir, touchant une place que l'on brigue, touchant une charge, une commiſſion, une dignité ; c'eſt-là que le myſtere ſe découvre, & que l'injuſtice paroît avec éclat. Je ne reconnois plus ce cœur timide, froid, indifférent ; c'eſt au contraire un homme ardent, laborieux, vigilant, ſoumis juſqu'à la flatterie, exact juſ-

qu'au ſcrupule, conſtant juſqu'à l'importunité ; il ſouffre avec patience, il diſſimule avec adreſſe, il parle avec modeſtie, il agit avec chaleur ; amis, biens, ſanté, crédit, ſageſſe, eſprit, tout eſt mis en œuvre. Le dirai-je, Seigneur ? & qui jamais ſe le perſuaderoit, ſi l'expérience ne nous l'apprenoit pas ? La vertu même, oui, mon Dieu, cette vertu, toute conſacrée, toute ſainte qu'elle eſt en elle-même, par une eſpéce de ſacrilége, devient alors comme de faiſon & d'uſage ; on en affecte les dehors, on en prend les apparences ; & ces exercices, auparavant ſi pénibles, commencent à être pratiquables, & même faciles, dès que le monde a parlé.

Cependant ne nous y trompons pas, mes Freres, & n'oublions jamais à quelles conditions le Roiaume du ciel nous a été promis. Souvenons-nous toujours de cet oracle de JESUS-CHRIST : que ce n'eſt point en diſant ſeulement à Dieu, Seigneur, Seigneur, que l'on entre dans ſa gloire ; mais en

faisant la volonté du Pere céleste. Les serviteurs dont il est parlé dans l'Evangile, furent récompensés selon leur travail & selon le gain qu'ils avoient fait. Celui qui apporta cinq talens au-delà de ceux qu'on lui avoit confiés, en reçût encore cinq autres. Mais celui qui ne présenta que le talent qu'on lui avoit mis dans les mains, & qui se contenta de le conserver sans le faire valoir, fut condamné & jetté dans les ténébres. Lazare, dans le sein d'Abraham, repose tranquillement, & le mauvais riche est tourmenté dans les flammes : celui-là éternellement heureux ; pourquoi ? parce qu'en souffrant sur la terre, il a sçû profiter de ses souffrances pour l'autre vie : & celui-ci éternellement malheureux ; pourquoi ? parce que vivant en ce monde dans l'opulence, il n'a rien amassé pour l'autre, & qu'il s'est trouvé les mains vuides en y entrant.

Je conclus par l'importante leçon
2. Jean, v. 8. que nous fait saint Jean : *Videte vos metipsos, ne perdatis quæ operati estis ;*

ſed ut mercedem plenam accipiatis. Examinez-vous vous-mêmes; voiez ce que vous avez fait juſqu'à préſent pour Dieu, & ce que vous n'avez pas fait. Ce que vous avez fait a ſa récompenſe marquée; mais ne la perdez pas, en vous relâchant & en ceſſant de travailler. Ce que vous n'avez pas fait & le tems que vous avez inutilement emploié, vous pouvez encore après tout le réparer par une application & une ferveur toute nouvelle; il y va du plus grand intérêt pour vous, puiſqu'il s'agit d'une gloire parfaite qui vous eſt promiſe: *Ut mercedem plenam accipiatis.* Quel déſeſpoir à la mort, quand une ame, ſortant de ce monde, n'emporte rien avec elle qu'elle puiſſe préſenter à Dieu, pour recevoir de lui la couronne qu'il lui réſervoit! quand elle ſe la voit enlever, & enlever pour jamais cette couronne immortelle! Et quelle conſolation au contraire pour un Chrétien fidéle à tous ſes devoirs, adonné aux bonnes œuvres, aſſidu à la priere, patient dans les maux,

charitable envers les pauvres, humble, zélé, détaché ! quel comble de joie, quand il paroît devant Dieu, & que Dieu, pour l'accueillir, lui tend les bras & le met en posſeſſion de ſon Roiaume, où nous conduiſe le Pere, &c.

SERMON
POUR
LE LUNDI
DE LA SECONDE SEMAINE.

SUR L'IMPENITENCE finale.

Quæretis me, & in peccato vestro moriemini.

Vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché. En saint Jean, chap. 8.

TERRIBLE menace, Chrétiens, & d'autant plus terrible qu'elle doit être suivie de l'effet ! C'est aux Juifs que JESUS-CHRIST parle, à ce peuple chéri & comblé de tant de graces. Que n'ai-je pas

fait pour vous, peuple incrédule ? & que ne fais-je pas encore tous les jours ? Je suis descendu sur la terre pour vous enseigner ma doctrine ; je l'ai confirmée par un nombre presque infini de miracles. Combien y a-t'il que je vous cherche ? & avec quelle obstination m'avez-vous jusqu'à présent rebuté ? Or il viendra un tems où vous me chercherez, & où vous ne me trouverez point ; où vous ferez pénitence, & où vous mourrez néanmoins dans votre péché : *Quæretis me, & in peccato vestro moriemini.*

Mais après tout, mes Freres, comment ne trouveront-ils point Dieu lorsqu'ils le chercheront, puisqu'il nous a dit lui-même & qu'il nous l'a dit à tous : Si vous me cherchez, vous me trouverez ? Comment mourront-ils dans leur péché, malgré leur pénitence, puisque la pénitence efface tous les péchés ? Quelle contradiction, ou quel mystere ! Il n'est pas difficile à développer, cet affreux mystere. C'est que leurs vœux les plus ardens

en apparence ne partiront point du cœur, & que la bouche seule les formera ; c'est qu'ils ne chercheront Dieu qu'en idée, & non point en vérité ; c'est qu'ils ne feront qu'une fausse pénitence : *Quæretis me, & in peccato vestro moriemini.*

Telle est, Messieurs, la menace que je vous fais moi-même après Jesus-Christ & de la part de Jesus-Christ. Tel est le sort de ces prétendus pénitens, qui attendent que la mort vienne, pour penser à se convertir. Quand nous leur parlons de rentrer en eux-mêmes & de se réconcilier avec Dieu, ils nous répondent qu'il n'est pas encore tems, qu'il leur reste de longues années à vivre, que pourvû qu'ils meurent en état de grace, ils seront sauvés, & qu'ils sont bien résolus de prendre à la mort toutes les mesures nécessaires pour cela. Mais moi, j'ai à leur dire, & je prétends les en convaincre, qu'il n'y a nul fond à faire sur ces conversions de la mort ; que ce ne sont communément que des conver-

sions imparfaites ; qu'on y eſt trompé tous les jours, qu'ils le ſeront comme les autres, & qu'ils mourront dans l'impénitence finale : *Et in peccato veſtro moriemini.*

Grande & importante matiere, Chrétiens Auditeurs ! Ne cherchons point, pour la propoſer, pour la diviſer, de ces tours ingénieux qui ne ſerviroient qu'à en énerver la force. Traitons-la d'une maniere ſimple, mais touchante. Voici donc mon deſſein. Je conſulterai d'abord les Peres. J'examinerai enſuite les diſpoſitions d'un pécheur mourant. Enfin nous verrons quelle conduite Dieu tient à ſon égard dans cette extrémité. De-là, je tirerai trois preuves, qui vous convaincront que ces ſortes de pécheurs ne font communément qu'une pénitence imaginaire & apparente, & qu'ils meurent la plupart comme ils ont vécu, dans la haine de Dieu & dans leur obſtination : *Quæretis me, & in peccato veſtro moriemini.* Encore une fois, Meſſieurs, ce n'eſt point ici un de ces ſujets qui de-

mandent à être soutenus par les vains artifices de l'éloquence humaine ; il s'agit, non pas de vous plaire, mais de vous persuader & de vous remplir d'une sainte horreur, pour vous faire sortir de l'assoupissement où vous êtes. J'ai besoin des lumieres du saint Esprit. Adressons-nous à Marie pour les obtenir, & disons-lui : *Ave.*

Je sçai, Messieurs, que l'Esprit du Seigneur souffle où il veut, & qu'il ne nous appartient pas, comme dit saint Leon, de donner des bornes, ni de prescrire un tems à la miséricorde divine. Je sçai que la pénitence, quand elle est véritable, ne vient jamais trop tard : *Seria pœnitentia nunquam sera.* Ces paroles sont de saint Cyprien. La porte du pardon & de l'indulgence, poursuit ce Pere, est toujours ouverte à ceux qui ont une volonté efficace de se convertir : *Semper ad indulgentiam Dei aditus patet.* Enfin nous devons reconnoître qu'il y en a quelques-uns en effet qui ne commencent

PREMIERE PARTIE.

Cypr.

Ibid.

leur pénitence qu'à la mort, & qui se sauvent : *Etiam sub ipsâ morte non nunquam ad immortalitatem transitur.* Je sçai que le Concile de Nicée se crut obligé d'adoucir les rigueurs de l'ancienne discipline de l'Eglise, qui refusoit la communion aux apostats, quand, après avoir renoncé leur foi, ils ne revenoient de leur apostasie qu'à l'heure de la mort, & généralement à tous les pécheurs qui attendoient cette extrémité pour rentrer dans le devoir & pour penser à eux-mêmes. Les Peres du Concile jugerent qu'il ne falloit pas les priver d'un secours si puissant & d'un viatique si nécessaire sur le point où ils étoient de sortir de ce monde, & d'entrer dans l'éternité. Je sçai même qu'un autre Concile, tenu sous Exupere Evêque de Toulouse, ne fit pas difficulté d'appeller cette conduite une observance un peu trop dure : *Corde durior observatio.*

Idem. lib. 1. ad Demetr.

Tolos.

Ce n'est pas néanmoins, Messieurs, que ces Conciles nous aient fait entendre, & que nous puissions

nous-mêmes nous persuader, que la premiere discipline de l'Eglise ne fût pas fondée sur de très-solides raisons. On vouloit, par une sage sévérité, retenir les fidéles, & les affermir contre les persécutions des tyrans. On vouloit leur faire comprendre toute l'énormité du crime que commettoient, ou ces Chrétiens timides & lâches, qui cédoient aux tourmens & qui n'avoient pas la force de confesser JESUS-CHRIST malgré les puissances humaines; ou ces Chrétiens scandaleux & libertins, qui prophanoient la sainteté de la Religion par la corruption de leurs mœurs, & qui la déshonoroient par un attachement opiniâtre au péché, lorsqu'elle étoit d'ailleurs si fortement attaquée, & qu'il étoit important d'en donner une haute estime aux peuples, & de la leur faire respecter. Mais depuis que l'Eglise victorieuse & sauvée de tant d'orages, jouit d'un repos qu'elle a mérité par sa constance, quoiqu'elle n'ait pas changé d'esprit sur la disposition

des pécheurs, elle n'uſe plus cependant à l'égard de ſes enfans des mêmes peines ; elle ne prononce plus contre eux les mêmes arrêts. Tout criminels & tout impénitens qu'ils ont été durant la vie, elle leur fait part à la mort de ſon divin ſacrement, dès qu'ils le demandent, & qu'ils y paroiſſent diſpoſés ; elle ne déſeſpere point de leur ſalut, & elle redouble au contraire tous ſes efforts pour les aider à conſommer ce grand ouvrage, auquel ils devoient travailler plutôt, mais où il ne leur eſt pas néanmoins encore abſolument impoſſible de réuſſir. Ce ſeroit donc parler contre les ſentimens de l'Egliſe, ſi je prétendois faire une propoſition générale touchant la fauſſe converſion des pécheurs au lit de la mort, & ſi je les renfermois tous dans la même condamnation. Je prends ſeulement la choſe dans un ſens moral & ſelon les vûës ordinaires. En un mot, je dis qu'il eſt très-difficile & très-rare qu'un homme meure en vrai pénitent, après avoir vêcu ſans péni-

tence : cela me ſuffit ; & c'en eſt bien aſſez pour nous faire tous trembler.

Or ne nous en croions pas nous-mêmes ſur un point de cette conſéquence ; mais conſultons d'abord les Pere : voici quatre regles que je vous prie de bien remarquer, & que ſaint Auguſtin nous a données, pour diſtinguer ceux qui ſortent de ce monde en état de grace, & ceux dont le ſalut après la mort nous doit être très-incertain.

Premiere regle : quand un Chrétien meurt avec l'innocence de ſon baptême, il a en mourant toute l'aſſurance qu'il peut avoir : *Securus exit.* *Aug. homil. 41. inter 50.*

Seconde regle : quand un Chrétien après une vie exempte des grands déſordres ; je ne dis pas après une vie parfaite, après une vie tellement irreprochable, qu'il ne ſoit jamais tombé dans aucune faute ; mais après une vie communément réguliere, & du reſte aiant eu ſoin de ſe relever par autant de pénitences qu'il a fait de chûtes : quand, dis-je,

ce Chrétien donne à la mort les marques de religion que l'Eglise demande de lui, & qu'il meurt avec les Sacremens, on peut raisonnablement juger que Dieu ne lui a pas refusé son secours dans ce dernier passage, mais qu'il lui a fait miséricorde : *Securus exit.*

Troisiéme regle : quand même un Chrétien, après avoir passé de longues années dans le crime, s'est néanmoins reconnu de bonne foi, lorsqu'il jouissoit encore d'une pleine santé, & qu'il pouvoit faire de sérieuses réflexions ; sur tout, quand, dans la suite & durant le tems qui lui restoit, il a dignement soutenu ce qu'il avoit commencé, qu'il a donné par sa conduite des preuves d'un retour solide & durable, & qu'il se trouve à l'heure de la mort dans les mêmes sentimens ; qu'il les renouvelle par de fréquens actes, soit de douleur, soit de confiance, soit d'amour de Dieu ; qu'il s'y confirme, & qu'il les conserve jusqu'au bout ; on a sujet de croire que ses vœux ont été exaucés, & qu'il est

mort dans la paix du Seigneur : *Securus exit.*

Quatriéme regle : mais quand un pécheur ne se tourne vers Dieu qu'au moment qu'il se voit attaqué d'une maladie qui le presse, & menacé d'une mort prochaine, que devons-nous en penser ? Je n'en sçai rien, répond saint Augustin. Tout ce que je sçai, c'est qu'il y a bien à craindre pour lui : *Non sum securus.* Il a reçû l'absolution du Prêtre, il est vrai. Le Pretre la lui a dû donner ; & il ne s'en peut dispenser lorsque le malade la demande, & qu'il témoigne par certains signes extérieurs son repentir. Mais cette absolution a-t'elle été recevable au jugement de Dieu ? c'est-là, continuë le saint Docteur, ce qui me paroît fort douteux : *Non sum securus.* J'ai bien pû écouter ce moribond & recueillir ses derniers soupirs ; j'ai pû l'animer, l'encourager, lui conférer le Sacrement de Pénitence : mais que le Sacrement ait eû son effet, & que la pénitence ait été sincere, c'est de quoi *Ibid.*

Ibid. je n'oserois répondre : *Pœnitentiam dare possum, securitatem non possum.* Ces sortes de pénitens sont-ils donc damnez ? *Damnabuntur* ? Il ne m'appartient pas de décider ainsi de leur sort, & je n'ai rien de positif à dire là-dessus ! *Non dico.* Seront-ils sauvez ? *Liberabuntur* ? Je puis encore moins l'assurer, encore moins le présumer, encore moins l'espérer, & le faire espérer aux autres :

Ibid. *Non dico, non præsumo, non promitto.* Car je ne veux, ni tromper personne, ni me tromper moi-même : *Nec fallo, nec fallor.* Ah ! mes Freres, saint Augustin ne parloit pas ainsi sans avoir solidement réfléchi sur ce qu'il avance. Il n'est rien de plus sage que les précautions qu'il prend, & il avoit fait sans doute toutes les recherches nécessaires pour s'instruire à fond de la chose, & pour bien résoudre la question. Mais après un mûr examen, dans quelle incertitude nous laisse-t'il ? Il ne compte, ni sur les larmes, ni sur les paroles d'un pécheur mourant ; il n'y voit rien qui puisse fonder

une juſte confiance, & par ſes termes mêmes il paroît pancher à croire que ce ſont des paroles, des larmes infructueuſes, & que ces prétenduës diſpoſitions à la pénitence n'aboutiſſent très-ſouvent qu'à une éternelle damnation.

C'étoit au tems même de ſaint Auguſtin, le ſentiment des autres Evêques d'Afrique. Ce Pere rapporte, que, comme de charitables Paſteurs, il s'emploioient avec zéle auprès des magiſtrats, pour obtenir grace en faveur de ces criminels, que la juſtice humaine condamnoit au dernier ſupplice. Mais parce qu'ils faiſoient là-deſſus de très-fortes & de très-fréquentes inſtances, Macedonius gouverneur d'Afrique en prit un ſujet de ſcandale. Vous croiez, leur diſoit-il, qu'il eſt de votre devoir d'interceder pour ces malheureux; & ſi l'on ne vous accorde pas ce que vous demandez, vous en témoignez de la peine. Mais je ne ſçai ſi cela convient à la Region que vous profeſſez, à cette Religion dont vous relevez tant la

ſainteté. Car comment une loi ſainte peut-elle tolérer les crimes ? & n'eſt-il pas au contraire du bien public & de l'équité, qu'il ſoient punis ? Oui, ſans doute ; & ce Juge raiſonnoit juſte : mais la conduite des Evêques, pourſuit ſaint Auguſtin, n'en étoit pas après tout moins louable. Ils s'acquittoient de leur miniſtere, & leur miniſtere étoit de travailler au ſalut des ames. Or ils ſçavoient combien il eſt à craindre que des miſérables qui n'ont que quelques momens pour penſer à eux, ne mettent en finiſſant mal, le dernier ſceau à leur réprobation, & qu'ils ne paſſent des peines de cette vie aux peines de l'enfer : *Ne iſtam vitam ſic finiant per ſupplicium, ut non poſſint finire ſupplicium.*

Aug. Ep. 12.

Appliquons ceci, Chrétiens : Une maladie mortelle, dont un pécheur ſe trouve atteint, lui eſt auſſi peu volontaire que l'eſt le ſupplice à un criminel. Tous deux ſont coupables, tous deux vont à la mort contre leur gré, l'un par l'arrêt des hommes, l'autre par l'arrêt de Dieu même.

même. Tous deux ont vêcu dans le crime, tous deux ont peu de tems pour se reconnoître, & ils ne le font qu'à l'extrémité de leur vie : tous deux craignent le châtiment qui leur est réservé ; celui-là un châtiment temporel, celui-ci un châtiment éternel. Ce qui s'ensuit, c'est que tout le regret de leur cœur ne regarde que le châtiment même dont ils ont l'esprit occupé, & que tous deux, en recevant le sacrement, meurent néanmoins dans leur impénitence : *Ne istam vitam sic finiant, ut non possint finire supplicium.*

Pour en mieux juger encore, faisons une observation. Quand deux choses sont unies ensemble, & que nous doutons sur laquelle des deux tombe notre douleur, il n'y a qu'à les séparer, & qu'à remarquer ensuite de quel côté notre cœur se porte. Or de-là je tire une triste conjecture contre le pécheur mourant, tout contrit & tout pénitent qu'il paroît. Tandis que la peine étoit éloignée, il aimoit

ſon péché, il s'y plaiſoit : quand il a vû la peine de près, le regret eſt ſurvenu ; mais quel regret, & de quoi ? Eſt-ce du péché ? Cela peut être ; mais j'ai bien ſujet de dire que cela n'eſt pas. Car ce péché étoit également un péché, lorſque cet homme n'enviſageoit que de loin la mort & la peine dont elle eſt ſuivie : & toutefois il le commettoit alors tranquillement, ce péché qu'il déteſte, ou qu'il ſemble déteſter. Il y demeuroit ſans ſcrupule durant les mois, les années entieres. Que craint-il donc maintenant ? Le feu dont il eſt menacé, répond ſaint Auguſtin, & non point le péché qu'il a commis : *Non peccare metuit, ſed ardere.*

Aug. Ep 114.

Telle étoit la fauſſe pénitence de Pharaon : ce Prince rébele s'obſtinoit dans ſa révolte, & cependant il prioit Moyſe & Aaron de faire ceſſer les fleaux dont Dieu le frappoit. C'eſt ce qui faiſoit dire à ſaint Cyprien, qu'un homme eſt indigne de recevoir le ſacrement de reconciliation, lorſqu'il ne le demande que dans une derniere maladie, &

quand il se voit aux portes de la mort, sans s'être souvenu plutôt qu'il devoit mourir, & qu'il falloit s'y préparer : *Quia non est dignus accipere in morte solatium, qui se non cogitavit esse moriturum.* C'est ce qui faisoit dire à saint Ambroise, que ce sont seulement nos péchés qui nous quittent à la mort, & non pas nous qui les quittons : *Peccata tua te dimiserunt, non tu illa.* Ainsi le pensoient saint Jerôme, saint Bernard, saint Eucher. Ainsi l'a pensé toute l'Eglise Grecque, sur tout saint Jean Chrysostome : & que n'ai-je le tems de produire au long des témoignages si autentiques ! mais instruisez vous vous-mêmes, si vous ne voulez pas vous en rapporter à moi ; lisez leurs ouvrages, parcourez leurs écrits ; voiez si je les ai lûs, si je les ai parcourus, si je les cite avec connoissance, & si je les fais autrement parler qu'ils ne parloient. Or sur cela, mon cher Auditeur, je vous prie de faire avec moi une réflexion très-solide : Quand, dans un procès, vous con-

Cypr. Ep. ad Antonia.

Ambros.

ſultez les maîtres de l'art, & que tous, d'un conſentement unanime, décident contre vous, oſez-vous alors pourſuivre l'affaire ? en voulez-vous courir le riſque ? refuſez-vous d'écouter les propoſitions qu'on vous fait ? n'êtes-vous pas le premier à en faire, pour prévenir, par un prompt accommodement, une condamnation preſque aſſurée dont on vous menace ? Aveugle & inſenſé que vous êtes ! tout ce qu'il y a eu de ſages & de docteurs, tout ce qu'il y a eu de gens éclairés en ce qui regarde le ſalut, conviennent que c'eſt s'expoſer à un danger évident, que d'attendre la mort pour commencer à y travailler ; & néanmoins vous voulez toujours remettre, toujours différer, comme ſi vous aviez des aſſurances particulieres, & que vous puiſſiez avec plus de ſujet vous répondre de vous-même que tant d'autres.

Pour conclure cet article, & pour vous donner encore un témoignage plus convainquant, j'ajoute à l'autorité des Peres votre expérience

même, & si je l'ose dire, votre propre autorité. Combien voions-nous tous les jours, combien entendons-nous de malades former, dans l'extrémité où ils se trouvent, les plus belles résolutions ? Quel langage tiennent-ils ? quels soupirs poussent-ils vers le ciel ? A les en croire, ils seront des Saints, si Dieu daigne leur accorder encore quelques années, & prolonger une vie prête à s'éteindre. Le mal en effet diminuë, & n'a plus des accès si violens ; le feu qui les consumoit se rallentit, la santé revient, les forces renaissent, les voilà rétablis. Mais en sont-ils meilleurs ? Vous le sçavez, mes Freres ; vous en êtes témoins : on les revoit dans les mêmes habitudes, dans les mêmes débauches. On en est surpris. Pour moi, ce changement ne m'étonne pas ; ou plutôt, je dis qu'il n'y eût jamais en eux de vrai changement. Sur le point d'aller paroître devant Dieu, & touchant de près à leur dernier terme, ils étoient ce qu'ils avoient toujours été, & ce qu'ils

ſont encore préſentement. Malgré tant de proteſtations, malgré tant de regrets apparens, ſi Dieu les eût pris alors, ſi la mort les eût enlevés, ils étoient perdus. Comment cela ? Jugeons-en non plus par les ſentimens des Peres, mais par les diſpoſitions d'un pécheur mourant ; c'eſt la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE. Qu'eſt-ce que la pénitence ? C'eſt, dit le ſaint Concile de Trente, une douleur, une déteſtation du péché. Or cette douleur, cette déteſtation, pour être méritoire devant Dieu, & recevable à ſon tribunal, doit avoir cinq conditions. Car il faut premierement, qu'elle ſoit ſincere. Secondement, qu'elle ſoit univerſelle. Troiſiémement, qu'elle ſoit ſurnaturelle. Quatriémement, qu'elle ſoit ſouveraine, comme parlent les Théologiens, c'eſt-à-dire, qu'elle ſurpaſſe toute autre douleur. En cinquiéme lieu, qu'elle ſoit efficace par rapport à l'avenir, & accompagnée d'un vrai propos d'éviter les rechûtes, & de ſe conſerver autant

qu'il sera possible, dans l'innocence & dans la grace.

Ceci posé, j'examine les dispositions d'un pécheur à la mort. C'est un homme attaché par des habitudes criminelles & depuis longtems invétérées : il faut donc, afin que son repentir soit sincere, qu'il brise des liens fortifiés dès la jeunesse, & qu'il renonce à ses engagemens les plus chers. C'est un homme plongé dans les sens, & accoutumé à se conduire par les vûës de la chair : il faut donc, afin que son repentir soit surnaturel, qu'il s'éleve au dessus de lui-même, qu'il se dégage de tout ce qu'il y a eu jusques à présent de matériel & de terrestre dans ses intentions, & qu'il prenne des motifs supérieurs à ceux qui l'ont toujours fait agir. C'est un homme que toutes les passions peut-être ont dominé tour à tour, & à qui elles ont fait commettre des crimes presque infinis dans leur nombre, & de toutes les espéces : il faut donc, afin que son repentir soit universel, qu'il renverse, si je

puis ainſi m'exprimer, de fonds en comble l'état de ſon ame ; qu'il ſe faſſe, pour parler encore de la ſorte, un cœur tout nouveau, un eſprit tout nouveau ; qu'il commence à eſtimer tout ce qu'il a mépriſé, à mépriſer tout ce qu'il a eſtimé, à aimer tout ce qu'il a haï, à haïr tout ce qu'il a aimé. C'eſt un homme également ſenſible aux choſes humaines & indifférent pour les choſes de Dieu : il faut donc, afin que ſon repentir ſoit ſouverain, qu'il étouffe toute ſa ſenſibilité, ou plutôt, que malgré toute ſa ſenſibilité, il conçoive un regret de ſes offenſes qui paſſe, non point par le ſentiment de l'appétit naturel, mais par une certaine détermination de la volonté, toute autre peine intérieure, toute autre triſteſſe cauſée par les plus fâcheux accidens de la vie. Enfin, c'eſt un homme fragile, ſujet à tomber dès la plus légere atteinte qu'il reçoit, & à ſe rendre dès qu'il ſe préſente le moindre obſtacle : il faut donc, afin que ſon repentir ſoit efficace, que revêtu d'une for-

ce divine il forme une réſolution capable de l'affermir contre les plus rudes attaques de l'enfer, du monde, de la nature corrompue, de la paſſion.

Or je vous demande, Chrétiens, ſi dans le cours & la violence d'une maladie, où toutes les puiſſances interieures ſont alterées & troublées, & où la douleur que ſouffre le corps emporte toute l'attention de l'eſprit, l'on eſt en état de faire toutes les réflexions qu'il faut pour s'exciter à une contrition auſſi parfaite que celle-là, pour n'oublier rien, pour ne manquer à rien ? Un acte ſi excellent, ſi héroique, n'eſt-ce pas, pour uſer de ce terme, un coup de maître ? & n'y faut-il pas de l'apprentiſſage, & une longue préparation ? Erreur, mes Freres, erreur, ſi vous vous perſuadez que dans un moment on ſe détrompe de ſes premieres illuſions, que dans un moment on détruiſe des inclinations de quarante années, que dans un moment on comprenne des vérités auſquelles on n'a jamais bien penſé, que dans un moment on ſe

les imprime ces grandes vérités, ces vérités éternelles, assez profondement, assez vivement dans l'ame, pour en être émû, touché, réveillé, encouragé, animé, transporté; jusqu'à vouloir désormais tout sacrifier à Dieu & à son salut, fortune, plaisirs, attachemens, liaisons, inimitiés, ressentimens, quoique ce soit & quoi qu'il en puisse couter; jusques à le vouloir d'une volonté pleine, d'une volonté efficace, d'une volonté ferme & inébranlable. Un changement si subit & si prompt est un miracle.

Je veux, mon cher Auditeur, vous en faire connoître la difficulté par une réflexion qui me paroît bien sensible & qui vous regarde personnellement. Quand je vous parle de retourner à Dieu par une bonne conversion, d'y retourner sans retardement & dès aujourd'hui, cette proposition vous étonne. Il y faut penser, me répondez-vous; c'est un grand ouvrage, & qui demande de longs efforts. Combien même de pécheurs m'écoutent peut-

être, & se figurent un tel retour comme une entreprise presque impossible pour eux ? N'est-ce pas là ce qui vous fait remettre sans cesse, ce qui vous fait differer d'un âge à un autre, & souvent jusqu'à la mort ? Or maintenant vous avez néanmoins dans une santé parfaite toute la présence de votre esprit ; vous êtes en état de considerer, de réfléchir, de méditer ; vous en avez tout le tems & tous les moiens ; les nœuds qui vous retiennent ne sont point encore aussi forts, qu'ils le deviendront après de nouveaux délais. Que sera-ce donc, quand dans les atteintes d'un mal douloureux, dans les fraieurs d'une mort prochaine, il vous restera à peine quelques raions d'une raison obscurcie & prête à s'éteindre ? Que sera-ce, quand une famille, une femme, des enfans, des amis, des domestiques empressés autour de vous, soit pour vous donner quelques soulagemens, soit pour vous témoigner leurs regrets, soit pour recevoir vos derniers adieux, soit pour vous présenter un testa-

ment à signer, soit pour tirer de vous certains éclaircissemens sur des dettes, sur des affaires, vous rempliront la tête de mille idées différentes, & vous jetteront dans un embarras & dans une confusion où vous ne serez plus à vous-mêmes ? Que sera-ce, quand dans l'espace de quelques heures & déja presque aux abois, il faudra faire une confession précipitée, sans loisir pour vous examiner, sans parole pour vous expliquer, ne vous faisant entendre que par des gestes, par des signes, ou qui ne signifieront rien, ou qui n'auront au moins qu'une signification très-équivoque ? Que sera-ce, quand, dans une défaillance entiére de vos sens, l'habitude plus forte que jamais, une habitude vicieuse, une habitude criminelle, exercera sur vous son empire le plus absolu ; qu'elle vous fera parler, qu'elle vous fera agir, lors même que vous croirez en parlant, en agissant, suivre l'impression & le mouvement de la grace ? Est-ce là cette pénitence prétenduë sur laquelle

vous comptez tant, & dont vous voulez faire dépendre votre éternité ? Si vous n'avez point d'autre ressource, point d'autre garant de votre salut, je perds toute espérance pour vous.

Et ne me dites point qu'un Confesseur pourra vous aider. Je conviens qu'un pilote est bien nécessaire dans la tempête, un médecin dans la maladie, & un Confesseur habile & vertueux aux approches de la mort. Mais hélas ! qu'est-il arrivé mille fois ? qu'arrive t'il encore tous les jours ? Le Confesseur parle, mais le malade ne l'entend pas : le Confesseur pour le reveiller, pour l'exciter, lui dit les choses les plus touchantes, lui suggere les sentimens les plus Chrétiens ; mais c'est un langage inconnu pour le malade ; il n'y conçoit rien. Pensez à vous, lui crie le Prêtre ; demandez à Dieu miséricorde : pardon, mon Dieu, pardon. A cela quelle réponse ? Souvent pas une parole : le malade est sourd, il est insensible. La raison est, que dans cette extrême

foibleſſe où les organes ſont épuiſés, où l'ame n'a preſque plus d'autre action que certaines reminiſcences, on ne comprend que ce qu'on a compris durant la vie, on n'eſt frappé que de ce qui a frappé durant la vie. Ah ! voulez-vous le remuer, le ranimer ce mourant ? Voulez-vous lui faire reprendre tous ſes eſprit ? Retracez-lui les idées du monde. Parlez à ce grand de ſes dignités & de ſes emplois, & il vous écoutera. Parlez à ce riche de ſes revenus & de ſes terres, & il vous entendra. Parlez à ce voluptueux de ſes plaiſirs & de l'objet de ſa paſſion, & il vous comprendra. Parlez à cette femme de ſes vanités & de ſon jeu, & elle vous répondra. Mais tandis que vous n'aurez à leur parler, que de leur ame, de leurs pechez, de la douleur qu'ils en doivent avoir, de la crainte des jugemens de Dieu, de la confiance en ſes miſéricordes, d'une autre vie, des Sacremens & de la préparation qu'il y faut apporter, leurs oreilles ſeront fermées, leur langue

muette, & leur cœur froid & endurci.

C'eſt pourquoi l'on nous conſeille tant, & c'eſt un conſeil bien utile, de nous accoutumer de bonne heure à l'exercice fréquent de l'amour de Dieu, de l'eſpérance en Dieu, de la pénitence du cœur & de la contrition, afin que ces actes nous deviennent ſi familiers, qu'il nous ſoit aiſé en tout tems, & ſur tout à la mort, de les produire. C'eſt l'avantage des gens de bien : nous les voions quelquefois, tout plongés qu'ils ſont dans un ſommeil léthargique, & ſur le point de rendre leurs derniers ſoupirs, ſortir tout à coup de leur aſſoupiſſement, & prendre feu dès qu'on leur préſente le crucifix, ou qu'on leur dit un mot pour les faire ſouvenir de Dieu. Il n'eſt pas beſoin de les preſſer, de les ſolliciter, de les exhorter ; un ſaint uſage leur a bien diſpoſé le cœur ; & il ne faut à un cœur bien diſpoſé, ni inſtances, ni ſollicitations, ni exhortations.

Que ſi le pecheur mourant rentre

en lui-même ; s'il lui reſte aſſez de vûë pour pénétrer les vérités éternelles, & pour découvrir l'horreur de ſon état, ſa pénitence n'en eſt pas plus aſſurée. Souvent ces penſées, autrefois ſi ſalutaires, ne ſervent alors qu'à le troubler encore davantage & à le déſeſpérer. Dans l'effroi qui le ſaiſit, il lui ſemble que Dieu l'a déja jugé, qu'il n'y a plus pour lui de rémiſſion, & que rien ne le peut ſauver de l'enfer, qui doit être pour jamais ſon partage. C'eſt ainſi que ce frere meurtrier, connoiſſant toute l'énormité de ſon crime, & croiant par tout appercevoir auprès de lui le ſouverain juge qui le pourſuivoit, prononça lui-même ſon arrêt avant que Dieu l'eût prononcé, ſe condamna lui-même avant que Dieu l'eût condamné ; au lieu de s'humilier, de pleurer, de demander grace. Mon iniquité, s'écria-il, eſt trop grande pour être jamais pardonnée ; je n'oſe eſpérer d'en obtenir jamais la remiſſion : *Major eſt iniquitas mea quàm ut veniam merear.*

Gen. 6. 4.

Enfin, Messieurs, sans examiner dans un plus long détail quelles sont les dispositions d'un pécheur au lit de la mort : quoiqu'il en soit, & quoique vous en puissiez penser, je serai toujours persuadé que ce n'est guéres le tems de mettre ordre à sa conscience, quand Dieu nous appelle pour lui en rendre compte. Est-ce le tems de semer le grain, lorsque la saison est venuë de le moissonner ? Est-ce le tems de se pourvoir de pilotes, de cordages, de voiles, lorsqu'au milieu des flots on est surpris de la tempête ? Est-ce le tems de munir une place & de la fortifier, lorsqu'elle est assiégée par l'ennemi ? Est-ce le tems de solliciter des Juges, lorsqu'ils sont assis sur leurs tribunaux pour porter la sentence ? Et sera-ce le tems de se disposer à mourir, lorsque vous vous trouverez assailli, suivant l'expression du Prophéte, par toutes les douleurs de la mort ; *circumdederunt me dolores mortis :* lorsqu'elle vous tiendra dans ses piéges; *præoccupaverunt me laquei mortis :* lorsque les périls de l'enfer, selon le

Psal. 18. *Ibid.*

même langage de l'Ecriture vous
Psal. 114. environneront ; *pericula inferni invenerunt me :* lorſque vos iniquités, comme des torrens groſſis de toutes parts, cauſeront dans votre ame un embarras & une confuſion, où vous ne pourrez rien dé-
Psal. 17. mêler ; *torrentes iniquitatis conturbaverunt me* ? En de ſi fâcheuſes conjonctures, il vous faudroit un ſecours de Dieu tout extraordinaire ; mais je dis que Dieu communément le refuſe aux pécheurs qui différent juſqu'à la mort ; & c'eſt la troiſiéme raiſon qui me rend leur pénitence très-ſuſpecte. Encore un moment d'attention pour cette derniere Partie.

III. PARTIE. Il n'eſt point de cœur ſi endurci que Dieu ne puiſſe toucher, quand il y veut emploier toute la force de ſa grace. Mais Dieu ne veut pas toujours, par des graces fortes, par des graces toute-puiſſantes, emporter tous les cœurs ; & pour en venir d'abord au ſujet particulier que je traite, il eſt certain que Dieu ne

donne pas à tous ceux qui meurent de ces graces victorieuſes, de ces graces efficaces. Autrement il faudroit dire que tous ceux qui meurent ſont ſauvés. Il y en a donc qui les ont en mourant, & il y en a qui ne les ont pas. Or à qui croirons-nous que Dieu les refuſe ? Sera-ce à ſes amis ? ou ne ſera-ce pas à ſes ennemis ? Sera-ce à des juſtes, qui ont blanchi dans ſon ſervice ? ou ne ſera-ce pas à des pécheurs, qui ont vieilli dans le crime ? Manquera-t'il aux uns, qui ne lui ont point manqué ? Se ſouviendra-t'il des autres qui l'ont toujours abandonné ? Si cela étoit, il faudroit dire qu'une vie criminelle ſeroit une meilleure diſpoſition pour bien mourir qu'une vie ſainte ; & par conſéquent, que le péché ſeroit un moien de ſalut plus aſſuré que les bonnes œuvres.

Je dis plus : quand même Dieu donneroit d'auſſi grandes graces à un pécheur, qu'à une ame fidelle & depuis long-tems formée au bien, la même grace qui feroit impreſ-

sion sur le juste, & qui le toucheroit, parce que son esprit est bien disposé, que son cœur est toujours prêt à s'enflammer, toujours souple, pour ainsi parler, & maniable au moindre mouvement, demeureroit sans effet dans un cœur froid & indifférent, tel qu'est celui d'un homme accoutumé, & comme naturalisé au mal. D'où je conclus, qu'il faudroit que Dieu, pour le convertir à la mort, le recherchât d'une façon encore plus spéciale, & qu'il redoublât pour lui ses graces. Or qui peut penser que Dieu répande avec plus de libéralité ses trésors sur un homme qui, par ses habitudes criminelles & par son obstination dans le péché, s'est réduit à avoir besoin d'un secours extraordinaire & plus abondant, que sur celui qui, par une pratique constante des vertus, & par le mérite d'une vie sainte, s'est mis en état de recevoir toutes les impressions divines, & d'en profiter ?

C'est pourquoi saint Bernard donnoit cet avis important à un jeune

homme qui différoit trop sa conversion : Je crains bien, lui disoit ce Pere, que si vous remettez toujours d'un tems à l'autre, on ne vous réponde, lorsque vous viendrez frapper à la porte, ce qui fut répondu aux Vierges folles : Je ne vous connois point : *Ne dicatur vobis respondeatur : Nescio vos.* Faites donc en sorte que Dieu, de bonne heure, vous connoisse d'une connoissance de prédestination & de salut, de peur que ne vous connoissant point pour vous récompenser, il ne vous connût un jour pour vous punir : *Fac quæso te priùs sciri, fac te priùs videri, ne tunc nesciaris ad gloriam, sciaris autem ad pœnam.*

Bern. ad Guilon.

Ibid.

Dieu lui-même ne s'en est-il pas expliqué par la bouche du Sage ? Je vous ai appellé, & vous ne m'avez pas écouté. Vous avez négligé les conseils que je vous donnois, ou que mes ministres vous donnoient en mon nom. J'aurai mon tour : vous m'avez mépriſé durant la vie, & moi je vous mépriserai à la mort ; vous m'avez rejetté du-

rant la vie, & moi je vous rejetterai à la mort. La même insensibilité que vous avez euë pour moi, je l'aurai pour vous. Bien loin de vous rechercher, de vous aider, je m'éloignerai, je vous abandonnerai à vous-même, je vous traiterai comme un homme qui insulte à son ennemi lorsqu'il le voit abbattu sous ses pieds : *Ego quoque in interitu vestro ridebo & subsannabo.* C'est Dieu qui parle, mes Freres : c'est à ces pécheurs qui voudroient allier ensemble une vie criminelle & une mort sainte ; & qui, pour se confirmer dans leur présomptueuse confiance, osent se promettre que la grace sera toujours à leurs côtés pour les secourir ; qu'elle sera toujours à la porte de leur cœur pour y entrer. La grace a ses momens : si nous ne les prenons pas, elle ne prendra pas les nôtres.

Prov. c. 1.

C'est donc vous, mon cher Auditeur, que regardent ces pressantes paroles du Sauveur du monde par où je conclus ; du moins c'est à vous que je les adresse : *Adhuc mo-*

Joan. c. 12.

dicum lumen in vobis est; il ne vous reste plus qu'un raion de lumiere. Servez-vous-en tandis que vous l'avez, & servez-vous-en bien : *Ambulate dum lucem habetis.* Autrement la nuit vous surprendra : *Ut non vos tenebræ comprehendant.* Car la nuit vient, cette sombre nuit de la mort, où l'on ne peut plus travailler : *Venit nox, quandò nemo potest operari.* Comprenez-vous bien, mes chers Freres, ce que je dis ? Plus pour vous qu'un raion de vie : *Modicum lumen.* Tant de pécheurs sont peut-être ici présens, & ont déja vû couler les cinquante & les soixante années ! qu'ont-ils encore de jours à vivre ? Tant dautres, sans être dans un âge si avancé, ne sont pas moins près de leur fin, soit parce qu'on peut mourir en tout tems, soit parce qu'ils n'ont plus qu'une santé chancellante, que leurs excès ont altérée & alterent tous les jours. Enfin, tel qui se flatte d'avoir une longue carriere à fournir, touche déja presque au terme sans le sçavoir : *Adhuc modicum lumen in vo-*

Ibid.

Ibid.

Joan. c. 9.

bis eſt. Ménageons donc les momens, rachetons le paſſé, profitons de l'avenir ; ne perdons rien d'un tems ſi court, d'un tems au moins ſi incertain : *Ambulate dum lucem habetis.* Ah ! quelle horreur, ſi la mort tout à coup vient fondre ſur vous, & vous enſevelir dans ſes ombres avant que vous aïiez pris les meſures néceſſaires ! Serez-vous en état de marcher, quand vous ne verrez plus rien ? Serez-vous en état d'agir, quand Dieu vous refuſera ſon ſecours ? *Ut non vos tenebræ comprehendant.* Or la mort avance ſans s'arrêter. Elle a déja peut-être le bras levé pour frapper ſon coup ; elle va ſe montrer à vous avec ce viſage affreux, qui jette dans une ame criminelle, & le trouble, & le déſeſpoir ; & qui, en la troublant, en la déſeſpérant, lui ôte tous les moiens de ſe reconnoître, & lui ferme toutes les voies de la pénitence : *Venit nox, quandò nemo poteſt operari.* Mourir impénitent ! mourir ennemi de Dieu ! mourir en réprouvé ! Je vous laiſſe avec ces

ces pensées : tout ce que je pourrois ajouter, ne serviroit qu'à les affoiblir. La vie des pécheurs est mauvaise ; mais leur mort, dit le Prophéte Roial, est très-mauvaise. Leur vie est seulement mauvaise, parce qu'on peut la changer ; ce n'est pas un mal incurable. Mais leur mort est très-mauvaise, parce qu'il n'y a plus de ressource, & qu'on n'en revient jamais. Prévenez, Chrétiens, le malheur qui vous menace ; disposez vous par une prompte conversion à une mort sainte, afin qu'une sainte mort vous conduise à l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.

SERMON

POUR

LE MARDI

DE LA SECONDE SEMAINE.

SUR LA VRAIE ET LA fauſſe piété.

Super cathedram Moyſi ſederunt Scribæ & Phariſæi. Omnia ergò quæcumque dixerint vobis, ſervate & facite; ſecundùm opera verò eorum nolite facere.

Les Scribes & les Phariſiens ſe ſont aſſis ſur la chaire de Moyſe. Faites donc tout ce qu'ils vous diront ; mais ne faites pas ſelon leurs œuvres. En S. Matth. ch. 23.

SI ce ſont des Scribes & des Phariſiens, c'eſt-à-dire, des hommes non moins diſtingués parmi le peuple par leur piété que par leur

ſçavoir, pourquoi, en écoutant leurs paroles & en les ſuivant, ne faut-il pas imiter leurs actions ? Le Fils de Dieu en donne bien-tôt après la raiſon C'eſt, dit-il, qu'ils ne cherchent qu'à paroître, & que toute leur vertu ne conſiſte que dans une vaine montre : *Omnia opera ſua faciunt, ut videantur ab hominibus.* C'eſt encore, ajoute au même endroit le Sauveur du monde, qu'ils s'arrêtent ſcrupuleuſement à de légeres obſervances, tandis qu'ils violent impunément ce qu'il y a dans la loi de plus eſſentiel : *Va vobis, Scribæ & Phariſæi hypocritæ, qui decimatis mentham & anethum & cyminum, & reliquiſtis quæ graviora ſunt legis.* Ne cherchons point, Meſſieurs, d'autre partage de ce diſcours. Je veux vous parler de la vraie & de la fauſſe piété. Je dis que la nôtre eſt communément fauſſe, ſoit parce qu'elle n'eſt point aſſez intérieure, & qu'elle ne part pas du cœur ; ce ſera la premiere Partie : ſoit parce qu'elle n'eſt point aſſez reglée, & que ſouvent elle

Matth. c. 23.

Ibid.

laisse les devoirs les plus nécessaires, pour s'attacher inutilement à des pratiques de surérogation ; ce sera la seconde Partie. De-là, nous apprendrons quels sont les deux caracteres de la vraie piété. L'un par rapport à son principe, & l'autre par rapport à ses fruits. Son principe, c'est le cœur ; c'est-là qu'elle doit commencer & naître. Ses fruits, ce sont les œuvres extérieures ; c'est-là ce qu'elle doit arranger & ordonner. Je vais développer ces deux points ; mais auparavant, implorons le secours du ciel, par l'intercession de Marie : *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

Les uns ont la loi de Dieu dans l'esprit, comme les sçavans, soit catholiques, soit hérétiques, qui l'étudient pour l'apprendre, & non pas pour l'accomplir : *Scientes ut sciant, & sciantur.* Les autres l'ont dans la bouche & sur la langue, comme les Pharisiens ; ils disoient, mais ils ne faisoient pas : *Dicunt, & non faciunt.* Plusieurs la portent sur un visage modeste, dévot & mor-

Bern. Ser. 30. in Cant.

Matth. c. 23.

tifié. Ce ſont ces hypocrites, contre leſquels le Fils de Dieu a tant déclamé, qui s'en tiennent à une certaine apparence, & qui, ſemblables à des ſépulcres blanchis, cachent ſous des dehors innocens des mœurs toutes corrompuës : *Sepulchra dealbata.* Mais l'homme de bien, dit le Prophéte Roial, conſerve la loi de Dieu dans ſon cœur : *Lex Dei in corde ipſius* ; c'en eſt là le caractere propre ; & c'eſt ainſi que JESUS-CHRIST diſoit à ſon Pere, par le même Prophéte : Seigneur, j'ai placé votre loi au milieu de mon cœur : *Et legem tuam in medio cordis mei.* C'eſt de ce centre, c'eſt du cœur qu'elle paſſe à toutes les facultés de l'homme intérieur & extérieur ; qu'elle regle ſes jugemens, ſon eſtime, ſes intentions, ſes démarches, ſes regards, ſes paroles, toutes ſes actions, comme David nous le marque encore expreſſément. Le juſte poſſédera la ſageſſe, & il la méditera : *Os juſti meditabitur ſapientiam.* Toutes ſes penſées, toutes ſes vûës ſeront droi-

Ibid.

Pſal. 36.

Pſal. 39.

Pſal. 36.

Ibid. tes & équitables : *Et lingua ejus loquetur judicium.* Sa conduite ſera réguliere en tout, & jamais on ne verra ſes pas chanceller entre le vice & la vertu. Pourquoi ? Toujours par la même raiſon : c'eſt que la loi de Dieu eſt dans ſon cœur : *Lex Dei ejus in corde ipſius.*

Il y a donc, Chrétiens, entre la fauſſe & la vraie piété la même différence que celle qui ſe rencontre entre l'art & la nature. Quand un habile peintre veut tirer un portrait, il ſe contente de bien tracer l'air, le port, la figure de celui qu'il veut repréſenter. C'eſt en cela que conſiſte toute ſon adreſſe & tout ſon art. Mais au contraire, ce que la nature forme dans l'homme avec plus de ſoin, c'eſt le cœur, parce que le cœur eſt le principe de la vie. Ainſi la fauſſe piété ne s'attache qu'aux dehors qui paroiſſent ; &, ſelon les termes de l'Evangile, pourvû qu'elle nous donne des vêtemens de brebis, du reſte elle n'eſt point en peine ſi nous ſommes dans le cœur des loups raviſ-

ſans. Au lieu que la vraie piété travaille avant toutes choſes à l'intérieur : ſa premiere occupation eſt de purifier l'ame & de la ſanctifier, parce qu'elle ſçait que Dieu en connoît les plus ſecrettes diſpoſitions, & que c'eſt à quoi il a particulierement égard : *Dominus autem intuetur cor.* 1. Reg. c. 16.

Je ne prétends pas néanmoins par-là vous faire entendre que la piété doive négliger abſolument l'extérieur. Il faut, dit Tertullien, qu'elle s'applique à le rectifier, par trois raiſons. Premierement, pour être complete : ſecondement, pour être édifiante : troiſiémement, pour être conſtante. Pour être complete ; car elle doit perfectionner tout l'homme. Pour être édifiante ; car nous ne ſommes pas ſeulement redevables à Dieu & à nous-mêmes, mais au prochain, qui attend de nous l'exemple. Enfin pour être conſtante ; car pour uſer de la double comparaiſon de Tertullien, l'extérieur de la dévotion eſt à l'égard d'un Chrétien ce qu'eſt à l'égard

d'un fruit la peau qui le couvre pour le conserver, ou ce qu'est à l'égard d'un magistrat la robe dont il est revêtu : elle le fait souvenir de sa dignité, & l'avertit de se comporter d'une maniere convenable à son rang. C'est pourquoi je louë le respect extérieur dans la priere, les mortifications extérieures de la chair, la fréquentation extérieure des Sacremens, la distribution extérieure des aumônes, pourvû que tout cela soit fait dans l'ordre que je marquerai. Mais j'ajoute avec l'Apôtre, que tout doit d'abord partir de l'esprit & du cœur : *In spiritu.* Tellement que la piété qui se montre aux yeux, ne soit qu'un rejaillissement de celle qui est cachée, & que les hommes ne voient point.

Rom. c. 1.

Pour mieux pénétrer cette importante vérité, je me sers d'un beau principe de morale, qui regne dans toute l'Epître de saint Paul aux Romains. Là, il nous fait remarquer qu'il y a une loi des œuvres & une loi de la foi. Il oppo-

ſe l'une à l'autre, & il nous apprend que nous n'aurons jamais nulle vertu, jamais nul ſujet d'une ſolide gloire devant Dieu pour avoir obſervé la loï des œuvres, ſi nous ne gardons celle de la foi, qu'il appelle ſouvent ailleurs la loi de l'eſprit : *Legem ſpiritûs.* Voici ſes paroles : *Ubi eſt ergò gloriatio tua? Excluſa eſt. Per quam legem? factorum? non, ſed per legem fidei.* Or en quoi différent ces deux loix ? Saint Thomas nous l'enſeigne. C'eſt que la loi de la foi diſpoſe, & les ſentimens de l'eſprit, & les mouvemens du cœur, & qu'elle n'approuve les actions extérieures que par rapport au principe intérieur d'où elles émanent. Au lieu que la loi des œuvres s'arrête préciſément aux œuvres mêmes, & à ce qui tombe ſous les ſens : en ſorte qu'elle ne condamne, qu'elle ne punit, ni les penſées, ni les déſirs, ni les deſſeins, pour injuſtes qu'ils ſoient, dès-là qu'on n'en vient point à l'exécution ; & qu'on ne fait rien qui puiſſe troubler la ſociété civile, ou violer les droits

Rom. c. 3.

& les intérêts propres de chaque particulier.

Cette loi des œuvres a dominé parmi les paiens, Ils tenoient religieusement leur parole, ils gardoient la bonne foi, ils se faisoient une gloire d'observer tout ce qui étoit prescrit pour le bien de la patrie. Mais ils en demeuroient communément là, cherchant beaucoup moins, ainsi que l'a remarqué saint Augustin, à être vertueux, qu'à le paroître; & se rendant criminels devant Dieu, par cela même qui leur attiroit de grands éloges dans le monde. C'est ce que leur reprochoit Tertullien, en relevant l'excellence de la piété Chrétienne au-dessus de toutes les vertus du Paganisme. Ceux qui vous ont donné des loix, leur disoit-il, n'étoient que des hommes, & par conséquent des guides trompeurs, sujets à s'égarer & à vous égarer avec eux : *Vobis humana æstimatio innocentiam tradidit.* Ceux qui sont présentement chargés de vous les faire observer, ces loix humaines, ne sont encore

Apolog. c. 45.

que des hommes ; on peut ſe dérober à leurs yeux, on peut ſe ſauver de leurs mains : *Humana item dominatio imperavit.* D'où il arrive néceſſairement, que ſi vous avez quelques apparences de la vertu, vous n'en avez au fonds, ni la vérité, ni la perfection, parce que vous n'avez intérieurement, ni la ſainte crainte, ni les autres motifs qui en font tout le prix : *Undè nec plenæ, nec adeò timendæ eſtis diſciplinæ ad innocentiæ veritatem.* Nous ſommes donc les ſeuls, nous autres Chrétiens, parmi leſquels on trouve la veritable piété : *Nos ergò ſoli innocentes.* Cela n'eſt pas merveilleux, puiſque cela eſt néceſſaire : car il n'eſt preſque pas poſſible de croire ce que nous croions, & de ne pas bien vivre : *Quid mirum, ſi neceſſe eſt* ? Le plus parfait de tous les maîtres, un Dieu homme, nous eſt venu lui-même inſtruire de la plus parfaite vertu, dans la plus parfaite de toutes les Religions. Nous en ſçavons pleinement les devoirs ? car la vérité & la ſageſſe même

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

nous les ont appris. Nous pouvons & nous devons les pratiquer : nous le pouvons ; car la puissance même soutient & éleve notre foiblesse : nous le devons ; car une autorité infinie, & qu'on ne mépriſe pas impunément, nous le commande : *Innocentiam à Deo edocti, & perfectè eam novimus ut à perfecto magiſtro revelatam, & fideliter cuſtodimus ut ab incontemptibili diſpectore mandatam.* Parmi vous, continuë ce Pere, on défend l'homicide ; mais parmi nous, on nous ordonne d'étouffer même les mouvemens intérieurs de notre colere ; on nous ordonne de rendre à nos ennemis amour pour haine. Parmi vous, c'eſt aſſez de ne point bleſſer la pudeur par aucune action honteuſe ; mais parmi nous, on condamne même une idée ſenſuelle, & un regard jetté avec complaiſance. Enfin parmi vous, vous croiez n'avoir à répondre qu'au magiſtrat ; mais parmi nous, on ſe croit encore reſponſable à Dieu. *Deum, non proconſulem timentes.* De-là ramaſſant tout ſon

Ibid.

Ibid.

diſcours, c'eſt avec raiſon, conclut Tertullien, que nous pratiquons toute la juſtice, & que nous la pratiquons au fond de nous-mêmes, puiſque nous vivons ſous les yeux d'un légiſlateur qui lit dans nos cœurs, & ſous la main d'un Juge tout-puiſſant qui peut par tout nous frapper & nous perdre. Tout nous y oblige, l'abondance de ſes lumieres, l'impoſſibilité de nous cacher, & la vûe d'un tourment éternel dont nous ſommes menacés : *Et pro ſcientiæ plenitudine, & pro latebrarum difficultate, & pro magnitudine cruciatûs æterni.* Tels ſont, mes Freres, les ſecrets reſſorts d'une piété Chrétienne. Or ſont-ce là les principes de la nôtre ? Ce qui nous fait agir, eſt-ce un attachement inviolable au maître que nous ſervons ? Eſt-ce un ſaint amour de ſa loi ? Eſt ce un déſir ſincere de lui plaire ? Eſt ce un juſte ſentiment de reconnoiſſance pour ſes bienfaits ? Eſt-ce au moins la crainte de ſes jugemens, ou l'attente de ſes recompenſes ? Ne ſommes-nous *Ibid.*

point ſemblables à ce peuple qui l'honoroit des lévres, tandis que leur cœur étoit loin de lui ? & ne rappellons-nous point parmi nous, non plus, ſi vous voulez, le paganiſme, mais le judaïſme le plus corrompu ?

En effet depuis que les Phariſiens, par leurs faux préjugez & par leurs traditions humaines, eurent altéré & dépravé la loi, non ſeulement les plus groſſiers entre les Juifs, mais encore les plus éclairés ne mettoient plus au nombre des péchez ceux qui demeuroient renfermés dans le cœur. Ainſi le plus fameux de leurs écrivains, Joſephe, blâme un hiſtorien, pour avoir imputé la fin lamentable d'Antiochus au deſſein ſacrilege que ce Prince avoit formé, mais qu'il n'avoit pas executé, de ne faire, comme parle l'Ecriture, qu'un vaſte cimetiere du temple & de la ville de Jeruſalem : *Congeriem ſepulchri* : & le plus ſçavant de leurs Docteurs n'appuie-t'il pas ce ſentiment, quand il explique, contre le ſens du Prophéte, ces pa-

1. *Macab.* 6. 9.

roles du Pseaume soixante-sixiéme : *Iniquitatem si aspexi in corde meo, non exaudiet Dominus?* Car au lieu que le Prophéte dit expressément : S'il y a de l'iniquité dans mon cœur, Dieu ne m'exaucera pas ; cet Interprete lui fait dire : S'il n'y a de l'iniquité que dans mon cœur, Dieu ne me l'imputera pas : *Non exaudiet.* Psal. 66.

Nous ne sommes pas, mes Freres, par la misericorde de Dieu dans une si damnable erreur ; mais en sommes-nous pour cela plus Chrétiens & plus spirituels ? Nous avons appris de l'Apôtre que le culte de Dieu est un culte de l'esprit ; que notre circoncision est une circoncision du cœur ; que quand le tems de la correction, c'est-à-dire du Christianisme, seroit venu, la loi de Dieu ne seroit plus gravée sur des tables de pierre ; mais qu'elle seroit imprimée dans l'esprit & écrite dans le cœur.

Nous avons appris de JESUS-CHRIST dans l'Evangile, que son Pere veut être adoré en esprit & en vérité ; que les pauvres sont heu-

reux : mais quels pauvres ? ceux qui le ſont de cœur & de volonté ; que lui-même il étoit doux & humble de cœur. Nous ſçavons, pour remonter plus haut, que Dieu dans l'Ecriture ne nous demande rien plus ſouvent que notre cœur : Mon Fils, donnez-moi votre cœur. Pécheurs, rentrez dans votre cœur. Répandez vos cœurs en ma preſence. Nous ſçavons que Dieu agréa le ſacrifice d'Abel, parce qu'il venoit du cœur ; mais qu'il rejetta celui de Caïn, où le cœur n'avoit point de part ; qu'il commanda à Moyſe de faire dorer le dedans de l'Arche, avant qu'on en dorât le dehors. Nous ſçavons ce que David diſoit à Dieu dans ſa priere : Mon cœur eſt prêt, Seigneur, mon cœur eſt prêt. Nous ſçavons tout cela ; mais où ſont néanmoins ces vrais adorateurs, dont parloit le Sauveur du monde ? Prenez garde, s'il vous plaît à la maniere dont il s'exprime en diſant les vrais adorateurs : *Veri adoratores*. Il nous marque, par cette reſtriction, qu'il y en aura

beaucoup d'autres parmi nous & dans le corps de sa Religion, qui ne seront que de faux adorateurs, & qui ne serviront Dieu, ni en esprit, ni en vérité.

Le premier culte de Dieu en esprit est un culte de l'entendement, qui consiste à connoître par la foi ce souverain être, à l'estimer pardessus tout, & à s'occuper souvent de lui & de ses grandeurs. D'où vient que Salvien a défini la Religion une science de Dieu : *Scientia Dei:* & l'auteur du livre de la Sagesse avoit dit avant lui, que la connoissance de Dieu est le gage & la racine de l'immortalité. Or, Chrétiens Auditeurs, pensez-vous souvent à Dieu ? Vous appliquez vous souvent à considerer les perfections infinies de Dieu, sa puissance, sa bonté, sa justice, sa providence ? Dans la prospérité, vous tournez-vous vers lui, pour reconnoître qu'il est l'auteur de tous les biens ? Dans l'adversité, vous tournez-vous vers lui, pour reconnoître que tous les maux arrivent, ou par son or- *Salvian.*

dre, ou par sa permission ? Entendez-vous volontiers parler de Dieu ? Marchez-vous sans cesse devant lui, & vous tenez-vous en sa présence, comme Abraham ? En portez-vous par tout l'image, comme Moyse, vivement peinte dans votre souvenir ? & lorsque tant d'idolâtres adorent la grandeur humaine, votre ame, selon le conseil du Prophéte, s'éleve-t'elle à Dieu ? & lui dites-vous dans un sentiment d'humilité & avec une pleine persuasion : C'est vous seul, Monarque souverain du ciel & de la terre, qui devez être adoré & que j'adore ? *Visâ itaque turbâ, de retrò, & ab ante : adorantes, dicite in cordibus vestris : Te oportet adorari, Domine.* *Baruch, c. 6.*

L'autre culte de Dieu en esprit est un culte de la volonté, qui consiste à aimer Dieu & à faire tout par amour pour Dieu. Pourquoi tant laver vos visages & vos mains, disoit Jeremie ? lavez & purifiez votre cœur. Quand j'aurois, disoit l'Apôtre, le don de prophétie ; quand je pénétrerois tous les mysteres &

que je poſſéderois toutes les ſciences, ſi je n'avois pas la charité dans mon cœur, tout cela ne me ſerviroit à rien. Quel eſt le vrai culte de Dieu, diſoit ſaint Auguſtin, ſi ce n'eſt pas l'amour de Dieu? *Quis cultus ejus, niſi amor ejus?* Quelle victime peut plaire à Dieu, ajoutoit le même Pere, ſi elle n'eſt brûlée ſur l'autel du cœur, & dans le feu d'une fervente charité? *In aræ cordis, igne fervidæ charitatis.*

Aug. in Pſal. 21.

Aug. de Civ. lib.

Or de bonne foi, mes Freres, vivez-vous de cet amour? agiſſez-vous par cet amour? Je tremble, quand je penſe à l'examen que Dieu fera un jour de nos vertus. Beaux phantômes, & rien davantage. On eſt chaſte; mais pourquoi? parce qu'on craint le bruit, & qu'on ne veut pas faire parler le monde. On affecte un air compoſé & modeſte; pourquoi? pour effacer certains ſoupçons, & pour couvrir une conduite qu'il eſt important de tenir ſecrette. On lie avec des perſonnes régulieres & pieuſes; on entre en ſociété avec eux; pourquoi?

pour s'appuier de leur crédit dans l'occasion. On marque du zéle à instruire le prochain, à retrancher les abus, à maintenir le bon ordre ; pourquoi ? pour parvenir à des places honorables dans l'Eglise. Vous vous réconciliez ; pourquoi ? par complaisance pour des amis qui vous en ont prié, pour des gens qui vous ont obligé, & de qui vous dépendez encore. Vous visitez les pauvres, vous allez dans les prisons consoler les affligés, dans les hôpitaux soulager les malades, pourquoi ? parce qu'on vous y mene ; & fasse le ciel que vous n'aiez point en cela même des vûës plus prophanes ! Vous vous rendez les uns aux autres certains devoirs, vous vous donnez certains secours dans le besoin ; pourquoi ? par coutume, par bienséance, par une civilité toute mondaine. C'est ainsi qu'on en use ; que diroit-on de moi, si j'y manquois ? nos familles sont unies depuis long-tems ; l'honnêteté le demande. Vous assistez à la prédication ; pourquoi ? parce que vous

aimez à entendre une morale bien débitée, parce que le Prédicateur vous plaît par ses tours, par ses expressions, par ses manieres. On n'a souvent nulle idée de Dieu, là où l'on ne doit être rempli que de Dieu. Ils m'honorent en vain, dit le Seigneur, parce que ce n'est point moi qu'ils cherchent en m'honorant : *Sine causâ colunt me.* *Matth. c. 15.*

Tirons de-là, Chrétiens, une instruction bien nécessaire & d'une grande pratique : c'est de nous exercer, autant que nous le pourrons, en de fréquens actes d'amour de Dieu ; de ne rien entreprendre, de ne rien faire, sans l'offrir à Dieu : de diriger vers lui notre intention, le matin, le soir, durant la journée. Il ne faut pour cela que quelques retours du cœur, que quelques paroles : Je vous aime, mon Dieu, ou du moins je veux vous aimer. Que toute gloire vous soit renduë, Seigneur, & à vous seul. Conduisez mes pas, mon Dieu, conduisez-les dans vos voies. Ah! Seigneur, qu'il n'y ait pas en ce jour un mo-

ment qui ne ſoit à vous! Agir pour vous, mon Dieu! n'agir que pour vous! voilà ce que j'appelle une piété intérieure. Voions encore ce que j'entends, quand je dis que dans les œuvres extérieures elle doit être reglée : c'eſt la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE. Je commence cette ſeconde Partie par l'autorité de ſaint Auguſtin, qui me paroît une autorité expreſſe & déciſive ſur le ſujet que je traite. Ce Pere écrivoit à un de ſes amis pour lui ouvrir ſon cœur ; & ſe plaignant de certaines pratiques qui s'introduiſoient dans l'Egliſe, tandis qu'on en négligeoit d'autres plus eſſentielles, il lui parloit de la ſorte : J'ai une extrême douleur de voir qu'on laiſſe des choſes qui nous ſont très-fortement & très-ſouvent recommandées dans les ſaints livres, pour s'attacher à de menus exercices, à des points qui ne ſont pas d'une grande conſéquence. *Hoc nimis doleo, quòd multa quæ in ſacris libris magna ſunt, minùs teneantur, & parva nimis introdu-*

Aug. ad Januar. Epiſt. 110.

cantur. Par exemple, un homme pour n'avoir point pris de linge blanc, ou pour avoir marché les pieds nuds durant les huit premiers jours de son baptême, sera repris avec plus de sévérité, que pour être tombé dans les excès les plus grossiers : *Ita ut qui per octavas baptismi nudis pedibus incesserint, magis arguantur & duriùs, quàm qui mentem vino sepeliverint.* Voilà, continuë ce Pere, ce que je voudrois bien retrancher : toutefois pour éviter le scandale & le bruit, je n'oserois encore l'entreprendre. Mais assurément je m'opposerai dans la suite à un tel désordre : *Prorsùs resecanda existimo.* Ce saint Docteur ajoute : Que fera un Evêque comme moi ? ou comment veut-on qu'il fasse, lorsqu'on traite les fidéles de la même maniere que les Juifs étoient autrefois traités ? Car enfin n'est-ce pas là remplir la Religion des cérémonies de l'ancienne loi ? N'est-ce pas tenir l'Eglise dans une servitude indigne d'elle, en la chargeant de tels fardeaux, & lui ôter

Ibid.

Ibid.

la liberté que JESUS-CHRIST
Ibid. lui avoit donnée ? *Religionem quam Christus liberam esse voluit, servilibus oneribus premunt.* Quelle est donc la vraie justice, la vraie piété ? Remarquez, Chrétiens, ces belles paroles : C'est de se regler tellement dans l'observation de ses devoirs, de donner tellement à chaque chose le rang qui lui convient, que l'on s'applique d'abord à ce qui est plus important, & ensuite à ce qui l'est
Ibid. moins : *Hæc est perfecta justitia, si potiùs potiora, si minùs minora diligamus.*

Sur cela, mes Freres, je dis qu'il y a deux grands défauts qui déreglent communément la dévotion. Le premier, d'observer scrupuleusement le conseil, tandis qu'on viole impunément le précepte. Le second, de chercher sa perfection hors de son état, en sorte qu'on mesure sa condition par sa dévotion, au lieu de mesurer sa dévotion par sa condition ; je m'explique, & je vous prie de me suivre.

Pour plaire à Dieu, il faut vouloir

loir les choses dans le même ordre que Dieu les veut : car la volonté est la regle de la nôtre, & le principe de tout bien. Or ce que Dieu veut de nous premierement, directement, particulierement, c'est ce qu'il nous commande : C'est donc à cela que nous devons premierement, directement, particulierement donner nos soins. Agissez tant qu'il vous plaira, dit saint Bernard, mais n'espérez jamais que ce que vous ferez soit agréable à Dieu, dès que vous manquerez à ce qu'il vous ordonne par sa loi : *Ingratum est quidquid obtuleris, neglecto eo ad quod teneris.* Si l'on comprenoit bien cette maxime, si raisonnable néanmoins & si aisée à comprendre, nous ne verrions pas des personnes vertueuses de profession, faire paroître dans les rencontres plus de vivacité sur leurs intérêts, plus d'âpreté au grain, plus de dureté envers leurs débiteurs, plus d'opiniâtreté dans leurs poursuites, plus d'animosité contre tous ceux qui les blessent, que les plus mondains. A les entendre par-

Bernard.

ler, tous leurs procès sont justes ; toutes leurs parties sont des gens sans conscience ; ils ont toujours raison, & leur droit est incontestable : ne le fût-il pas, ils le rendroient tel par leurs intrigues, & sçauroient pieusement embarrasser une affaire, en précipiter la décision ; & sous de spécieuses couleurs, déguiser l'injustice & la commettre. Car voilà, disoit l'Abbé Gilbert, à quoi l'on fait quelquefois servir le nom de JESUS-CHRIST : *Quæstuosa enim res est nomen Christi.* Point tant d'ostentation de piété, point tant de réforme au-dehors ; cela n'est point commandé : mais plus de charité, plus de justice, plus de désintéressement, plus de bonne foi ; ce sont-là des points capitaux.

Gilbert. Serm. 5. in cant.

Quels anathêmes n'a pas lancé le Fils de Dieu contre les Pharisiens ? *Væ vobis, Pharisæi :* Malheur à vous : Pourquoi ? parce que vous, qui paiez si exactement aux Prêtres la dixme de la menthe & de toutes les herbes de vos jardins, vous oubliez cependant ce que vous

c. 25.

devez à Dieu & au prochain. N'en pourrois-je pas dire autant ? Malheur à vous, qui passez les heures entieres à un oratoire, à un autel, *plantati in domo Domini* ; & qui de-là, dans une compagnie, allez déchirer votre frere par la plus maligne médisance. Malheur à vous, qui multipliez tant vos communions, qui venez si souvent à la sainte Table, & qui de-là même allez brouiller toute une maison par vos caprices, par vos impatiences, par vos fiertés & vos hauteurs. Quelle piété, reprend saint Augustin ! un homme fait aux pauvres de grosses aumônes, il fait de grands dons à l'Eglise, & il ne paie pas ses dettes ! Que lui dira Dieu ? Vous me présentez ceux à qui vous avez fait du bien ; & moi je vous fais voir ceux à qui vous avez encore plus fait de mal : *Vos dicitis quæ dedistis, & ego dico quæ furati estis.* Vous me montrez ceux que vous avez nourris ; & moi je vous montre ceux que vous avez réduits à la mendicité, & fait peut-être périr

Psal. 91.

Aug.

Idem. de faim : *Vos memoramini quos pavistis, & non recordamini quos occidistis.* Ne priez point tant, mais soiez plus doux & plus complaisant ; ne jeûnez point tant, mais soiez plus droit dans votre conduite & moins intriguant ; ne soiez point si négligé dans vos habits, mais soiez plus soumis & plus humble ; n'apportez point tant de présens à l'Autel, mais rendez ce qui ne vous appartient pas ; quittez, s'il le faut, l'Autel même, pour aller embrasser votre ennemi : Ou plutôt, priez, jeûnez, habillez-vous simplement, présentez vos offrandes à Dieu ; ce sont des articles qu'il ne faut point omettre : mais il y en a d'autres plus indispensables, à quoi il faut auparavant satisfaire : *Hæc oportuit facere, & illa non omittere.*

Matth. c. 23.

Cependant d'un défaut, on tombe dans un autre défaut, qui suit naturellement du premier, & qui n'est pas moins ordinaire, ni moins dangereux : c'est de chercher sa perfection hors de son état, & de vouloir regler sa condition par sa dé-

votion, au lieu de regler sa dévotion par sa condition. Car vous devez bien observer que toute dévotion n'est pas propre à toute condition. La vertu consiste dans l'accomplissement de nos devoirs; & nos devoirs sont différens, selon la différence des états. Autres sont les obligations d'un homme d'Eglise, autres celles d'un homme de robe, autres celles d'un homme d'épée; autres les obligations d'une femme dans son ménage, autres celles d'une Religieuse dans son cloître: & cette distinction est si essentielle, que ce qui feroit la sainteté des uns, feroit la perte & la damnation des autres. Ce sont, selon l'Evangile, comme autant d'arbres qui doivent tous porter du fruit; mais du fruit chacun de son espéce: autrement, ils seront coupés & jettés au feu.

Or est-il rien de plus rare dans le monde que cette piété solide, nécessaire, fondamentale? On veut bien être vertueux, ou faire au moins profession de l'être, pour demeurer plus long-tems au tribunal de la

pénitence, & pour y venir plus souvent; pour vaquer à la méditation des choses saintes & à la lecture des bons livres; pour se trouver à certaines assemblées. Mais veut-on l'être pour mieux s'acquitter de sa charge, pour mieux remplir son emploi, pour maintenir l'ordre dans sa famille, pour vivre en paix avec ses proches, pour bien élever ses enfans, pour veiller sur ses domestiques? Ce seroit-là une dévotion, non pas peut-être à la mode & au gré du monde, mais vraiment chrétienne & au gré de Dieu. Car la perfection que Dieu demande de nous, c'est celle de notre état, puisque c'est à cet état qu'il nous a appellés. Quelle conduite de la providence, si elle nous engageoit dans une condition pour n'y rien faire de tout ce qui regarde cette condition-là même! Dieu ne se contredit point de la sorte: mais c'est nous qui nous trompons. Nous sommes comme des brebis errantes: chacun se détourne de la voie de Dieu, pour suivre la voie de son cœur, de son

humeur, de ſa paſſion : *Omnes nos quaſi oves erravimus, unus quiſque in viam ſuam declinavit.* On quitte le bon chemin pour marcher ſelon ſes idées & ſes phantaiſies : *Gradiuntur in viâ non bonâ, poſt cogitationes ſuas.* On eſt de ces ſaints que ſaint Auguſtin appelle des ſaints trompés & trompeurs : *Falſos atque fallentes ſanctos.*

Iſaïe c. 53 f.

Iſaïe c. 65.

Aug. l. 5. Conf. c. 10.

Ne nous flattons point, mes Freres : ſi nous examinons bien les principes de cette fauſſe dévotion, nous trouverons qu'elle vient communément, ou d'un orgueil ſecret, ou d'un eſprit de libertinage.

C'eſt un orgueil ſecret ; car on ne ſe contente pas des exercices ordinaires de ſon état, parce qu'on aime à ſe diſtinguer. L'obſervation des devoirs communs ne porte pas un certain éclat avec ſoi ; il faut prendre ſon vol plus haut, chercher une ſpiritualité plus élevée. Après avoir fait du bruit dans le monde, on en veut faire juſques dans la piété. O que de perſonnes agiſſent par ce motif, lorſqu'elles

ne croient pas l'avoir ! & que ce zéle si ardent dont ils semblent transportés se rallentiroit bien-tôt, s'il avoit moins de quoi satisfaire l'envie de paroître !

C'est un esprit de libertinage. Tout ce qui est dans la regle nous fait peine ; & je ne sçai par quelle bisarrerie de l'homme il arrive, que la même chose à quoi d'abord on se portoit par inclination, nous devient un fardeau insupportable dès qu'elle se change en devoir. Tout ce que nous faisons, nous voulons qu'il soit de notre choix & à notre liberté : nous voulons le pouvoir quitter, le pouvoir reprendre, quand il nous plaira. Dès que c'est un engagement de l'état, notre amour propre s'y trouve gêné & contraint. Il secouë le joug, & ne cherche qu'à se tirer promptement & adroitement de cette sujétion.

Plus sage mille fois & mieux instruite est la femme forte : cette femme que Salomon nous propose comme le modéle d'une ame solidement vertueuse. C'est par-là qu'il finit ses

paraboles ; & c'eſt par là que je conclus ce diſcours. A quoi donc ſe réduit la peinture de cette femme parfaite, & quelles en ſont les qualités ? J'en remarque ſept. 1. La crainte de Dieu : *Mulier timens Dominum.* Prov. ca 31.

2. Le ſoin de bien vivre avec l'époux que le ciel lui a donné, & de conſerver l'union & la paix dans ſa famille : *Confidit in eâ cor viri ſui. . . ſurrexerunt filii ejus, & beatiſſimam prædicaverunt.* Ibid.

3. La vigilance ſur toute ſa maiſon, & l'application à y maintenir le bon ordre : *Conſideravit ſemitas domûs ſuæ.* Ibid.

4. La douceur envers tout le monde, ſur tout la ſageſſe & la modeſtie dans ſes paroles : *Os ſuum aperuit ſapientiæ, & lex clementiæ in linguâ ejus.* Ibid.

5. L'exactitude à récompenſer ſes domeſtiques, & à leur fournir ce qui leur eſt néceſſaire : *Deditque prædam domeſticis ſuis, & cibaria ancillis ſuis.* Ibid.

6. La charité envers les pauvres : *Manum ſuam aperuit inopi, & palmas ſuas extendit ad pauperem.* Ibid.

7. Le travail des mains : *Quæſivit lanam & linum, & operata eſt conſi-* Ibid.

lio manuum suarum. Une telle femme est une femme accomplie; c'est une sainte. Mais où sont les miracles qu'elle a faits? Ah! mes Freres, le saint Esprit en juge bien mieux que vous. La fidélité à ses devoirs communs, mais une fidélité entiere une fidélité constante, une fidélité religieuse & chrétienne est un miracle. C'est pourquoi le Sage demande par admiration où l'on trouvera
Ibid. cette femme: *Mulierem fortem quis inveniet?* Il nous dit qu'elle est plus rare, plus précieuse que les perles qu'on apporte des extrémités du
Ibid. monde: *Procul & de ultimis finibus pretium ejus.* Imitons-la, mes chers Auditeurs; rendons comme elle notre piété solide, pour en recevoir comme elle la récompense dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.

Fin du Tome premier.

CATALOGUE

DES LIVRES IMPRIMEZ Chez MOREAU, Libraire, ruë Galande, près la Fontaine S. Severin, à la Toiſon d'or.

LA Sainte Bible, en françois, avec un Commentaire littéral inſéré dans le texte, par le R. P. de Carrieres, Prêtre de l'Oratoire, in-douze. 5 vol.

——— La même, in-dixhuit, 10 vol.

Pſeaumes de David, traduits en françois par le R. P. de Carrieres, Prêtre de l'Oratoire. in-douze.

——— Les mêmes, in-dixhuit.

Le Nouveau Teſtament, par le même. in-douze.

——— Le même, in-dixhuit, 2 vol.

La Concorde des quatre Evangeliſtes, par le même. in-douze. 2. vol.

L'Eſprit de David, ou traduction des 150 Pſeaumes, avec des Reflexions morales, par M. le Noble. in-octavo, à trois colonnes.

——— Le même. in-douze.

Nouvelle traduction en vers des 150 Pſeaumes de David, par le même. in-octavo.

Les Epîtres & Evangiles pour toute l'année, avec des Réflexions chrétiennes & morales tirées de l'Ecriture ſainte & des ſaints Peres. in-douze. 2. vol.

Hiſtoire du vieux & du nouveau Teſtament, par M. de Royaumont. in-quarto. *figures.*

——— La même. in-douze.

Figures des Hiſtoires de la ſainte Bible. in folio. *fig.*

Breviaire Romain, avec les Rubriques en françois, gros in-octavo. 2. vol. *rouge & noir.*

Office de la Semaine sainte, latin & françois, à l'usage de Rome & de Paris, avec des Réflexions & des Instructions chrétiennes, &c. in-douze.

Imitation de Jesus-Christ, avec l'Ordinaire de la Messe. in-douze.

Sermons du R. P. de la Roche, Prêtre de l'Oratoire. in-douze. 8. vol.

L'on vend séparément les parties suivantes.

Avent & Carême. in-douze. 4. vol.

Mysteres. in-douze. 2. vol.

Panegyriques. in-douze. 2. vol.

Sermons du R. P. Giroust, de la Compagnie de Jesus. in-douze. 5. vol.

Prônes de M. Joly, Evêque & Comte d'Agen. in-douze. 8. vol.

Les quatre volumes sur les Dominicales se vendent séparément.

Le petit Office de la Providence, en latin & en françois. in-seize.

—— Le même, tout Latin, in-seize.

—— Le même avec l'Ordinaire de la Messe.

Elevations de cœur à Dieu pendant la sainte Messe, avec des Prieres pour le matin & pour le soir & une conduite pour la Confession & la Communion, &c. in-dixhuit.

Les Lettres de saint Bernard, avec des notes sur les points d'histoire, &c. in-octavo. 2. vol.

La conversion de l'homme, avec le secours de Dieu. in-douze.

Curiositez de la Nature & de l'Art sur l'Agriculture par M. l'Abbé de Vallemont. in-douze. 2. vol. *figures.*

Histoire de l'Empire par M. Heiss. in-12. 10 vol.

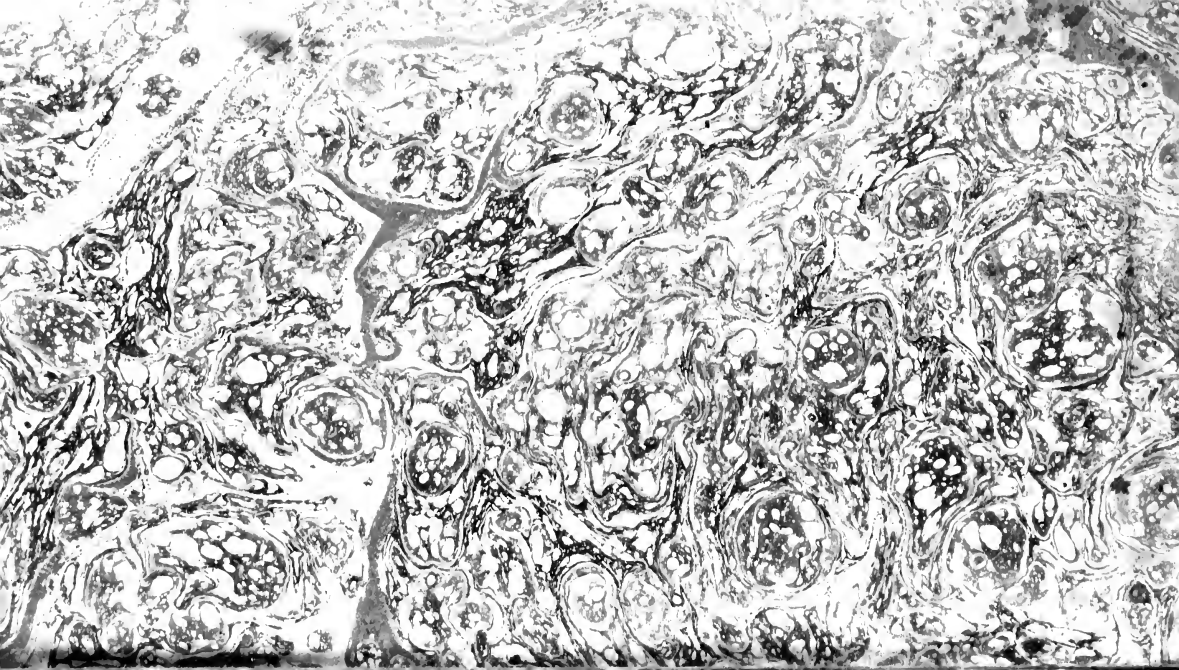
—— La même in-quarto. 3 vol.

Traité de l'Amitié, par M. de Sacy de l'Académie françoise, in-douze.

Table des matieres.

Page

Sur la mort ... 1.
Sur la connoissance de soi ... 21.
Sur le fondement de la foi ... 73.
Sur le jeûne ... 115.
Sur le jugement dernier ... 128.
Sur la Spiritualité ... 193.
Sur la prière ... 211.
Sur l'oraison ... 260.
Sur la gloire du ciel ... 285.
Sur l'enfer ... 317.
Sur la vraie et la fausse piété ... 353.



GIROUST, Jacques. BQ
7052
Sermons pour le .I71
caresme. v.1

DATE

GIROUST, Jacques. BQ
Sermons pour le caresme. 7052
.I71
v.1